PQ
2065
.Z5
B35
1891
SMRS

[éd. s/ papier Japon]

c^t d

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bernardindesain00bari

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAR

ARVÈDE BARINE

BERNARDIN

DE SAINT-PIERRE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

BERNARDIN DE SAINT PIERRE

REPRODUCTION DE LA GRAVURE DE RIBAULT D'APRÈS LAFITTE 1805.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAR

ARVÈDE BARINE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

Droits de propriété réservés.

SABLE
COLLECTION
SABLE

BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE

I

JEUNESSE. — ANNÉES DE VOYAGES

Quand on parcourt la collection des portraits de Bernardin de Saint-Pierre, on assiste à une singulière métamorphose. Celui de Lafitte, gravé en 1805, du vivant du modèle par conséquent, nous montre un beau vieillard au visage long et aux traits accentués, dont les cheveux blancs tombent en mèches sur ses épaules. Le regard a plus d'acuité que de douceur, et plusieurs rides verticales, placées entre les sourcils, décèlent une humeur incommode. Cet homme-là n'est certes pas le premier venu; mais on n'est point surpris qu'il ait eu beaucoup d'ennemis.

En 1818, quatre ans après la mort de Bernardin

de Saint-Pierre, une œuvre moins réaliste commence à idéaliser sa physionomie pour la postérité. Une gravure de Frédéric Lignon, d'après un dessin de Girodet, le représente plus jeune, dans une attitude inspirée. Quelque chose de céleste est répandu sur sa figure innocente, qu'entoure une abondante chevelure, bouclée avec art et couvrant les épaules. Tout, dans ce second portrait, est arrondi, amolli, et ce n'est encore qu'une sorte d'entrée en matière. Le type créé par Girodet devient plus angélique et insignifiant à chaque nouvelle reproduction. Les yeux s'agrandissent, les traits s'effacent, c'est un héros de romance, c'est un adolescent rêveur et sentimental, c'est le Bernardin de Saint-Pierre apocryphe qu'une vignette du temps de la Restauration nous fait voir assis devant une chaumière, les yeux au ciel et le mouchoir à la main, tandis que son chien lève sur lui un regard attendri et qu'une négresse le contemple avec ravissement. La légende l'a décidément emporté sur l'histoire. A une figure originale et énergique s'est substituée une silhouette fadasse et légèrement ridicule.

C'est rendre service aujourd'hui à l'auteur de *Paul et Virginie* que de le traiter sans ménagements. Il est temps de le ressusciter tel qu'il apparut aux contemporains, avec son front plissé et son expression inquiète, de peur que le Bernardin de Saint-Pierre douceâtre inventé par les âmes sensibles ne fasse oublier tout à fait le vrai, celui qui osait quereller les philosophes et tenir tête à l'In-

stitut. On goûte mieux son œuvre, sachant qu'elle ne jaillissait pas d'une âme purement élégiaque, mais d'un esprit réfléchi et tenace, qui savait ce qu'il voulait et qui n'a point joué au hasard son rôle d'écrivain précurseur.

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, en 1737, d'une famille où il y avait peu de bon sens et de grandes prétentions. Le père se croyait de souche noble et ne cessait d'entretenir ses enfants de leurs illustres aïeux. Il avait trois fils et une fille. L'un des fils prit au sérieux la gloire de sa maison, ne put supporter les déboires qui l'attendaient dans le monde, et devint fou. La fille refusa tous les partis avec dédain, s'en repentit trop tard et finit ses jours dans l'obscurité et la tristesse. La mère était bonne et sans vanité, mais elle avait beaucoup d'imagination. Bernardin aimait à raconter une conversation qu'ils avaient eue ensemble, lorsqu'il était petit, sur le blé. Mme de Saint-Pierre lui avait expliqué que, si chaque homme prenait sa gerbe de blé, sur la terre, il n'y en aurait pas assez pour tout le monde, et tous les deux en avaient conclu « que Dieu multipliait le bled dans les greniers ». C'est déjà le système des *Études de la Nature*, et il n'est pas besoin de se demander de qui Bernardin tenait sa manière de raisonner.

Malgré le grain de sottise qui gâtait une partie de la famille, c'était un intérieur à souhait pour le bonheur des enfants. La vie y était modeste et l'on n'y méprisait point les amis humbles. Une servante à

l'ancienne mode, la vieille Marie, y tenait sa place, donnait son avis et gâtait les enfants. Un capucin, le frère Paul, apportait des dragées et mettait la maison en joie par ses histoires, qui ne témoignaient pas d'une religion morose. Les études étaient un peu décousues, les récréations délicieusement bourgeoises. On jardinait, on jouait dans les greniers, on barbotait au bord de la mer, on se battait avec les polissons de la rue, ni plus ni moins que si l'on n'avait pas eu foi aux nobles ancêtres. De temps en temps, on se faisait mettre par la vieille Marie une multitude de papillotes à l'amidon, qui empesaient les cheveux et remplissaient la bonne femme d'admiration; on prenait ses habits du dimanche et l'on allait voir la marraine de Bernardin, Mme de Bayard. C'étaient de beaux jours.

Mme de Bayard était une comtesse ruinée et un peu trop emprunteuse, mais qui avait été à la cour de Louis XIV et avait connu la grande Mademoiselle. C'est dire que M. de Saint-Pierre devait à ses rêves aristocratiques de lui faire « nommer » l'un des siens, selon l'expression du temps. L'honneur d'être son filleul échut au futur écrivain, qui ne fut pas long à apprécier sa bonne fortune. Mme de Bayard était une belle vieille, qui avait conservé dans la misère une politesse noble et des airs de reine. Réduite aux expédients et contrainte alors d'oublier sa fierté, elle se redressait dès qu'elle avait quelque argent et se hâtait de donner une fête à ceux qui l'avaient obligée de leur bourse. Sa

grâce et ses grandes manières les subjuguaient. Ils faisaient cercle pour entendre ses récits de M. le Prince le héros, de Louis XIV amoureux et galant, de la grande Mademoiselle vieillie et encore en larmes au souvenir de l'ingrat Lauzun, des merveilles de Versailles et des fêtes de nuit romanesques sur le grand canal de Fontainebleau. Elle contait si bien, elle avait tant d'esprit et de bonté souriante, qu'elle leur ôtait à tous la force de lui jamais réclamer leur argent.

Elle déployait les mêmes grâces pour séduire le premier venu, fût-ce un enfant, de sorte qu'elle apparaissait à son filleul comme une créature à part, éblouissante et adorable. Il n'ignorait pas son dénuement; il lui était même arrivé, la voyant en larmes, de lui glisser son unique pièce blanche sous son coussin; mais elle n'en planait pas moins pour lui dans un monde supérieur. Elle lui représentait, sous ses loques, l'élégance suprême, et il avait raison. Elle parlait comme personne au Havre ne savait parler, et il s'envolait en l'écoutant dans le pays du bleu, peuplé de grands princes et de belles princesses qui accueillaient Mme de Bayard avec distinction. Lui-même devenait un grand seigneur et comblait sa chère marraine de richesses. Il aurait fallu avoir l'âme bien basse pour ne pas préférer de si beaux rêves à des étrennes, et d'ailleurs la vieille comtesse faisait des présents comme elle donnait des fêtes, au moment le plus inattendu. M. de Saint-Pierre la respectait. Elle eut une grande influence,

et toujours bienfaisante, sur la première éducation du petit Bernardin.

L'enfant n'était pas très facile à manier. Quelqu'un qui a bien connu Bernardin de Saint-Pierre et qui l'a beaucoup aimé et admiré [1], disait qu'il réunissait à lui seul les défauts et les qualités de ses frères et de sa sœur, lesquels n'étaient déjà ni ordinaires ni commodes, sauf peut-être le plus jeune des garçons. C'était une race nerveuse, pleine d'ambition, prompte à l'illusion et ressentant avec amertume les déceptions et les injustices. « Une seule épine, disait Bernardin, me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. » Il n'exagérait pas. La nature l'avait admirablement façonné pour la souffrance.

Dès ses premières années, il se montra très inégal. Son père n'y comprenait rien. L'enfant était souvent perdu dans les nuages ou absorbé dans la contemplation d'un brin d'herbe, d'une fleur, d'une mouche. Un jour que M. de Saint-Pierrre lui faisait admirer les flèches de la cathédrale de Rouen, il s'écria dans une sorte d'extase : « Bon Dieu! qu'elles volent haut! » Il n'avait vu que les hirondelles tournoyant dans les airs. Son père le traitait d'imbécile, le trouvait singulier et indiscipliné, et M. de Saint-Pierre était pourtant bien loin de se douter de ce qui se passait dans la tête de son petit

1. Aimé Martin, auteur de la grande biographie intitulée *Mémoire sur la vie et les œuvres de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre* (1 vol. in-8, 1820).

garçon. Celui-ci avait déniché dans un cabinet un énorme in-folio contenant « toutes les visions des ermites du désert », tirées de la *Vie des Saints*. Il en avait fait sa lecture habituelle et y avait découvert que Dieu vient au secours de tous ceux qui l'invoquent. Il n'avait donc rien à craindre de ses maîtres, ni de ses parents, ni de la vieille Marie, ni de personne. Il pouvait s'abandonner en paix à ses beaux songes et s'isoler dans le monde idéal où son imagination ne lui montrait que caresses, fleurs et soleil. En cas de besoin, il appellerait Dieu à son aide, et Dieu le tirerait de là.

Il l'appelait, en effet, et Dieu venait, comme il vient toujours vers celui qui l'invoque avec confiance. Un jour que sa mère l'avait puni injustement, il supplia le ciel de lui ouvrir la porte de son cachot et de faire éclater son innocence. La porte resta fermée, mais un rayon de soleil perça soudain les nuages et illumina la fenêtre. Le petit prisonnier tomba à genoux et fondit en larmes dans un transport d'allégresse. Le miracle était accompli. C'est avec un rayon de soleil que Dieu a toujours ouvert les cachots de ses enfants.

Mais plus la Providence lui témoignait d'intérêt, plus il était ingouvernable. Cet enfant si doux, si compatissant aux animaux, devenait passionné et violent lorsque les heurts de la réalité le jetaient hors des gonds, on pourrait presque dire hors de lui-même. Le père sévissait, et c'est alors que la marraine intervenait. Elle qui comprenait tout, elle

trouvait son filleul intéressant, et elle le consolait doucement. En même temps, elle calmait et rassurait ses parents. Il lui dut d'être rappelé d'exil après une innocente escapade qui avait terrifié la famille. Il lui dut une partie de ses maîtres. Il lui dut le livre qui décida du tour de ses idées et dont la trace se retrouve dans toute son œuvre : *Robinson Crusoé*.

Mme de Bayard lui en avait fait cadeau dans un moment où l'on jugeait urgent de changer le cours de ses pensées. Il n'avait pas douze ans, et il voulait à toute force se faire capucin, depuis que le frère Paul l'avait emmené dans une tournée à pied en Normandie. Le voyage avait été un enchantement perpétuel et une longue bombance. On logeait dans les couvents, dans les châteaux, chez les gros paysans, et ce n'était partout que festins et caresses. Le frère Paul racontait des histoires tout du long de la route, le temps était beau, les prés en fleur, et le petit Bernardin adorait la nature, que personne alors ne s'avisait de regarder, excepté un autre rêveur qui l'avait trouvée « morte aux yeux des hommes » et qui était justement en train de la ressusciter. Mais le jeune Saint-Pierre ignorait le nom de J.-J. Rousseau. Il savait seulement qu'à la campagne « l'air est pur, la vue riante, le marcher doux, le vivre facile » ; qu'il venait d'être très heureux et qu'il ne voulait plus faire autre chose à l'avenir que d'écouter les bois et de regarder pousser les plantes. Il décida en lui-même de prendre le froc et le bâton,

afin de passer le reste de ses jours à vagabonder dans les sentiers, et, rentré au logis, il annonça sa résolution. Son père se moqua de lui. Sa marraine lui donna *Robinson*.

Cette lecture eut une grande influence sur sa carrière. Elle lui suggéra l'idée de sa fameuse île, où Vendredi était remplacé par un peuple que Bernardin de Saint-Pierre ramenait « à l'innocence des premiers jours du monde » par la sagesse de ses lois et l'exemple de sa sensibilité. Plus il y réfléchissait, plus l'entreprise lui semblait praticable et digne d'employer les forces d'un homme, tellement qu'après avoir servi de jouet à son imagination, elle devint le but de son existence. Au bout de quelques mois, n'y tenant plus d'impatience, il obtint de s'embarquer pour la Martinique sur le vaisseau d'un de ses oncles. Il lui semblait impossible qu'on ne rencontrât pas dans tout l'Océan quelque île déserte, dont il se ferait roi. Ce fut pourtant ce qui arriva. Il rentra au Havre très désappointé, mais non découragé. En attendant une autre occasion, il mûrissait ses plans, où la suppression des collèges tenait une grande place. Les années ne firent que le confirmer dans son dessein, et nous le verrons consacrer la meilleure partie de sa jeunesse à chercher son île; ses grands voyages n'eurent pas d'autre objet. Ne l'ayant pas trouvée, il voulut du moins montrer aux foules ce qu'elle aurait été, et s'essaya obstinément à la décrire. L'un des fruits de ce bienheureux entêtement s'appelle *Paul et Virginie*. On comprend que Bernardin ait

toujours gardé une vive reconnaissance à sa marraine et à *Robinson*.

Ce fut encore Mme de Bayard qui intervint, au retour de la Martinique, pour qu'il achevât ses humanités. M. de Saint-Pierre ne s'en souciait point, découragé qu'il était par la façon de travailler capricieuse et déraisonnable de ce fils fâcheux. Il céda pourtant et l'envoya chez les jésuites de Caen, qui achevèrent l'œuvre commencée par la *Vie des Saints* et *Robinson Crusoé*. Ils faisaient lire à leurs élèves les récits de leurs missionnaires, et ces grands voyages aux pays étranges, ces aventures héroïques, ces souffrances glorieuses, ces martyrs, ces miracles achevèrent d'embraser l'imagination du petit Bernardin. Il ne travaillait plus, ne jouait plus, ne parlait plus, tout entier à son idée fixe d'être missionnaire, lui aussi, afin de faire de beaux voyages et d'être martyr. Le père jésuite auquel il se confia sourit, mais ne le découragea point. M. de Saint-Pierre se hâta de le faire revenir, et la vieille Marie sortit au-devant de lui, en dehors de la ville, pour lui dire les larmes aux yeux : « Vous voulez donc vous faire jésuite ? » Ce fut le premier coup porté à sa vocation. Le chagrin de sa mère et les discours du frère Paul achevèrent de l'ébranler, et il ne fut plus question d'être martyr.

Il avait fait une perte irréparable pendant son séjour à Caen. Mme de Bayard était morte. Il n'y eut plus désormais personne pour verser l'apaisement dans ce cœur inquiet et ombrageux. Il fut de

plus en plus vrai que « toutes ses sensations devenaient aussitôt des passions », et il chercha plus que jamais un refuge contre la réalité dans des rêveries que son âge rendait périlleuses. Avide de solitude, isolé au milieu de ses camarades, il s'absorbait dans des projets chimériques et dépensait au profit des fantômes de son imagination les vagues attendrissements qui l'oppressaient.

Une autre perte lui fut également funeste, bien que par des causes très différentes. Sa mère mourut pendant qu'il terminait ses études à Rouen. Avec Mme de Saint-Pierre disparurent les joies paisibles et les douceurs du foyer domestique. Son fils s'étonna d'abord, aux premières vacances, de ne plus avoir envie de retourner à la maison. C'était un sentiment si nouveau et si pénible. L'année suivante, il vint à Paris avec l'intention de se faire ingénieur. Il y était depuis un an, lorsqu'il apprit que son père était remarié et ne comptait plus aider ses fils. L'un d'eux était marin, un autre militaire. Bernardin se trouva seul sur le pavé de Paris, sans argent et presque sans amis. Sa véritable éducation allait commencer. Il avait vingt-trois ans, une jolie figure, beaucoup de sensibilité, l'imagination tendre et vive, du courage et mauvais caractère.

Presque tous ses biographes ont déploré l'emploi qu'il fit de son temps jusqu'à la trentaine et au delà. Il est de fait qu'aux yeux des personnes sages, amies des carrières régulières avec avancement à date fixe, ses débuts dans le monde doivent paraître absurdes.

et même coupables. On ne gâche pas plus sottement son avenir. Son excuse est qu'il n'en avait pas l'intention. Il se donnait au contraire beaucoup de peine pour avoir des places et croyait de tout son cœur être un employé modèle; mais l'instinct, plus fort que la raison, le rejetait sans cesse hors d'une voie qui n'était pas la sienne. Il a exprimé très heureusement, dans un de ses ouvrages [1], le combat qui se livre en pareil cas dans une âme fortement douée.

Il vient de dire que, chez les bêtes, c'est de l'instinct inné et permanent de chaque espèce que dépendent le caractère, les mœurs et peut-être la physionomie de l'animal. « Les instincts si variés des animaux, poursuit-il, semblent répartis à chaque homme en particulier en affections secrètes et innées, qui influent sur toute sa vie : notre vie entière n'en est pour chacun de nous que le développement. Ce sont ces affections qui, lorsque notre état leur est contraire, nous inspirent des constances inébranlables et nous livrent, au milieu de la foule, des luttes perpétuelles et malheureuses contre les autres et contre nous-mêmes. » Bernardin de Saint-Pierre connaissait par expérience ces luttes contre l'instinct. Il avait eu, grâce à elles, la bonne chance de ne réussir à rien pendant douze ans et d'être enfin contraint à s'abandonner, de désespoir, aux « affections secrètes et innées » qui le destinaient à prendre la plume. Mais les personnes sages ne lui ont jamais pardonné

1. *Harmonies de la Nature*, liv. V.

de n'avoir su rester nulle part, et elles ont insinué que sa conduite avait été détestable.

Il entra tout d'abord au service de l'État avec une extraordinaire facilité. A la vérité, ce fut grâce à un malentendu. On était en pleine guerre de Sept Ans. Un haut personnage que le jeune Saint-Pierre venait solliciter le prit pour un autre et le nomma, sans plus ample informé, dans le génie. Il fit la campagne de 1760, se brouilla avec ses chefs et fut destitué. Ayant été voir son père à son retour en France, sa belle-mère lui fit sentir qu'il la « fatiguait », et il rentra à Paris aussi dépourvu et aussi abandonné qu'il est possible de l'être. La jeunesse trouve ces choses-là dures, et il est rare qu'elle n'en garde pas rancune au monde et à la vie.

L'année suivante, il réussit à se faire envoyer à Malte, se brouilla avec ses chefs, avec ses camarades, et fut mis de côté. De son retour de Malte date le premier des innombrables mémoires sur des questions administratives, politiques, commerciales, militaires, morales, scientifiques, pédagogiques, philanthropiques et utopiques dont il ne cessa plus d'accabler les ministres et leurs bureaux, ses amis, ses protecteurs, l'univers entier, et qui lui valurent de passer pour un fléau près de beaucoup de gens. On n'a pas impunément la vocation d'être un réformateur et de faire le bonheur du genre humain. Bernardin s'acharnait à signaler aux hommes en place les erreurs et les fautes de leur administration, à

leur suggérer des innovations dans l'intérêt du bien public, et il s'étonnait naïvement de leur ingratitude. Il réclamait des récompenses pour ses bons avis : on ne lui répondait pas. Il insistait, se fâchait et finissait par pousser à bout les mieux disposés, jusqu'à son vieil ami Hennin, premier commis aux Affaires étrangères, qui fut réduit un jour à lui écrire : « Vous vous faites illusion, monsieur : le Roi ne vous doit rien,... parce que vous n'avez point agi par son ordre.... Vos mémoires, quelque utiles qu'ils puissent être, ne sont point un titre pour demander des grâces du Roi comme une chose due. » Ces leçons trop méritées irritaient l'ingénu solliciteur, qui avait rayé le pardon des injures des devoirs de de la philanthropie. « Il m'a toujours fallu du courage, disait-il, pour pardonner une injure. J'ai beau faire, la cicatrice reste, à moins que l'occasion de rendre le bien pour le mal ne vienne s'offrir à moi, car un obligé m'est aussi sacré qu'un bienfaiteur. » Tout en s'affligeant, il recommençait, et ses affaires allaient de mal en pis.

Cependant il fallait manger. On ne lui donnait au ministère aucun espoir d'être replacé. Il avait écrit à tous ses parents pour en obtenir quelques secours, et n'avait essuyé que des refus. Il avait donné des leçons de mathématiques, et il avait perdu ses élèves. Le boulanger refusait de lui faire crédit plus longtemps. La maîtresse d'hôtel le menaçait de le jeter à la porte. Il ne lui restait plus d'autre ressource que de fonder son royaume, qu'il avait con-

verti, à la réflexion, en république. C'est à quoi il s'employa sans tarder davantage.

Il ne trouvait plus essentiel que ce fût dans une île. Un désert quelconque pouvait suffire, à condition d'avoir un sol fertile et un beau climat. Il jeta son dévolu sur les bords du lac d'Aral et fit incontinent ses préparatifs de départ, qui consistèrent à porter ses livres chez le bouquiniste, ses hardes chez le fripier, et à emprunter quelques écus à droite et à gauche. Il réunit ainsi plusieurs louis et prit la diligence de Bruxelles, d'où il comptait gagner la Russie et le lac d'Aral. Pourquoi la Russie? Pourquoi le lac d'Aral? Il l'a expliqué dans un *Mémoire* où il remonte aux migrations des Scythes, à Odin et à Cornelius Nepos, et qui n'explique rien, sinon que Bernardin de Saint-Pierre était bien près d'être un illuminé quand sa marotte était en jeu. Voici les raisons qu'il donne de son choix : « S'il y avait quelque endroit sur la terre, situé sous un beau ciel, où l'on trouvât à la fois de l'honneur, des richesses et de la société, suite de la sûreté de la possession, ce lieu-là serait bientôt rempli d'habitants. — *Cette heureuse contrée se trouve sur le bord oriental de la mer Caspienne;* mais les Tartares, qui l'habitent, n'en ont fait qu'un désert. » C'est tout. En revanche, une *note* placée au bas de la page nous révèle où le futur législateur avait été chercher des modèles, quitte à les corriger : « Les Anglais ont peuplé la Pensylvanie avec cette seule invitation : *Celui qui y plantera un arbre en recueillera le fruit.*

C'est là tout l'esprit de la loi.... » Cette note était une réponse à une apostrophe fameuse du *Discours sur l'inégalité*, de J.-J. Rousseau :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous « d'écouter cet imposteur; *vous êtes perdus si vous* « *oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est* « *à personne!* »

On peut relever d'autres désaccords entre le *Discours sur l'inégalité* et le *Mémoire* sur la colonie du lac d'Aral, mais ils portent tous sur des points de détail. Jean-Jacques et Bernardin s'entendent au fond, quant au but à poursuivre et au chemin à prendre. Le jeune Saint-Pierre est d'ores et déjà le disciple de Rousseau. Il se pénètre de sa philosophie en attendant qu'il lui demande des leçons de sentiment. Le maître et l'élève croient de même que nos maux nous viennent de la société. La nature avait tout disposé pour notre bonheur et l'homme était bon; les hommes sont méchants et malheureux et la faute en est à nous-mêmes, qui avons provoqué le mal en nous écartant des lois de la nature. On voit l'heureuse conséquence de ces vues misanthropiques. Puisque nous avons été les artisans de notre malheur et que nous savons où nous nous sommes

trompés, il y a donc du remède. Il dépend de nous de supprimer la plupart de nos souffrances en réformant la société, en changeant nos lois et nos mœurs. L'humanité n'a besoin que d'un guide clairvoyant et courageux, qui ose lui jeter à la face ses sottises et ses cruautés et qui la remette sur la bonne route. Rousseau était ce guide en paroles et sur le papier. Saint-Pierre voulut l'être en action et dans la réalité. Il se proposa d'exécuter ce que son siècle imaginait; c'est pourquoi il partit une belle nuit pour un pays fabuleux. On peut soutenir qu'il y aurait eu des manières plus utiles d'employer son temps; du moins, celle-là n'était ni plate, ni égoïste.

Il voyagea en apôtre, uniquement occupé de sa mission et s'en remettant à la Providence du soin de le mener, avec cent cinquante francs, aux pieds du tsar Pierre III; car c'était à l'empereur de Russie qu'il allait demander aide et protection pour fonder la république idéale par laquelle serait démontrée la prodigieuse infériorité des monarchies. Il ne doutait pas de lui faire partager son zèle, et pourquoi s'inquiéter des moyens d'arriver? N'avait-il pas jadis voyagé avec le frère Paul, sans argent et sans souci du lendemain? S'en était-il mal trouvé? Ce qu'on donnait au moine mendiant pour l'amour de Dieu, on le lui donnerait pour l'amour de l'humanité. Et ainsi fut fait. Il arriva en Russie, après avoir dépensé son dernier écu à la Haye. Son voyage avait été un miracle perpétuel. L'un lui prêtait, l'autre l'hébergeait, un troisième le recommandait

sur sa bonne mine. On lui avait même offert à Amsterdam une place et une femme. Il n'avait pas cru pouvoir accepter à cause de sa république : il se sentait des devoirs envers son peuple.

Il débarqua à Saint-Pétersbourg avec six francs dans sa poche, et le miracle continua. Il ne dînait pas tous les jours, grâce au ciel; le roman n'aurait plus eu d'intérêt; mais il rencontrait toujours, à la veille de mourir de faim, des hommes généreux qui étaient de l'avis de sa marraine et le trouvaient intéressant. C'est qu'il devait en effet être charmant, ce beau garçon plein de feu et de candeur, qui sortait de son grenier pour régénérer la société. Tant et si bien que de l'un à l'autre, de présentation en présentation, il arriva à Moscou, où se trouvait alors la cour, dans les bagages d'un général, reçut un brevet de sous-lieutenant du génie et remplaça les hardes vendues au fripier de Paris par un brillant uniforme. Quand ses nouveaux amis le virent avec son habit écarlate à revers noirs, son gilet ventre de biche, ses bas de soie blancs, son beau plumet, sa brillante épée, ils lui prédirent un grand avenir. L'un d'eux l'appela *mon cousin* et lui offrit de le présenter à l'impératrice Catherine, que la révolution de 1762 venait de mettre sur le trône. Bernardin de Saint-Pierre fut transporté de joie à cette proposition. Il n'y avait que quatre mois qu'il avait quitté la France, et il touchait au but. La Providence protégeait visiblement sa république.

Ce qu'il restait à faire lui semblait jeu d'enfant

auprès de ce qu'il avait accompli. Son *Mémoire* sur son projet de colonie était tout prêt — c'était celui dont nous avons cité plus haut des fragments — et il n'était pas trop maladroit. L'auteur y parlait peu du bonheur des peuples et beaucoup de l'utilité, pour la Russie, de s'assurer un passage vers les Indes. L'établissement qu'il proposait de fonder au lac d'Aral perdait sous sa plume sa physionomie suspecte d'entreprise philosophique et humanitaire, pour prendre l'aspect innocent d'une colonie militaire, destinée à contenir les Tartares et à servir d'entrepôt aux marchandises de l'Inde. A la vérité, il crut devoir l'appuyer d'un discours qu'il composa son Plutarque à la main, et où il vantait « le bonheur des rois qui font des républiques ». Mais ce discours n'eut point d'inconvénients, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Au jour fixé pour l'audience, il met son *Mémoire* en poche, repasse son discours et suit son introducteur au palais. Ils pénètrent ensemble dans une galerie magnifique, pleine de grands seigneurs reluisants d'or et de pierreries, qui inspirent sur-le-champ une vive répugnance au jeune enthousiaste. Les voilà, ces vils esclaves des trônes, dont la bouche menteuse ne connaît d'autre langage que celui de la flatterie! Quelle va être leur surprise, quelle leur attitude, en entendant un homme libre parler hardiment de liberté à leur souveraine? — Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas, l'impératrice paraît, chacun se tait et demeure immobile. Le grand maître

des cérémonies lui nomme M. de Saint-Pierre, qui lui baise la main, oublie son *Mémoire*, oublie son discours imité de Plutarque, oublie sa république, oublie l'humanité, et ne se souvient que de répondre galamment à la grande dame qui daigne sourire à sa jeunesse et à ses beaux yeux bleus.

C'est ainsi que fut enseveli à jamais le projet de colonie au lac d'Aral. Son auteur le porta le lendemain au favori du jour, le prince Orloff, et lui en développa les avantages, sans parvenir à lui inspirer le moindre intérêt. Le prince parut même soulagé quand on vint l'avertir que l'impératrice le demandait. « Aussitôt il passa chez elle en pantoufles et en robe de chambre, et laissa M. de Saint-Pierre profondément affligé et tout disposé à faire une satire contre les favoris [1]. » Il rentra fort déconfit dans sa chambre d'auberge et reprit l'éducation de son brosseur, en attendant une autre occasion de fonder la république idéale. Ce brosseur était un pauvre diable de moujik qu'on venait d'enlever à sa famille pour le faire soldat, et qui chantait en pleurant des airs populaires doux et tristes. Il mettait les souliers de son maître dans un seau d'eau pour les nettoyer, et ne les en retirait qu'au moment de s'en servir. Bernardin de Saint-Pierre lui ayant enseigné à brosser un habit, il fut sur le point de se jeter à ses pieds et de l'adorer comme un être supérieur.

Cependant son maître restait inconsolable d'avoir

1. Aimé Martin.

manqué par sa faute de faire le bonheur de l'humanité. La Russie avait perdu son attrait. Il n'y voyait plus que des sujets de dégoût et de colère et s'en voulait d'être venu si loin pour contempler « des esclaves » et « des infortunés ». Son métier l'ennuyait; il avait adressé au gouvernement russe des mémoires sur les positions militaires et les moyens de défense de la Finlande, où l'avaient appelé ses fonctions d'officier du génie, et ses travaux n'avaient pas eu meilleure fortune qu'en France ; personne n'y avait prêté attention. La mauvaise humeur le gagna, puis l'amertume, et il saisit le premier prétexte de donner sa démission et de repasser la frontière, afin de chercher ailleurs une « terre de liberté » où vécussent encore les vertus antiques. Une heureuse inspiration lui fit prendre dans cette pensée la route de la Pologne, dont le peuple était alors le plus opprimé et le plus misérable de l'Europe. A l'aspect de Varsovie, « il sentit dans son cœur les vertus d'un héros républicain ».

Elles n'y firent pas un long séjour. D'autres soins plus tendres ne devaient pas tarder à les y remplacer. C'est à Varsovie que se place le roman de sa jeunesse, l'aventure dont son imagination fit avec les années une passion dévorante, à laquelle il finit par croire lui-même, et que ses biographes ont racontée tantôt avec une vertueuse indignation, en l'accusant d'avoir vécu plus d'un an aux dépens d'une femme, tantôt avec le respect dû aux grandes souffrances et aux infortunes imméritées. Par malheur

ou par bonheur, des lettres de lui, publiées pour la première fois il y a une trentaine d'années [1], le font et moins coupable et moins digne de compassion. Ces lettres sont adressées à un ami de Russie, M. Duval, négociant genevois établi à Saint-Pétersbourg. Saint-Pierre y parle de ses amours avec l'indiscrétion de la jeunesse et la vanité d'un bourgeois pressé d'annoncer au monde qu'il a fait la conquête d'une princesse. Il est amusant de rapprocher ce compte rendu sincère, confirmé par la *Correspondance* publiée dans les œuvres complètes [2], du récit officiel, et non moins sincère, que le héros de l'aventure se plut dans sa vieillesse à répandre autour de lui.

Il arriva à Varsovie le 17 juin 1764 et fut aussitôt reçu dans plusieurs maisons de la noblesse. Quelques semaines se passèrent en fêtes qui lui donnèrent des notions plus justes sur l'austérité polonaise et les « vertus antiques » du pays. Aussi ne fut-il pas long à avoir envie de s'en aller. Le 28 juillet, il écrit à son ami Hennin : « Vous trouvez ma position agréable; elle le paraît de loin. Mais si vous saviez dans quel vide je nage; si vous saviez combien toutes ces danses et ces grands repas m'étourdissent sans m'amuser! » Il prie ensuite M. Hennin de s'employer pour lui à Versailles et de lui faire donner une mission en Turquie, « le plus beau pays du monde », à ce qu'il a ouï dire.

1. Dans l'Appendice du tome VI des *Causeries du lundi*.
2. 3 volumes in-8, édités par Aimé Martin; Paris, 1826, Ladvocat.

Le 20 août, nouvelle lettre à M. Hennin, dans laquelle il se montre de plus en plus impatient de quitter la Pologne : « Si rien ne me retient ici, je partirai dans le commencement du mois de septembre pour... Vienne, car je m'ennuie de tant d'oisiveté, dont le moindre mal est de m'accoutumer à une vie molle ». Ce n'est certes point le langage d'un homme éperdument amoureux, et à qui l'on percerait le cœur en l'arrachant aux lieux où respire sa divinité. A en croire la légende, c'était pourtant le moment où Bernardin de Saint-Pierre surpassait les ardeurs de Saint-Preux et vivait *la Nouvelle Héloïse*, parce qu'il était dans sa destinée de réaliser tout ce que Rousseau s'était contenté d'écrire, aussi bien pour les romans que pour les plans de réforme sociale. Voici, en abrégé, ce que raconte la légende.

Parmi les personnes qui lui avaient ouvert leur porte, à Varsovie, se trouvait une jeune princesse nommée Marie Miesnik et remarquable par « son amour pour la vertu ». On voit que c'est tout à fait le point de départ de *la Nouvelle Héloïse* : un plébéien s'éprenant d'une patricienne. « Dès le premier jour, dit Aimé Martin, M. de Saint-Pierre éprouva le double ascendant de son génie et de sa beauté; elle devint aussitôt l'unique pensée de sa vie. » De son côté, la Julie polonaise ne fut point insensible. Nous passons sur les émotions qui remplirent et déchirèrent leurs âmes, jusqu'au jour béni et fatal où, surpris par l'orage dans une forêt solitaire, ils répétèrent la scène des bosquets de Clarens, en y

ajoutant des souvenirs de la grotte de Didon. « Elle s'abandonna comme Julie, et il fut dans le délire comme Saint-Preux », poursuit Aimé Martin, dont la phrase prouve à quel point la ressemblance avec *la Nouvelle Héloïse* était dans la tradition. De longues « ivresses » succédèrent à ces premiers transports. « *Plus d'un an s'écoula dans l'oubli du monde entier* », mais la famille de la princesse Marie s'irritait, comme la famille de Julie, de l'insolence de ce roturier qui osait aimer une Miesnik, et le dénouement fut un ordre de départ donné par l'amante à son amant, toujours comme dans Rousseau, et obéi avec les mêmes plaintes passionnées.

Voilà ce qu'était devenue, avec le temps et un peu de bonne volonté, l'aventure de Varsovie. Place maintenant à l'histoire.

On a vu tout à l'heure que rien n'attachait encore Bernardin de Saint-Pierre à Varsovie le 20 août 1764. Quinze jours après, le 5 septembre, il écrit à M. Duval, à Saint-Pétersbourg : « Je vous dirai, mon cher ami, car je ne vous cache rien, que j'ai fait ici une inclination qui pourrait mériter le nom de passion. Elle a produit de bons effets en ce qu'elle m'a guéri de mes vapeurs. C'est donc un bon remède à vous enseigner que l'amour, et surtout l'amour satisfait. J'en ai fait une si douce expérience, que je vous en fais part comme d'un secret infaillible qui vous sera aussi utile qu'à moi. Mon hypocondrie est presque guérie.

« Il y aurait de quoi flatter mon amour-propre si je

vous nommais l'objet de mes feux. Mais vous savez que j'ai plus de délicatesse que de vanité. Aussi ai-je trouvé tout ce qui pouvait m'attacher, des grâces sans nombre, de l'esprit assez, tendresse réciproque.

« ... Une autre fois vous en saurez davantage. Mais soyez persuadé que l'amour chez moi ne fait point de tort à l'amitié. »

Nous sommes loin du génie, loin de la beauté enivrante et des délices inouïes. Un jeune homme pressé de soucis se distrait et se délasse auprès d'une aimable personne qui a « de l'esprit assez » et qui ne lui est point cruelle. Il en est amoureux, très véritablement, mais d'une manière fort raisonnable, car il écrit le même jour à Hennin, alors à Vienne, que l'approche de la mauvaise saison l'oblige à prendre un parti et qu'il ne tardera guère à quitter Varsovie. En effet, le 26 septembre, il annonce son départ à Duval dans une lettre dont voici les passages essentiels :

« Mon très digne ami,... les offres que vous me faites, l'intérêt que vous prenez à moi, les soins de votre tendre amitié, sont pour mon cœur des objets éternels d'attachement. Je ne sais ce que le ciel me destine; mais jamais il n'a versé tant de joie dans mon âme. C'était peu de m'avoir donné un ami, l'amour ne m'a rien laissé à désirer; c'est dans votre sein que je répands mon bonheur....

« ... Je ne vous nommerai pas la personne qui tient après vous le premier rang dans mon cœur

Son rang est fort au-dessus du mien, sa beauté n'est point extraordinaire; mais ses grâces et son esprit méritent des hommages que je n'ai pu leur refuser. J'en ai reçu des services qui m'empêchent actuellement de profiter de vos offres. Ils m'ont été offerts si tendrement, que je n'ai pu m'empêcher de leur donner la préférence. Je vous prie de me le pardonner. J'ai accepté d'elle environ la valeur de la somme dont vous me faisiez offre....

« ... Je passe une partie de la nuit à vous écrire. Je pars demain, et mes malles ne sont pas encore prêtes. »

On est fâché d'apprendre qu'il avait accepté de l'argent de sa princesse. Son excuse, s'il en existait pour ces sortes de choses, serait dans la lettre de *la Nouvelle Héloïse* où Julie décide son amant, à force d'injures éloquentes, à recevoir de l'argent pour un voyage : « J'offense donc votre honneur pour lequel je donnerais mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur, ingrat! qui m'as vue prête à t'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? dis-le-moi, cœur rampant, âme sans délicatesse! Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connaisse pas! » etc. Saint-Preux avait cédé à ce torrent. Bernardin de Saint-Pierre imita son modèle en cela encore. Voilà où mènent les amours littéraires.

Il quitta Varsovie le 27 septembre, après un séjour de trois mois et quelques jours. Trois mois pour se rencontrer, s'aimer et se quitter, c'est vrai-

ment le moins qu'on puisse mettre. Il y eut bien un épilogue, mais si fugitif!

Il était allé rejoindre M. Hennin à Vienne. Il y reçut une lettre de la princesse Miesnik, qui avait jugé convenable de lui peindre les douleurs de l'absence. Avec son ingénuité ordinaire, il la prend au mot, monte en voiture, rentre à Varsovie sans s'être annoncé, tombe au milieu d'une fête, est accueilli par des regards foudroyants accompagnés de paroles railleuses, ne veut pas en avoir le démenti et, après le départ des invités, il arrache sa grâce séance tenante. Le lendemain, à son réveil, on lui remet le billet suivant

« Vos passions sont des fureurs que je ne puis plus supporter; revenez à la raison et songez à votre état et à vos devoirs.

« Je pars, je vais rejoindre ma mère dans le Palatinat de X***. Je ne reviendrai ici que lorsque vous n'y serez plus, et vous n'aurez de mes lettres que lorsque je pourrai vous les adresser en France.

« MARIE M.... »

Elle était partie en effet. Bernardin de Saint-Pierre fut outré et ne la revit jamais.

Il reprit ses courses vagabondes, à Dresde, à Berlin, à Paris, au Havre, où il ne trouva plus que sa vieille bonne; son père était mort, sa sœur au couvent, ses frères au loin. « Ah! monsieur, lui dit la bonne femme en renversant son rouet d'émo-

tion, les temps sont bien changés! Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! » Elle l'invita à dîner dans son logis nu, devant son lit de paille, servit une omelette et une cruche de cidre. « Ensuite elle ouvrit son coffre, et en tira un verre ébréché qu'elle posa doucement auprès de son hôte en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Ils pleurèrent ensemble, puis ils devisèrent des nouvelles du pays, du frère Paul, qui était mort, de ceux qui avaient quitté la ville et de ceux qui avaient fait fortune. Ils parlèrent aussi de la Russie, de ce qu'on y buvait et du prix qu'on y payait le pain. Sur toutes choses ils causèrent des temps heureux où la vieille Marie mettait aux enfants des papillotes à l'amidon, admirait leurs sottises et rachetait de son argent les livres de classe perdus par Bernardin, pour lui éviter des réprimandes. Ils repleurèrent, s'embrassèrent, et le jeune aventurier repartit moins mécontent de l'humanité qu'il ne l'était d'ordinaire. Il était aussi moins satisfait de lui-même, à cause de la leçon de résignation que lui avait donnée cette pauvre vieille, qui vivait avec six sous par jour et louait Dieu d'avoir soin d'elle.

Rentré à Paris, il accabla de nouveau les ministres du roi Louis XV de mémoires qu'on ne lui demandait pas, de plaintes et de sollicitations. Il continua à inventer des systèmes à propos de tout et à couvrir des bouts de papier de mille idées éparpillées. M. Hennin, voyant bien de quel côté était sa pente, l'engageait à écrire ses voyages, mais les

temps n'étaient point venus, et les fragments de cette époque qui nous ont été conservés ne contiennent guère que des renseignements politiques, commerciaux et agricoles. Bernardin de Saint-Pierre sentait lui-même qu'il était trop tôt. Annonçant un jour à Hennin qu'il venait d'imaginer un nouveau système sur le mouvement de la Terre, il ajoutait :

« Vous pouvez voir par là que je m'accroche à tout, et que je laisse flotter çà et là des fils comme l'araignée, jusqu'à ce que je puisse ourdir ma toile....

« Laissez-moi encore lécher mon ours. Le temps qui mûrit ma raison en rendra les fruits plus dignes de vous. » (Lettre du 9 juillet 1767.)

Il avait comme un instinct que tous ces paysages du Nord qu'il venait de parcourir ne faisaient point son affaire. Il tâchait à trouver un emploi dans les pays du soleil, soit aux Indes, soit aux Antilles, sans savoir lui-même pourquoi là plutôt qu'ailleurs. L'exotisme le cherchait, et l'exotisme vint à lui de la façon la plus inattendue, dans l'automne de l'année 1767.

Il est à peine besoin de dire que quiconque le connaissait, connaissait son projet de république idéale. A qui n'en avait-il pas parlé ? Il n'avait jamais cessé d'y croire, d'être sûr qu'on y viendrait un jour ou l'autre, mais sa mésaventure de Moscou avait pourtant rendu sa foi moins confiante et moins agissante. Il s'était résigné à attendre que l'humanité l'appelât à son secours. Grande fut donc sa joie, lorsqu'un de ses protecteurs lui annonça un beau

matin, en confidence, que le gouvernement français, converti à ses idées, l'envoyait à Madagascar, sous les ordres d'un personnage de l'Ile de France, pour fonder la colonie de ses rêves, et attirer l'île à notre pays par « la puissance de la sagesse » et « le spectacle du bonheur ». Il se mêla bien quelque surprise à son ravissement, mais pas suffisamment. Il ne fut pas suffisamment étonné, de sorte qu'il ne se demanda point si son protecteur ne cherchait pas à se débarrasser de lui, ni pour quelle cause une expédition reposant uniquement sur lui avait pour chef officiel un colon de l'Ile de France. Il ne pensa qu'à se préparer à sa grande entreprise.

Son premier soin fut de relire Platon et Plutarque, et de fixer la législation de sa colonie. Il y restait fidèle à sa vieille conception d'un État entièrement libre, sous le pouvoir entièrement absolu, arbitraire et irresponsable de M. de Saint-Pierre. Il fallait bien que quelqu'un forçât le peuple à n'être « sujet que de la vertu ». C'est le système appliqué plus tard par les jacobins.

Il traça ensuite le plan de sa capitale et employa le petit héritage qui lui venait de son père à acheter des instruments de précision et des ouvrages sur la politique, la marine et l'histoire naturelle. L'expédition devait s'embarquer à Lorient. Il courut la rejoindre et fut d'abord désappointé de sa composition. Au lieu d'artisans et de cultivateurs, le commandant en chef avait réuni des secrétaires, des valets de chambre, des cuisiniers et une petite troupe de

comédiens des deux sexes. Son collaborateur reprit toutefois bon espoir en apprenant qu'il avait dans ses bagages les volumes parus de l'*Encyclopédie*. Le commandant était donc, malgré tout, « un vrai philosophe », et « les choses étaient assez bien compensées ». L'*Encyclopédie* remplaçait les artisans et faisait passer les comédiennes. Notez que Bernardin de Saint-Pierre a toujours reproché à ses contemporains, et spécialement au groupe des encyclopédistes, de n'être que des songe-creux, dépourvus d'esprit pratique. Il se flattait d'être l'homme de bon sens de ce monde d'utopistes, mais, en même temps, il considérait leur œuvre comme une sorte de livre surnaturel. Tel est l'empire de l'opinion.

L'expédition mit à la voile sous les plus riants auspices. Une fois en pleine mer, son chef voulut ramener Bernardin de Saint-Pierre à une vue plus juste de la situation et lui déclara n'avoir jamais eu d'autre dessein que de vendre ses sujets. Je laisse à penser l'effet de ce coup de foudre. On l'emmenait faire la traite des Malgaches! L'horreur d'une telle pensée s'accroissant de la honte d'avoir été joué, voyage, compagnons, projets d'avenir, et le nom même de Madagascar, tout lui fut odieux à l'instant. Son bateau touchait à l'Ile de France. Il s'empressa de débarquer, prit un emploi d'ingénieur et laissa son chef poursuivre seul vers Madagascar, où, soit dit en passant, l'expédition périt de la fièvre. Pour lui, découragé et justement aigri, il loua une maisonnette isolée d'où il ne voyait que la mer, des

plaines stériles et des forêts. Assis devant son unique fenêtre, il passait de longues heures à laisser flotter son regard. Ou bien, promeneur mélancolique, il errait sur les grèves, dans les montagnes, au fond de ces forêts des tropiques que nous nous représentons si belles, et qu'il trouvait si tristes, parce que rien n'y rappelait les doux paysages de la patrie et qu'il contemplait l'Ile de France à travers des dispositions assombries.

« Il n'y a pas une fleur, écrivait-il, dans les prairies, qui d'ailleurs sont parsemées de pierres et remplies d'une herbe aussi dure que le chanvre. Nulle plante à fleur dont l'odeur soit agréable. De tous les arbrisseaux, aucun qui vaille notre épine blanche. Les lianes n'ont point l'agrément du chèvrefeuille, ni du lierre. Point de violettes le long des bois. Quant aux arbres, ce sont de grands troncs blanchâtres et nus avec un petit bouquet de feuilles d'un vert triste.... Jamais ces lieux sauvages ne furent réjouis par le chant des oiseaux ou par les amours de quelque animal paisible : quelquefois l'oreille y est blessée par le croassement du perroquet, ou par le cri aigu du singe malfaisant [1]. »

La mélancolie dura autant que son séjour et lui fut salutaire : « On jouit des objets agréables, disait-il ensuite, et les tristes font réfléchir ». C'était la leçon que lui avait donnée l'Ile de France. Il s'y était beaucoup replié sur lui-même, et il y avait gagné

1. *Voyage à l'Ile de France.*

d'entrevoir enfin sa route. Au lieu de continuer à bourrer ses notes de voyage de détails techniques, bons tout au plus à orner ses mémoires aux ministres, il s'était mis à noter ce qu'il observait de sa fenêtre ou pendant ses promenades. Il notait les lignes et les formes du paysage, son dessin général, les accidents du terrain, la structure des roches, la silhouette des arbres et des plantes. Il notait les couleurs, leurs nuances les plus subtiles, leurs variations selon l'heure ou le temps, leurs menus détails, tels que la cassure rouge d'une pierre grise, ou l'envers blanc d'une feuille verte. Il notait les bruits de la solitude, la voix particulière du vent, un certain jour et dans un certain lieu, le murmure propre à chaque espèce d'arbre, le rythme d'un vol d'oiseau, le froissement imperceptible d'une feuille remuée par un insecte. Il notait les mouvements de la nature inanimée, les ondulations des herbes, les portions de cercle décrites sous le vent par les cimes des arbres, les balancements d'un roseau sur lequel un oiseau s'est posé, la fuite des ruisseaux, les agitations de la mer, l'allure des nuages [1].

Quelquefois il dessinait, et ses croquis n'étaient qu'une autre forme de notes. Pendant la traversée, fertile en chagrins cuisants, il avait dessiné indéfiniment les nuages. Il étudiait leurs formes, leurs

1. Les papiers de Bernardin de Saint-Pierre sont en la possession de la famille Aimé Martin. M. Aimé Martin avait sous les yeux, lorsqu'il a écrit la biographie de Bernardin, les nombreuses notes prises par celui-ci d'après nature.

couleurs, leurs plans et arrière-plans, leurs combinaisons entre eux ou avec la mer, leurs jeux de lumière, avec l'attention et la conscience d'un peintre, et d'un peintre d'aujourd'hui, difficile sur la vérité.

Cette fureur de notes paraît maintenant chose toute simple; on ne procède plus autrement de nos jours. Elle était unique et inouïe en 1769. Jamais personne ne s'était avisé, en France du moins, de ces descriptions pour lesquelles il faut des matériaux. Personne, au surplus, n'était alors en état de noter les détails d'un paysage, par la raison que personne n'était en état de les voir, pas même Rousseau. Non pas que celui-ci ne sentît la nature aussi vivement que Bernardin de Saint-Pierre, mais il en était frappé d'une manière un peu différente, ainsi qu'on le verra plus tard. D'ailleurs les *Confessions* et les *Rêveries* n'ont paru qu'après sa mort; elles n'ont pu exercer aucune influence sur la naissance à l'Ile de France, en 1769, de la littérature pittoresque.

Naissance encore obscure et comme incertaine. Ce jeune ingénieur qui esquissait des couchers de soleil au lieu de lever des plans ne savait pas très bien ce qu'il ferait de ses « observations ». Il sentait qu'elles ne seraient pas perdues, et que cela ne ressemblerait pas à tous les récits de voyages, mais l'initiation définitive à sa propre destinée lui manquait encore.

Peu nous importe ce que Bernardin de Saint-Pierre fit à l'Ile de France, en dehors de ses flâne-

ries, et s'il eut tort ou raison dans ses querelles, ses brouilles et ses gémissements. Il nous suffit qu'il soit rentré à Paris, au mois de juin 1771, son portefeuille plein de petits papiers, ses malles pleines de coquillages, de plantes, d'insectes et d'oiseaux, et, ce qui valait encore mieux, la tête pleine d'images. Il était aussi pauvre qu'au départ et plus insociable encore, mais il était mûr pour sa tâche : « Il avait vu, il avait senti, il avait souffert; il avait amassé des émotions et des couleurs; il s'était fait autre que les autres hommes; il avait été pour le vulgaire un aventurier; mais il avait passé par l'école qui développe les peintres, les poètes, les hommes de talent. Voilà ce qu'il avait gagné à ses longs voyages[1]. » C'est un grand avantage, quand on est soi-même un être à part, d'avoir eu une jeunesse qui ne soit pas celle de tout le monde. Un homme ordinaire aurait eu de grandes chances de sortir rabaissé et dévoyé des dangereuses années d'apprentissage qui menèrent l'auteur de *Paul et Virginie* à être lui-même. Bernardin de Saint-Pierre s'en tira sans trop d'encombres. Ses voyages le laissèrent seulement un peu plus original et plus misanthrope qu'au début.

1. Villemain, *la Littérature au* XVIIIe *siècle.*

II

PÉRIODE DE TATONNEMENTS
LE « VOYAGE A L'ILE DE FRANCE ». — LIAISON AVEC J.-J. ROUSSEAU. — LA CRISE

Il tâtonna quelque temps avant de prendre la plume. Son ami Hennin avait beau le presser : « Surtout ne dites point comme vous avez fait jusqu'ici : J'écrirai, je publierai : écrivez, publiez, et rapportez-vous-en à vos amis pour faire valoir vos ouvrages ». Bernardin de Saint-Pierre hésitait : « Je m'occupe, répondait-il, à mettre en ordre le journal de mon voyage, non pas que je veuille devenir auteur, c'est une carrière trop désagréable et qui ne mène à rien, mais je fais comme ceux qui apprennent à dessiner pour tapisser leur chambre ». (Lettre du 29 décembre 1771.) Il lui parle dans la même lettre de se faire donner une mission du gouvernement aux Indes, afin de régaler les ministres de quelques mémoires de plus sur la politique ou la stratégie.

Il hésitait parce qu'il ne savait comment s'y

prendre. Il entrevoyait une manière de décrire la nature dont il ne connaissait pas de modèles, et au lieu de s'en fier à lui-même, il faisait appel à ses auteurs, qui ne pouvaient rien lui fournir. Il y a dans les *Harmonies de la Nature*, son dernier grand ouvrage et où il a mis ses rognures, une leçon de rhétorique sur les règles du paysage qui témoigne du soin avec lequel il avait analysé les procédés de Virgile. Saint-Pierre y explique à des élèves imaginaires les moyens employés par le poète pour obtenir l'effet cherché : « Quand Virgile nous dit : « Le frêne est très beau « *dans les bois*, le peuplier *sur les bords des fleuves* », il met l'arbre au singulier et « le site » au pluriel *afin d'agrandir son horizon*. S'il avait mis les végétaux au pluriel et les sites au singulier, ceux-ci n'auraient plus eu la même étendue. Il aurait circonscrit ses différentes scènes s'il avait dit : « Les frênes sont très beaux *dans un bois*, les « peupliers *sur le bord d'un fleuve* ». Les lignes du tableau une fois arrêtées, Virgile « donne le coup « de lumière sur son paysage », et celui-ci apparaît triste ou riant. Il achève de l'égayer avec des abeilles, des cigales, des oiseaux, des troupeaux, ou de l'assombrir en le peignant solitaire : un paysage est toujours mélancolique lorsqu'il ne renferme que « les puissances primitives de la nature. »

C'est finement observé, mais le sentiment de la nature qui s'éveillait chez Bernardin de Saint-Pierre, et pour lequel il cherchait des expressions, était plus compliqué que celui de Virgile. Ni les *Églogues*, ni

les *Géorgiques*, ne lui apprenaient rien sur ce qui allait être les grandes nouveautés de la littérature descriptive. Les anciens n'éprouvaient pas ce besoin du détail précis et pittoresque qui nous a conduits à faire le portrait d'un coin de campagne comme on fait celui d'une personne, avec la même minutie et le même souci de la ressemblance. D'autre part, ils n'ont guère eu l'intuition de cette correspondance mystérieuse entre le spectacle et le spectateur, de cette action réciproque de la nature sur nos sentiments et de nos sentiments sur la façon dont nous voyons la nature, qui donne aujourd'hui un accent si personnel aux paysages écrits et peut rendre tragique la description d'un bout de prairie. Le seul des écrivains grecs ou latins qui ait dépeint les relations de notre âme avec le monde extérieur l'a fait magnifiquement, mais Bernardin de Saint-Pierre ne l'avait pas lu. C'est un Père de l'Église du IVe siècle, saint Grégoire de Nazianze, dont certaines pages font penser à Chateaubriand :

« Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime cette consolation de s'entretenir en silence avec son âme. Les brises de l'air, mêlées à la voix des oiseaux, versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient, réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi;

mais, moi, je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas se rendre au plaisir. Dans le tourbillon de mon cœur agité, je laissais échapper ces mots qui se combattent : « Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai je? « Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas « mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant « rien, pas même le rêve de ce que je désire [1]. »

On peut avancer que Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas plus lu les poètes du XVIe siècle que les Pères de l'Église. Ce n'était pas de son temps, et il n'était pas d'humeur à aller à la découverte dans les bibliothèques; il était trop occupé à aller à la découverte dans les champs. Comme presque tous ses contemporains, il sautait de l'antiquité au XVIIe siècle, avec le seul Montaigne dans l'intervalle. Après Homère et Virgile, l'Évangile et Plutarque, ses nourriciers intellectuels avaient été Racine, La Fontaine, Fénelon et enfin, en descendant aux contemporains, Jean-Jacques Rousseau. Il avait beau les interroger sur l'idée qui le poursuivait, aucun ne lui apportait de réponse satisfaisante. Racine, que le vallon de Port-Royal ravissait, dit-on, n'avait pas eu de place pour des paysages dans ses tragédies. La Fontaine avait plutôt le sentiment de la campagne que celui de la nature. Fénelon voyait les bois et les champs à travers les anciens. C'est à dessein que nous

1. *Poésies*. Traduit par Villemain.

n'avons pas nommé Buffon; Bernardin ne le comprenait ni ne le goûtait.

Restait Rousseau, qui aima la beauté de l'univers de tout son cœur passionné, mais les belles descriptions de Rousseau sont dans ses œuvres posthumes, dans les *Confessions* et les *Rêveries*, qui ont paru, il est bon d'y insister, neuf ans après le *Voyage à l'Ile de France*. Les célèbres paysages de *la Nouvelle Héloïse*, que Saint-Pierre avait certainement étudiés, ont encore un je ne sais quoi de général qui les rend bien froids. Rappelez-vous Saint-Preux dans les montagnes du Valais :

« Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers et des champs dans des précipices. »

Dans ce morceau, presque tous les adjectifs sont abstraits. Le torrent est *éternel*, la prairie *agréable*,

les fruits *excellents*. C'est encore du Poussin, et rien n'y fait présager les toiles à la Corot et à la Théodore Rousseau que va bientôt nous donner Bernardin de Saint-Pierre. Disons tout de suite, afin de bien établir le rôle de novateur et de précurseur de l'auteur de *Paul et Virginie*, que les œuvres posthumes elles-mêmes ne précisent guère que les impressions de Jean-Jacques devant un tableau qu'il fait deviner plus qu'il ne le montre. L'immortelle nuit d'été des *Confessions*, dans le chemin près de Lyon, ou la promenade à Ménilmontant des *Rêveries*, après les vendanges et dans une campagne défeuillée, impriment dans la mémoire des souvenirs de sensations plutôt que des images. On se rappelle un air d'une tiédeur voluptueuse, une lumière paisible d'arrière-saison; la figure des lieux nous échappe. Bernardin de Saint-Pierre sera le premier à préciser. Justement parce qu'il est beaucoup moins grand que son glorieux prédécesseur, il faut lui rendre ce qui lui appartient et mettre en relief son originalité.

Réduit ainsi à ses propres forces et ne trouvant, par grand bonheur, personne à imiter, il se décida à prendre la plume et écrivit comme il put, en se raturant beaucoup, son *Voyage à l'Ile de France*. Il avait réussi à éclaircir suffisamment ses idées pour savoir très nettement ce qu'il voulait faire. Il se proposait un double but. En premier lieu, il voulait éveiller le goût de la nature chez le public. « A force de nous naturaliser avec les arts, dit-il dans le *Voyage*, la nature nous devient étrangère; nous

sommes même si artificiels, que nous appelons les objets naturels des *curiosités.* » Il était choqué que la foule, qui se passionnait pour les œuvres des hommes, passât sans les voir devant les œuvres de Dieu, et il se vantait de préférer, pour sa part, « un cep de vigne à une colonne,... le vol d'un moucheron à la colonnade du Louvre ». D'ailleurs il ne comprenait pas qu'on pût abstraire l'homme de son milieu, le séparer du climat où il respire, du sol qu'il foule aux pieds, des plantes et des animaux qui l'entourent : « Un paysage, dit-il dans sa préface, est le fond du tableau de la vie humaine ».

Le second objet de son ouvrage était à ses yeux encore plus important que le premier. L'éveil du goût de la nature chez les foules ne devait pas être un simple plaisir d'artiste. Saint-Pierre prétendait s'en servir pour enseigner à ces mêmes foules à chercher les preuves de la Divinité ailleurs que dans les livres. Il voulait rendre à la France des philosophes le sentiment de la présence de Dieu dans l'univers, et le meilleur moyen lui semblait être de tourner l'attention vers les merveilles de la création. Aucun raisonnement ne valut jamais à ses yeux une journée passée dans les champs, à regarder en l'air et à ses pieds : « La nature, écrivait-il, offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives et peu aperçues, que qui pourrait en présenter un faible tableau à l'homme le plus inattentif, le ferait s'écrier : « Il y a quelqu'un ici! » Dans un autre endroit, il

s'excuse d'avoir écrit sur les plantes et les animaux sans être naturaliste, et il ajoute : « L'histoire naturelle n'étant point renfermée dans des bibliothèques, il m'a semblé que c'était un livre où tout le monde pouvait lire. J'ai cru y voir les caractères sensibles d'une Providence; et j'en ai parlé, non comme d'un système qui amuse mon esprit, mais comme d'un sentiment dont mon cœur est plein. »

On remarquera dans les deux dernières lignes l'aveu, encore timide et enveloppé, de l'axiome favori de Bernardin de Saint-Pierre, la clef de tous ses systèmes, philosophiques, scientifiques, politiques ou pédagogiques. Il a toujours travaillé, et de plus en plus ouvertement à mesure que venaient la réputation et l'autorité, à persuader au monde que le sentiment est meilleur juge que la raison dans toutes les questions, sans exception, et qu'il nous donne plus de certitude. Lui-même paya d'exemple en l'appliquant à tout, et en particulier aux vérités de la religion. On dirait vraiment qu'il est assez de son temps, assez imbu de l'esprit des encyclopédistes, pour se croire vaincu d'avance s'il faisait appel à la raison en faveur de Dieu. Il estime plus sûr de s'adresser à la sensibilité du lecteur qu'à son intelligence, pour le réconcilier avec un personnage aussi peu en faveur.

Ce beau programme a été par malheur fort médiocrement réalisé dans le *Voyage à l'Ile de France*. Bernardin s'était tout d'abord heurté à une difficulté immense, l'absence d'un vocabulaire pittoresque.

« L'art de rendre la nature est si nouveau, dit-il au cours de son récit, que les termes n'en sont pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc.! Vous ne trouvez que des périphrases : c'est la même difficulté pour les plaines et les vallons.... Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes ; mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Indoustan ressemble à l'Europe ; *la physionomie n'y est pas.* »

Il y a en effet des récits de voyages du XVIIIe siècle où l'on peut confondre un paysage oriental avec un paysage tourangeau. Outre qu'on n'y voyait pas autant de différence que maintenant, on manquait de mots pour donner à chacun son caractère particulier. A Bernardin de Saint-Pierre revient l'honneur d'avoir commencé le travail d'enrichissement de la langue, qui a été l'une des gloires de l'école romantique.

Ayant surmonté en partie ce premier obstacle, Bernardin en rencontra un autre devant lequel il succomba. C'était son inexpérience, sa timidité de débutant qui n'ose pas se laisser aller. Son récit est sec et souvent ennuyeux. Il y a çà et là de belles descriptions, écrites avec ampleur dans une langue

musicale; l'ensemble n'offre d'intérêt qu'à titre d'effort vers quelque chose de neuf. Le tableau du port de Lorient est un des mieux venus. Placé tout au début, il faisait espérer mieux.

« Il faisait très grand vent. Nous avons traversé la ville sans y rencontrer personne. J'ai vu, des murs de la citadelle, l'horizon bien noir, l'île de Grois couverte de brume, la pleine mer fort agitée; au loin, de gros vaisseaux à la cape, de pauvres chasse-marées à la voile entre deux lames; sur le rivage, des troupes de femmes transies de froid et de crainte; une sentinelle à la pointe d'un bastion, tout étonnée de la hardiesse de ces malheureux qui pêchent, avec les mauves et les goëlands, au milieu de la tempête. »

Il y a de la grandeur et de l'accent dans ce passage. La physionomie y est, selon l'expression de Bernardin de Saint-Pierre; la mer qu'il nous peint est bien l'Océan, et l'Océan vu de la côte de France, un jour de gros temps. Il n'est pas moins heureux dans le genre familier, témoin sa description du marché aux poissons : « Nous sommes revenus bien boutonnés, bien mouillés, et la main sur nos chapeaux. En traversant Lorient, nous avons vu toute la place couverte de poisson : des raies blanches, violettes, d'autres tout hérissées d'épines; des chiens de mer, des congres monstrueux qui serpentaient sur le pavé; de grands paniers pleins de crabes et de homards; des monceaux d'huîtres, de moules, de pétoncles; des merlues, des soles, des turbots,... enfin une pêche miraculeuse, comme celle des apôtres. »

La tempête sur mer, dans le canal de Mozambique, est peut-être la meilleure page du livre. Pour la goûter pleinement, il faut se reporter d'abord aux tempêtes classiques d'avant Saint-Pierre, encore plus impersonnelles, plus dépourvues de physionomie que les paysages de terre ferme. L'exemple suivant est emprunté à *Télémaque* : « Pendant qu'ils oubliaient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissaient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battaient les flancs du navire, qui gémissait sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées ; tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme. » Qui en a lu une, les a toutes lues. Les mêmes termes, en petit nombre, servent à façonner indéfiniment les mêmes images de navires gémissants, que des vents mugissants précipitent dans l'abîme, et il n'est même pas nécessaire d'avoir jamais vu la mer pour s'en tirer convenablement : il suffit de posséder ses auteurs. Pas un mot de la description qu'on vient de lire n'appartient en propre à Fénelon. Il l'a prise tout entière dans Virgile et dans Ovide :

... stridens aquilone procella
Velum adversa ferit.
(Virgile, *Enéide.*)

Sæpe dat ingentem fluctu latus icta fragorem.
(Ovide, *Métamorphoses*)

Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit.
(Virgile, *Énéide.*)

Comparez maintenant à cette tempête de lettré la description réaliste de Saint-Pierre, heure par heure, minute par minute, d'après les notes prises au vol sur un carnet, avec la permission du roulis.

« Le 23 juin 1768, à minuit et demi, un coup de mer affreux enfonça quatre fenêtres des cinq de la grande chambre, quoique leurs volets fussent fermés par des croix de Saint-André. Le vaisseau fit un mouvement de l'arrière, comme s'il s'acculait. Au bruit, j'ouvris ma chambre, qui, dans l'instant, fut pleine d'eau et de meubles qui flottaient. L'eau sortait par la porte de la grande chambre comme par l'écluse d'un moulin; il en était entré plus de trente barriques. On appela les charpentiers, on apporta de la lumière, et on se hâta de clouer d'autres sabords aux fenêtres. Nous fuyions alors sous la misaine; le vent et la mer étaient épouvantables....

« Comme le roulis m'empêchait de dormir, je m'étais jeté sur mon lit en bottes et en robe de chambre : mon chien paraissait saisi d'un effroi extraordinaire. Pendant que je m'amusais à calmer cet animal, je vis un éclair par un faux jour de mon sabord et j'entendis le bruit du tonnerre. Il pouvait être trois heures et demie. Un instant après, un second coup de tonnerre éclata, et mon chien se mit à tressaillir et à hurler. Enfin un troisième éclair, suivi d'un troisième coup, succéda presque aussitôt, et j'entendis crier sous le gaillard que quelque vaisseau se trouvait en danger; en effet, le bruit fut semblable à un coup de canon tiré près de nous; il

ne roula point. Comme je sentais une forte odeur de soufre, je montai sur le pont, où j'éprouvai d'abord un froid très vif. Il y régnait un grand silence, et la nuit était si obscure, que je ne pouvais rien distinguer. Cependant, ayant entrevu quelqu'un près de moi, je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. On me répondit : « On vient de porter l'officier de quart « dans sa chambre ; il est évanoui, ainsi que le premier « pilote. Le tonnerre est tombé sur le vaisseau, et « notre grand mât est brisé. » Je distinguai, en effet, la vergue du grand hunier tombée sur les barres de la grande hune. Il ne paraissait, au-dessus, ni mât, ni manœuvre. Tout l'équipage était retiré dans la chambre du conseil.

« On fit une ronde sous le gaillard. Le tonnerre avait descendu jusque-là le long du mât. Une femme qui venait d'accoucher avait vu un globe de feu au pied de son lit. Cependant on ne trouva aucune trace d'incendie ; tout le monde attendit, avec impatience, la fin de la nuit.

« Au point du jour, je remontai sur le pont. On voyait au ciel quelques nuages blancs, d'autres cuivrés. Le vent venait de l'ouest, où l'horizon paraissait d'un rouge argent, comme si le soleil eût voulu se lever dans cette partie ; le côté de l'est était tout noir. La mer formait des lames monstrueuses semblables à des montagnes pointues formées de plusieurs étages de collines. De leur sommet s'élevaient de grands jets d'écume qui se coloraient de la couleur de l'arc-en-ciel. Elles étaient si élevées, que, du

gaillard d'arrière, elles nous paraissaient plus hautes que les hunes. Le vent faisait tant de bruit dans les cordages, qu'il était impossible de s'entendre. Nous fuyions vent arrière sous la misaine. Un tronçon du mât de hune pendait au bout du grand mât, qui était éclaté en huit endroits jusqu'au niveau du gaillard; cinq des cercles de fer dont il était lié étaient fondus.... »

Voici maintenant quelques fragments d'une tempête de Pierre Loti. On pourra ainsi mesurer le chemin parcouru par la littérature descriptive depuis deux siècles : « Les lames, encore petites, se mettaient à courir les unes après les autres, à se grouper; elles s'étaient marbrées d'abord d'une écume blanche qui s'étalait dessus en bavures; ensuite, avec un grésillement, il en sortait des fumées; on eût dit que ça cuisait, que ça brûlait; — et le bruit aigre de tout cela augmentait de minute en minute. »

« ... La grande panne de nuages, qui s'était condensée à l'horizon de l'ouest avec un aspect d'île, se défaisait maintenant par le haut, et les lambeaux couraient dans le ciel. Elle semblait inépuisable, cette panne : le vent l'étendait, l'allongeait, l'étirait, en faisait sortir indéfiniment des rideaux obscurs, qu'il déployait dans le clair ciel jaune, devenu d'une lividité froide et profonde.

« Toujours plus fort, ce grand souffle qui agitait toute chose. »

Le bateau la *Marie* se dispose pour le mauvais temps et se met à fuir sous le vent : « En haut,

c'était devenu entièrement sombre, une voûte fermée, écrasante, — avec quelques charbonnages plus noirs étendus dessus en taches informes; cela semblait presque un dôme immobile, et il fallait regarder bien pour comprendre que c'était au contraire en plein vertige de mouvement : grandes nappes grises, se dépêchant de passer, et sans cesse remplacées par d'autres qui venaient du fond de l'horizon; tentures de ténèbres, se dévidant comme d'un rouleau sans fin....

« Elle fuyait devant le temps, la *Marie*, fuyait, toujours plus vite; — et le temps fuyait aussi — devant je ne sais quoi de mystérieux et de terrible. La brise, la mer, la *Marie*, les nuages, tout était pris d'un même affolement de fuite et de vitesse dans le même sens.... Et toute cette folie de mouvement s'accélérait, sous un ciel de plus en plus sombre, au milieu d'un bruit plus immense.

« ... Une clameur géante sortait des choses comme un prélude d'apocalypse jetant l'effroi des fins de monde. Et on y distinguait des milliers de voix : en haut, il en venait de sifflantes ou de profondes, qui semblaient presque lointaines à force d'être immenses; cela, c'était le vent, la grande âme de ce désordre, la puissance invisible menant tout. Il faisait peur, mais il y avait d'autres bruits, plus rapprochés, plus matériels, plus menaçants de détruire, que rendait l'eau tourmentée, grésillant comme sur des braises [1].... »

1. *Pêcheur d'Islande.*

Après les pages qu'on vient de lire, il ne reste plus de progrès à faire. Le seul à tenter serait de revenir à la simplicité puissante d'Homère, de Lucrèce et de Virgile, et de procurer les mêmes émotions en deux ou trois lignes.

Le style de Bernardin de Saint-Pierre est nu auprès de celui de Pierre Loti. On a besoin d'un effort pour s'y remettre. L'arrivée à Port-Louis du bateau désemparé et rempli de scorbutiques est pourtant saisissante dans sa sobriété : « Figurez-vous ce grand mât foudroyé, ce vaisseau avec son pavillon en berne, tirant du canon toutes les minutes, quelques matelots semblables à des spectres, assis sur le pont, nos écoutilles ouvertes, d'où s'exhalait une vapeur infecte, les entreponts pleins de mourants, les gaillards couverts de malades qu'on exposait au soleil, et qui mouraient en vous parlant. Je n'oublierai jamais un jeune homme de dix-huit ans, à qui j'avais promis la veille un peu de limonade. Je le cherchais sur le pont parmi les autres; on me le montra sur la planche; il était mort pendant la nuit. »

Les passages où l'idée et la phrase se sont ainsi épanouies sont malheureusement rares dans le *Voyage à l'Ile de France*. En général, l'écrivain ne sait pas encore tirer grand parti de ses croquis et de ses notes; aussi ne s'est-il pas gêné plus tard pour reprendre ses premières esquisses et les développer. Cela est même fort commode pour suivre ses progrès dans l'art difficile qu'il créait. On va en juger par

un coucher de soleil sur mer, sous les tropiques, qu'il a refait dans les *Études de la Nature*. Voici l'esquisse du *Voyage* : « Un soir, les nuages se disposèrent vers l'occident sous la forme d'un vaste réseau, semblable à de la soie blanche. Lorsque le soleil vint à passer derrière, chaque maille du réseau parut relevée d'un filet d'or. L'or se changea ensuite en couleur de feu et en ponceau, et le fond du ciel se colora de teintes légères de pourpre, de vert et de bleu céleste.

« Souvent il se forme au ciel des paysages d'une variété singulière, où se rencontrent les formes les plus bizarres. On y voit des promontoires, des rochers escarpés, des tours, des hameaux. La lumière y fait succéder toutes les couleurs du prisme. »

Ce n'est qu'un sommaire de paysage, une sorte de table des matières de l'état du ciel un certain soir. L'autre description est presque trop abondante. Il y a déjà excès d'images et de couleurs.

« Quelquefois les vents... cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie; puis ils les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent, sur les côtés de ce réseau, les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, et les entassent les unes sur les autres comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de

rochers; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres qui devraient être dans l'ombre sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leurs croupes redoublées, une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici ce sont de sombres rochers, percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates, et

verts comme l'émeraude.... Bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré; et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers; de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis; ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer. »

Les paysages de terre ferme du *Voyage* sont pour la plupart très tristes. Bernardin de Saint-Pierre avait trouvé l'Ile de France laide et morne, peut-être parce qu'il n'y avait eu que des ennuis. Il tâche sans cesse, dans son récit, à donner l'impression d'un pays aride et morne, tantôt couvert d'une herbe brûlée qui le rend « noir comme une charbonnière », tantôt pavé de roches d'une couleur gris de fer, qui hérissent désagréablement une terre raboteuse. Les plantes, qu'il aime tant d'ordinaire, ne lui paraissent pas aimables; beaucoup sont épineuses, d'autres sentent mauvais, et les fleurs ne sont point jolies. Les arbres lui déplaisent; ils n'ont pas le port superbe de nos chênes et de nos châtaigniers, et leurs feuilles dures, d'un vert sombre, font une verdure triste. On rencontre pourtant çà et là des endroits délicieux, où le bavardage des eaux vives égaye l'ombre des grands bois, mais ces solitudes, refuges des esclaves en fuite, sont le théâtre de hideuses chasses à l'homme. On aperçoit ce malheureux gibier, tué ou

blessé à coups de fusil; on entend le son « des fouets, qui éclatent en l'air comme des coups de pistolet et des cris qui vont au cœur... *Grâce, monsieur!... Miséricorde!* » Alors le cœur se serre, le beau paysage disparaît et l'on ne voit plus « qu'une terre abominable ». Terre abominable, séjour abominable, habitants abominables pour la plupart — voilà l'Ile de France du *Voyage*, peu faite, en bonne conscience, pour enfoncer dans les esprits l'idée d'une Providence bienfaisante et attentive à nos besoins. L'auteur s'en aperçut, car il abandonna cette partie de son programme. Il s'en tint aux effets pittoresques et produisit en fin de compte un livre étriqué, ébauche imparfaite de celui qu'il avait dans la tête.

Le volume parut dans les premiers mois de l'année 1773. L'article de la *Correspondance littéraire* de Grimm est de la fin de février; la lettre qui accompagnait l'exemplaire destiné à Hennin est du 17 mars : « Voici enfin, monsieur et cher ami, du fruit de mon jardin.... Mandez-moi votre sentiment sur mon *Voyage*. » Saint-Pierre ajoutait dans une autre lettre, du 1er juin : « Mon livre a eu un grand succès littéraire; mais voilà presque tout le fruit que j'en ai tiré ».

Eut-il vraiment un grand succès? La chose est douteuse en ce qui touche le public masculin. Hennin garda dans ses lettres un silence obstiné, au grand dépit de l'auteur, qui eut le mauvais goût d'insister et qui lui écrivait encore deux ans après : « Pourquoi ne me parlez-vous pas de mon *Voyage*? » Duval,

l'ami de Saint-Pétersbourg, glissa parmi ses compliments une petite ligne sur les endroits où l'on sentait « une imitation de Rousseau, de Voltaire ou de Montesquieu ». Grimm n'y comprit rien. Voici le passage essentiel de sa notice : « M. de Saint-Pierre ne manque point d'esprit, et encore moins de sensibilité ; cette dernière qualité paraît son caractère particulier et distinctif. La plus grande partie de l'ouvrage consiste en observations nautiques et en détails d'histoire naturelle. Cela m'a paru assez superficiel. » Rien sur le style ni sur les paysages, dont la multiplicité aurait dû pourtant le frapper et l'avertir. Grimm a pris le *Voyage* pour un livre de science et l'a trouvé mauvais ; le côté original de l'œuvre lui a entièrement échappé. De même pour Laharpe, qui ne nomme même pas Bernardin de Saint-Pierre dans son *Cours de Littérature* ; c'est dire qu'il ne remarqua guère ses ouvrages secondaires. Sainte-Beuve enfin, qui se renseignait avec tant de soin, s'est contredit sur l'effet produit par le *Voyage à l'Ile de France*. On lit dans son premier article sur Bernardin de Saint-Pierre : « Cette relation eut du succès et en méritait [1] ». Et dans un second article, écrit seize ans plus tard : « L'ouvrage ne fut remarqué que de quelques-uns [2] ».

Il est curieux d'opposer à l'indifférence des hommes à l'égard de la tentative de Bernardin de

1. *Portraits littéraires*, 1836.
2. *Causeries du lundi*, 1852.

Saint-Pierre l'enthousiasme des femmes pour le jeune inconnu qui venait leur parler de la couleur des nuages et de la mélancolie des grands bois. On a toujours beaucoup plus vite raison des femmes que des hommes lorsqu'il s'agit d'éveiller un sentiment Les lectrices du *Voyage* comprirent sur-le-champ qu'il y avait là plus et mieux que des observations nautiques et des détails d'histoire naturelle, mieux même que des tirades sentimentales sur les nègres. Elles devinèrent qu'on les conviait à des joies nouvelles, et elles s'empressèrent de les chercher sous la conduite du maître harmonieux qui leur expliquait la nature, ses beautés, ses caresses et ses colères. L'intérêt qu'elles prirent à ce premier ouvrage, peu attrayant dans son ensemble, fut une sorte de miracle de l'instinct.

Le *Voyage à l'Ile de France* avait à peine paru, que Bernardin de Saint-Pierre était de nouveau au travail, en dépit de tous ses serments de ne jamais être auteur. Sa timidité avait disparu. Il se sentait plein de hardiesse et d'entrain, et ce n'était pas à son succès qu'il le devait, c'était à une simple visite, faite par hasard, et qui fut, par ses conséquences, l'événement capital de sa carrière : « Au mois de juin 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une maison rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage, nous frappâmes, et Mme Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrez, messieurs, vous allez trouver

« mon mari ». Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là, nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation [1]. »

En 1772, Rousseau avait soixante ans; ses infirmités, sa folie de la persécution, et ses démêlés avec Hume avaient mis le sceau à sa réputation de maniaque dangereux. Son visiteur fut frappé de l'expression douloureuse de sa physionomie, à travers « l'air riant ». Mais il était irrésistible quand il ne se hérissait pas. Bernardin de Saint-Pierre céda joyeusement à cet attrait tout-puissant. Il devinait qu'il avait trouvé le maître qui lui manquait en littérature, celui qui allait lui donner l'impulsion et la direction, et cela par l'enseignement oral, bien autrement fécond que l'enseignement écrit.

« Près de lui, continue-t-il, était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits, de cotonnade rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur.

1. *Essai sur J.-J. Rousseau.*

Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celles de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité qui faisait plaisir. »

On dirait un de ces intérieurs de Chardin où de petites bourgeoises proprettes, en tablier et bonnet blanc, s'occupent du dîner et des enfants. C'est le plus joli tableau que nous possédions de Rousseau chez lui.

La conversation roula sur les voyages, les nouvelles du jour et les ouvrages du maître de la maison. Rousseau fut constamment gracieux et reconduisit ses hôtes jusqu'à son escalier; mais qui pouvait dire, avec un être aussi quinteux, si cette première visite aurait une suite ? Elle en eut pourtant, à la vive satisfaction de Bernardin. « A quelques jours de là, il vint me rendre ma visite. Il était en perruque ronde bien poudrée et bien frisée, portant un chapeau sous le bras, et en habit complet de nankin. Il tenait une petite canne à la main. Tout son extérieur était modeste, mais fort propre, comme on le dit de celui de Socrate. »

Cette seconde entrevue se passa encore le mieux du monde, à regarder des plantes et des graines des tropiques, mais elle fut suivie d'une première bour-

rasque. Trompé par l'air de bonhomie de son nouvel ami, Saint-Pierre l'avait compris dans une distribution de café des îles. Rousseau lui écrivit : « Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus qu'une fois, et vous commencez déjà par des cadeaux; c'est être un peu pressé, ce me semble. Comme je ne suis point en état de faire des cadeaux, mon usage est, pour éviter la gêne des sociétés inégales, de ne point voir les gens qui m'en font; vous êtes le maître de laisser chez moi ce café, ou de l'envoyer reprendre; mais, dans le premier cas, trouvez bon que je vous remercie, et que nous en restions là. »

Ils se raccommodèrent moyennant que Saint-Pierre reçût « une racine de ginseng et un ouvrage sur l'ichthyologie » en échange de son café. Rousseau apaisé l'invita à dîner pour le lendemain. Après le repas, il lui lut ses manuscrits. On causa, les heures volèrent, et il résulta de ces débuts difficiles une liaison orageuse, comme elles l'étaient toujours avec Jean-Jacques, mais admirablement féconde pour le disciple, qui but à longs traits le miel de la poésie, sinon de la sagesse, sur les lèvres du maître. Ce fut pendant de longues promenades tête à tête, aux environs de Paris. Ils partaient à pied, de bon matin, et chacun choisissait à son tour le but de la course. Rousseau aimait les bords de la Seine et leurs collines, aussi désertes alors qu'elles sont peuplées aujourd'hui. On traversait le bois de Boulogne en herborisant et l'on apercevait dans « ces solitudes » des jeunes filles occupées à faire leur toilette en plein air. Un bac

déposait les deux amis au pied du mont Valérien, et ils grimpaient chez l'ermite du sommet, qui leur donnait à manger, ou bien Rousseau entraînait son compagnon vers les hauteurs de Sèvres en lui promettant « de beaux sapins et des bruyères toutes violettes ». Les « landes isolées » de Saint-Cloud avaient aussi leurs séductions; cependant tout ce côté de Paris péchait un peu par excès de sauvagerie. Tant la nature agissait fortement sur ces premiers amants, ivres de leurs découvertes, et dont les sensations n'avaient pas été escomptées par les descriptions des livres.

Lorsque Bernardin de Saint-Pierre conduisait, on allait de préférence du côté des Prés-Saint-Gervais et de Romainville. Les petits coins intimes et doux l'attiraient plus que les sites farouches comme Sèvres ou Ville-d'Avray. « Vous m'avez montré les paysages qui vous plaisent, disait-il; je veux vous en faire voir un de mon goût. » On passait devant le parc Saint-Fargeau, englouti aujourd'hui par Belleville, et l'on gagnait insensiblement les molles hauteurs de ces « charmantes solitudes » — car c'étaient aussi des solitudes, mais moins sévères; une herbe fraîche y remplaçait les ronces de Saint-Cloud, des cerisiers et des groseilliers les noirs sapins de Sèvres. On n'était pas contraint de demander l'hospitalité à des ermites; on trouvait des cabarets, où Rousseau aimait à faire lui-même l'omelette au lard, Saint-Pierre le café, objet de luxe apporté de Paris dans une boîte. On revenait par un autre che-

min, toujours en cueillant des plantes et en déterrant des racines, et rien ne saurait exprimer le charme que l'épineux et défiant Jean-Jacques savait répandre sur ces excursions. Il s'y montrait simple, bon enfant, camarade facile autant que gai, s'intéressant à tout, causant de tout et prodiguant ses idées avec la magnifique insouciance du riche.

Que Bernardin de Saint-Pierre le mît sur la philosophie ou sur les questions de ménage, sur les Grecs et les Romains ou sur l'hygiène, sur son père l'horloger ou sur Voltaire, la source s'épanchait à larges flots, versant pêle-mêle anecdotes, maximes, théories, descriptions de paysages, jugements littéraires. On eût dit qu'il prenait sa revanche des conversations du monde, où il était connu pour rester court : « Je n'ai d'esprit, disait-il lui-même, qu'une demi-heure après les autres ». Il n'en était pas de même dans le tête-à-tête, et chacune de ses paroles entrait en coup de sonde dans l'esprit de son jeune compagnon, dont les idées avaient besoin d'un peu d'aide pour jaillir. L'effet ne se fit pas attendre. Saint-Pierre a fixé les dates dans une lettre à Hennin du 2 juillet 1778, six ans, par conséquent, après sa liaison avec Rousseau : « Enfin j'ai cherché de l'eau dans mon puits; *depuis six ans* j'ai jeté sur le papier beaucoup d'idées qui demandent à être mises en ordre. Parmi beaucoup de sable, il y a, je l'espère, quelques grains d'or. »

L'enchantement durait jusqu'à la rentrée dans Paris. Le front de Rousseau s'obscurcissait dès les

premières maisons des faubourgs. Sa folie le reprenait. Il fronçait le sourcil, hâtait le pas, devenait taciturne et morose. Un jour que son ami essayait de le distraire, il s'arrêta pour lui dire tout d'un coup au milieu de la rue : « J'aimerais mieux être au milieu des flèches des Parthes, qu'exposé aux regards des hommes ». L'accès se prolongeait parfois aussi longtemps qu'il était dans la ville, et personne n'était alors à l'abri de ses coups de boutoir. « Un jour que je lui rapportais un livre,... il me reçoit sans rien dire, d'un air austère et sombre. Je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes, toujours en copiant sa musique; il effaçait, et ratissait à chaque instant son papier. J'ouvre, pour me distraire, un livre qui était sur la table. « Monsieur aime « la lecture », me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer; il se lève en même temps et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger : « C'est ainsi « qu'on en doit user envers les personnes avec les- « quelles on n'a pas une certaine familiarité. » Saint-Pierre froissé se jurait de n'y plus retourner, et puis on se rencontrait, on arrangeait une promenade, et Rousseau redevenait aimable aux premiers buissons. « Enfin, disait-il, nous voilà hors des carrosses, du pavé et des hommes [1]. »

Leur intimité dura jusqu'au départ de Rousseau

1. Il a exprimé le même sentiment, plus énergiquement encore, dans un passage de la *Huitième Promenade* où il se représente échappant enfin « au cortège des méchants ».

pour Ermenonville, en 1778, peu de temps avant sa mort. Son ami le pleura amèrement et parla toujours de lui avec tendresse et admiration. Il n'ignorait pas sa dette. Il se rendait compte, au moins à moitié, ce qui est déjà beau et louable, que s'il a eu une étincelle du feu sacré, c'est Rousseau qui l'avait allumée dans leurs entretiens. Il n'a jamais caché que ses ouvrages étaient semés d'idées qui leur étaient venues en marchant et qu'ils avaient agitées ensemble à l'ombre d'un arbre ou dans les sentiers verts. Les fruits des promenades avec Jean-Jacques se retrouveront dans les *Études de la Nature*. En rapprochant celles-ci du *Voyage à l'Ile de France*, on verra exactement ce que Bernardin doit à son illustre ami. Le *Voyage* est à la fois la preuve qu'il savait ce qu'il voulait faire bien avant d'avoir rencontré l'auteur des *Rêveries*, et qu'il n'en serait jamais venu à bout sans l'élan vigoureux que lui communiqua un génie plus robuste que le sien.

Il tint à peu de chose que sa carrière ne fût brisée au moment même où sa pensée prenait son essor. Le succès du *Voyage à l'Ile de France* auprès des belles dames faillit être funeste à son auteur. Il fallut payer leurs suffrages, comme toujours. M. de Saint-Pierre fut invité dans les salons. Les jolies femmes se jetèrent à sa tête avec leur indiscrétion accoutumée et lui attirèrent des peines cuisantes. Il avait des scrupules et il était vaniteux : le monde se moquait de ses scrupules, sa vanité ne pouvait se consoler des railleries du monde, et les femmes lui en voulaient

de son respect, de sorte que son âme s'emplissait d'amertume et de dégoût. Il n'en revenait pas de la dépravation de la société et se prenait contre elle d'une irritation maladive. Quelques mois après s'y être mêlé, son imagination la lui montrait occupée tout entière, et occupée uniquement, à se moquer de lui, de sa bonté, de sa douceur, de sa fierté, de toutes les vertus qu'il aimait à s'attribuer et qu'il choisissait, selon notre usage à tous, parmi celles qu'il avait le moins. Bientôt il ne put entendre rire sans se figurer qu'on riait de lui. Chaque geste lui devint suspect : « Je ne pouvais même, racontait-il plus tard, traverser une allée de jardin public où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur moi, je les croyais occupées à en médire. Elles avaient beau m'être inconnues. » Trente ans après, il était encore persuadé que Mlle de Lespinasse avait voulu l'insulter, un jour qu'elle lui avait offert un bonbon en le louant de sa bonté dans une occasion récente.

Il essaya du duel pour faire taire le murmure railleur qu'il croyait entendre sur son passage. Deux affaires heureuses furent impuissantes à soulager ses nerfs, et des désordres étranges commencèrent à lui faire craindre pour sa raison. Il s'adressa aux médecins, qui lui conseillèrent divers remèdes; mais il aurait fallu de l'argent, et son libraire ne l'avait pas payé. Cependant le mal augmentait, s'exaspérait; enfin la crise éclata : « Des feux semblables à ceux des éclairs sillonnaient ma vue.

Tous les objets se présentaient à moi doubles et mouvants.... Mon cœur n'était pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvais traverser la Seine en bateau sans éprouver des anxiétés intolérables.... Si je passais seulement, dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvais des mouvements de spasme et d'horreur. Il y avait des moments où je croyais avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. »

Bernardin de Saint-Pierre était fou, non pas fou à lier, ni incurable, mais bel et bien fou. Il le sait, l'avoue, et joint à sa navrante confession une note qui explique comment le public put ignorer son état : « Dieu m'a fait cette insigne faveur, que, quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'usage à mes yeux, et surtout à ceux des autres hommes. Dès que je sentais les paroxysmes de mon mal, je me retirais dans la solitude. » Suit une petite discussion métaphysique sur « cette raison extraordinaire » qui l'avertissait « que sa raison ordinaire se troublait ».

A peu près vers le même temps, son frère Dutailly entama la série d'extravagances qui obligèrent à l'enfermer.

Cependant le monde, dont Bernardin de Saint-Pierre avait réussi à se cacher, était pour lui sans indulgence. Il appelait méchant homme celui qui n'était que malheureux. Nous sommes ici aux années lamentables, années de détresse physique et morale, de maux équivoques, de soupçons absurdes, de

querelles, de rancunes et aussi, hélas! de mendicité. Des amis s'éloignèrent, froissés par une humeur incompréhensible. D'autres furent écartés, et de ce nombre « les philosophes » : d'Alembert, Condorcet, tous les familiers de Mlle de Lespinasse. Bernardin de Saint-Pierre a expliqué naïvement, dans une *Apologie* adressée à Mme Necker pour obtenir sa protection [1], qu'il s'était brouillé avec « les philosophes » parce que ceux-ci ne lui avaient point procuré une gratification de Turgot : « S'ils avaient été mes amis, ajoute-t-il avec indignation, en auraient-ils agi ainsi? Les pensions, les emplois faciles, les bagues au doigt se distribuaient à leurs clients; ils ne me parlaient à moi que de m'expatrier, quoique je leur en eusse témoigné la plus grande répugnance. » (26 janvier 1780.)

Il se retira du monde et vécut sauvagement dans un triste hôtel garni, ne fréquentant guère que Rousseau, bien fait pour comprendre un misanthrope, et quelques fidèles qui tinrent bon à toutes les quintes, Hennin en tête, dont la patience fut admirable. Sa situation aux Affaires étrangères lui valait d'être chargé des requêtes que son ombrageux et besogneux ami adressait aux ministres, et la tâche n'était ni légère, ni agréable; leur correspondance est là pour l'attester. Saint-Pierre quémandait

1. Cette pièce curieuse ne figure pas dans les Œuvres complètes. Elle faisait partie de la collection d'autographes de M. Feuillet de Conches. J'en dois la communication à l'obligeance de Mme Feuillet de Conches.

sans vergogne : « Je n'ai plus ni linge, ni habits; mes courses à pied ont achevé de les user. Si vous voulez me revoir, faites-m'en donner les moyens. Vous savez que votre département me doit une gratification bien légitime.... Souvenez-vous de m'être utile dans la distribution des grâces du roi. J'en ai grand besoin.... Je suis à l'emprunt et je n'ai rien à attendre qu'au mois de février de l'année prochaine. » Ainsi de suite, de mois en mois, quand ce n'est pas de semaine en semaine. L'argent tardait-il, Hennin recevait une lettre amère où M. de Saint-Pierre s'excusait sur le mauvais temps de ne l'avoir point visité, et ajoutait : « Si j'avais touché la gratification que vous m'avez fait espérer, j'aurais pris une voiture ». L'argent arrivait-il, c'était encore pis pour Hennin, à cause des cérémonies avec lesquelles il fallait le remettre au destinataire. Il y a dans leur correspondance une série de lettres tout à fait comiques à propos d'une somme de 300 livres que Saint-Pierre avait sollicitée avec instance et pour laquelle il veut se faire prier par M. de Vergennes. Il exige « une lettre de satisfaction et de bienveillance » du ministre, et de sa main encore, sinon il refuse les 300 livres. Silence d'Hennin, évidemment poussé à bout par cette prétention extraordinaire. Inquiétude de Bernardin, qui tremble d'avoir été pris au mot. Les 300 livres lui sont remises : il les empoche, les dépense et continue à réclamer sa lettre. Un an après, il la réclame encore, sans avoir cessé de mendier dans l'intervalle.

Il est vrai que cela se passait au temps où les bienfaits du roi honoraient et où la noblesse de France donnait l'exemple de tendre le chapeau à la manne royale. Il est vrai que cela se passait bien près du temps où l'homme de lettres vivait de plates dédicaces, d'emplois subalternes chez les riches et les grands, et s'estimait trop heureux, en l'absence de la propriété littéraire, d'acquitter en flatteries le terme d'une chambre au Louvre ou à l'hôtel de Condé. Il est vrai qu'on ne doit pas demander des comptes exacts à un cerveau halluciné, et que rien ne pouvait ôter de l'esprit de Bernardin de Saint-Pierre que le gouvernement français lui devait des dédommagements pour son voyage de Pologne, où il assurait avoir risqué d'être pris par les Russes et envoyé en Sibérie. De même pour les mémoires dont il harcelait depuis quinze ans les gens en place et pour ceux qu'il se promettait encore de leur envoyer. De même pour les situations qu'il avait perdues par sa faute et pour celles qu'on lui avait refusées. De même pour les travaux littéraires auxquels il donnait son temps et qui avaient pour but le bonheur de l'humanité. De même pour les services qu'il avait rendus à sa patrie et dont l'*Apologie* contient une longue liste : « Je me rappelle d'avoir calmé dans le parc de Versailles une Basse-Bretonne furieuse, qui voulait, me disait-elle, aller faire une sédition sous les fenêtres mêmes du roi. C'était lors de la révolte du peuple pour les bleds. Une autre fois j'ai disputé

avec un moissonneur athée. » Comment refuser des pensions à l'homme qui a fait cela!

En bonne justice, on lui devait aussi des dédommagements pour les choses grandes et glorieuses qu'on l'avait empêché d'accomplir. Il avait mûri son plan de colonie idéale et expédié à Versailles projet sur projet. Tantôt il s'offrait à civiliser la Corse, tantôt à conquérir Jersey ou l'Amérique du Nord, tantôt à fonder un petit État en France même, dans les domaines du roi. Personne n'avait daigné s'occuper de ses plans, à moins cependant que « quelque protégé bien intrigant, bien avide [1] », ne lui ait volé ses idées et ne se prépare à les exécuter en son lieu et place; on voit de ces choses-là dans les cours. Il s'en prenait de la coupable négligence du gouvernement au premier commis des Affaires étrangères, et ne lui ménageait point les reproches. L'excellent Hennin gémissait, s'affligeait, mais ne se fâchait pas. Il comptait sur des dédommagements, lui aussi, et ne comptait pas en vain. Sitôt que cette âme malade se rassurait un peu, elle avait des épanchements délicieux avec l'ami sûr et bon qui ne la brusquait jamais. Ce sont alors, dans leur correspondance, comme des oasis de paix et de poésie. Au commencement de 1781, Bernardin de Saint-Pierre avait quitté sa vilaine chambre meublée, sur le conseil d'Hennin. Il avait loué rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont un logement qu'il appelait son donjon, et où la

1. *Lettre à Hennin*, 20 octobre 1778.

gaieté entrait dans les yeux par toutes les fenêtres. L'escalier était dans la cour, à droite. On montait au quatrième, sous le toit, et l'on trouvait quatre petites pièces lumineuses, d'où la vue plongeait sur un quartier champêtre. Ce n'était que jardins, vergers, couvents, maisonnettes paisibles, un grand ciel par-dessus et un horizon très profond. Bernardin de Saint-Pierre se sentit délivré. Il écrivit à Hennin une lettre qui est un chant d'allégresse. Il lui disait :

« J'irai vous voir à la première violette; j'aurai bien près de cinq lieues à aller; j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne. Comme il s'en faut bien que ma fortune approche de sa médiocrité d'or, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines, mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des Dames anglaises, et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin. » (7 février 1781.)

Une autre année, avril embaume l'air et Hennin a promis de venir dîner dans le donjon. Son ami lui annonce le menu : « des viandes simples, parmi lesquelles se trouvera un grand pâté que veut me donner Mme Mesnard, du vin naturel, mais d'un bon naturel, d'excellent café et du punch que je fais

supérieurement, soit dit sans vanité ». Il s'agit de prendre jour. « La nature doit faire les principaux frais de cette petite fête; ainsi j'attends qu'elle ait tapissé de verdure les parterres et pavoisé de feuillages et de fleurs les bosquets d'arbres de mon paysage. Si vous étiez un homme qui l'observiez, je vous dirais : Mettez-vous en route dès que vous verrez le marronnier jeter ses girandoles; mais vous n'observez que les mouvements des puissances humaines. Mandez-moi donc quel est le jour », etc.

Le dîner fut aussi joli que l'invitation. On en parla à Versailles, et de belles dames regrettèrent tout haut de ne pas avoir été invitées.

Le donjon aurait semblé à beaucoup un séjour haïssable. On y gelait en hiver, on y rôtissait en été, et chaque coup de vent menaçait de l'emporter. Bernardin de Saint-Pierre, rêveur opiniâtre, conserva toute sa vie le plus tendre et le plus fidèle souvenir à son logis aérien : « C'est là, écrivait-il dans son âge mûr, que j'ai éprouvé les plus douces jouissances de ma vie, au milieu d'une solitude profonde et d'un horizon enchanteur. J'y serais peut-être encore si, par caprice, on ne m'avait obligé d'en sortir pour le détruire; ce fut là que je mis la dernière main à mes *Études de la Nature* et que je les ai publiées [1]. » Et c'est là qu'il faut le voir pour lui rendre justice, après les fâcheux tableaux de tout à l'heure.

1. *Suite des Vœux d'un solitaire.*

Avant d'être un solliciteur hargneux et un névrosé, il était le possédé de l'idée, l'homme qui porte dans sa tête un livre qu'il croit beau et utile, et qui s'arroge tous les droits pour accomplir sa destinée d'artiste créateur et de pasteur des intelligences. Il ne se reconnaît plus le choix des moyens. Il est l'esclave et, au besoin, la victime d'un devoir supérieur qui lui commande de sacrifier son repos et ses justes fiertés, pourvu qu'il acquitte sa dette envers l'humanité en lui donnant l'œuvre qui apportera un peu de bonheur à notre pauvre monde. Bernardin de Saint-Pierre se sentait sûr de posséder la bonne parole qui relève les cœurs; plutôt que de ne pas la jeter aux quatre vents du ciel, il aurait demandé l'aumône sur les grandes routes. Avait-il tort, avait-il raison? Nous devons à sa grande foi de laisser nos jugements indécis.

Considérez-le dans son grenier, et vous comprendrez qu'il mendiait pour son livre, non pour lui-même, ce qui est bien différent. Il est avare parce qu'il espère écrire encore un chapitre avant de se remettre en courses. Il n'a qu'un habit pour toute l'année, hiver et été. Il fait son ménage, balaye, épluche, cuisine. Il se chauffe si mal, qu'en hiver son eau reste gelée plus de huit jours et que ses pots éclatent. Il va voir Hennin à pied, à Versailles, et revient de même la nuit; tant mieux s'il fait clair de lune, tant pis s'il pleut. Sa santé se détraque, mais sa tête se guérit et il est heureux : il a une « malle entière » pleine de brouillons qu'il copie, corrige,

arrange. « Vous ne connaissez pas, écrit-il à Hennin, jusqu'où va la tendresse d'un auteur pour sa production. Celle d'une mère pour son fils ne lui est pas comparable. J'ajoute ou je retranche toujours quelque chose à la mienne; l'ours ne lèche pas son petit avec plus de soin. Je crains à la fin d'enlever le museau au mien à force de le lécher. Je n'y veux plus toucher davantage.... Il y a eu des moments où j'ai entrevu les cieux. » (18 décembre 1783.)

L'instant venu de se faire imprimer, son économie redouble. Il est sordide et en même temps plus emprunteur, plus endetté que jamais, car c'est afin de faire des folies pour « son petit », d'avoir de beau papier, d'ajouter une planche par-ci, un joli frontispice par là. La folie faite, il écrit à Hennin, l'un de ses principaux prêteurs, pour lui démontrer que c'est une excellente spéculation : « Ce n'est pas une dépense superflue, encore que cette planche in-12 revienne à elle seule à quatorze ou quinze louis, puisqu'il est possible que bien des gens achètent mon ouvrage pour l'estampe seulement, ainsi qu'il est arrivé à d'autres. D'ailleurs j'en augmenterai le prix de mon édition, de manière à recueillir plus que je n'ai semé. Ainsi.... » (29 juin 1784.) Ainsi il sautait aux yeux que cette jolie gravure ferait sa fortune, chose fort importante pour ses créanciers. Nous n'avons pas la réponse de Hennin, mais il est hors de doute, d'après ce que nous savons de sa bonté, qu'il fit semblant d'être persuadé.

III

LES « ÉTUDES DE LA NATURE »

Les *Études de la Nature* parurent en trois volumes vers la fin de 1784. Elles ne comprenaient alors ni les fragments de *l'Arcadie*, qui y ont été joints depuis, ni *Paul et Virginie*, que l'auteur avait retranché à la suite d'une aventure maintes fois racontée et qu'il faut redire encore, afin qu'elle aille consoler quelque triste jeune homme qui se dévore le cœur de ne pas être compris.

Mme Necker lui avait demandé une lecture de ses œuvres manuscrites, s'engageant à lui donner pour auditeurs des juges excellents. Il y avait en effet Buffon, l'abbé Galiani, Thomas, Necker, quelques autres encore. Bernardin de Saint-Pierre avait choisi *Paul et Virginie*. On écoute d'abord en silence; puis on chuchote, on écoute moins; on bâille, on n'écoute plus. Thomas s'endort. Le plus près de la porte s'esquive. Buffon regarde sa montre et

demande son carrosse. Necker sourit en voyant pleurer quelques femmes, qui n'osent plus alors paraître touchées. La lecture finie, pas une de ces personnes rompues aux mensonges du monde ne trouve un mot d'éloge pour l'auteur. La seule Mme Necker prend la parole, et c'est pour dire que la conversation de Paul et du vieillard suspend l'action et refroidit le lecteur; que c'est « un verre d'eau à la glace »; définition très juste, mais mal gracieuse, et qui acheva de désespérer Bernardin de Saint-Pierre.

Il se crut condamné sans appel et rentra chez lui dans un tel abattement, qu'il songeait à brûler *Paul et Virginie*, les *Études*, *l'Arcadie*, tous ses papiers, afin de ne plus être tenté d'y revenir. L'un des Vernet survient dans cette crise, prend en pitié son chagrin, se fait lire l'œuvre méconnue et en subit le charme. Il applaudit, pleure, crie au chef-d'œuvre, et les manuscrits sont sauvés, l'auteur réconforté, sans avoir pourtant le courage d'imprimer ce qui avait endormi Thomas et mis Buffon en fuite. *Paul et Virginie* resta dans un tiroir.

Il en fut de même des fragments de *l'Arcadie*, et avec beaucoup plus de raison. *L'Arcadie*, commencée après la publication du *Voyage à l'Ile de France*, devait être un poème épique en douze livres et en prose, inspiré par *Télémaque* et par *Robinson Crusoé*. Saint-Pierre se proposait d'y « représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations : celui de barbarie, de nature

et de corruption[1] ». Remarquez, en passant, cette progression. L'état de nature n'est pas placé le premier; il est dans l'entre-deux, après la sauvagerie grossière et avant la civilisation excessive. Ce qui prouve qu'avant d'admirer ou de mépriser l'homme de la nature selon le XVIIIe siècle, il est utile de s'entendre sur le sens qu'ont les mots dans chaque écrivain.

Le tableau des « trois états » fournissait à l'auteur des occasions d'exposer ses idées sur la république idéale qu'il proposait de fonder. *L'Arcadie* devenait ainsi un instrument de propagande, tout propre à mener M. de Saint-Pierre à la fortune. Aussi ne se consola-t-il jamais d'avoir abandonné cet ouvrage, un peu par la faute de Rousseau qui, tout en proclamant le plan du livre admirable, conseillait néanmoins de le remanier de fond en comble. Jean-Jacques avouait en même temps, avec un sourire, qu'il avait cessé de croire aux bergers poétiques et vertueux, depuis un certain voyage aux bords du Lignon : « J'ai fait une fois le voyage du Forez, contait-il avec sa bonhomie des bons jours, tout exprès pour voir le pays de Céladon et d'Astrée, dont d'Urfé nous fait de si charmants tableaux. Au lieu de bergers amoureux, je ne vis, sur les bords du Lignon, que des maréchaux, des forgerons et des taillandiers.

— Comment! s'écria Saint-Pierre au comble de l'étonnement : dans un pays si agréable?

— Ce n'est qu'un pays de forges, reprit Rous-

1. Préambule de *l'Arcadie*.

seau. Ce fut ce voyage du Forez qui m'ôta mon illusion. Jusqu'à ce temps-là, il ne se passait point d'année que je ne relusse l'*Astrée* d'un bout à l'autre : j'étais familiarisé avec tous ses personnages. Ainsi la science nous ôte nos plaisirs [1]. »

C'était au bois de Boulogne, assis sous un arbre, que Jean-Jacques Rousseau enseignait à son disciple étonné à ne pas prendre l'*Astrée* pour un livre historique. Il lui dit aussi avec beaucoup de modestie qu'il se sentait incapable de gouverner la république de leurs rêves communs; que tout ce qu'il pourrait faire serait d'y vivre. Cette déclaration piqua Bernardin de Saint-Pierre. Il crut y sentir une critique et s'étendit avec feu sur les vertus sublimes de ses futurs sujets, qui les rendraient faciles à gouverner. Mais, tout en disputant, il se dégoûta de *l'Arcadie*, la mit de côté, et en utilisa les matériaux pour ses *Études*. La postérité n'a pas lieu de le regretter. Les débris qui nous sont parvenus donnent l'idée d'un ouvrage où les idées sont fausses et les personnages de convention. On y lit par exemple : « A sa timidité, on voyait bien que c'était une bergère ». C'est le contraire dans la réalité, et Saint-Pierre le savait mieux que personne, lui qui avait trotté à pied par

1. Bernardin de Saint-Pierre rapporte ainsi la conversation. Dans la réalité, Rousseau n'avait pas visité le Forez il avait été tenté d'y aller, mais il fut détourné de son projet par « une hôtesse » qu'il consulta sur la route à suivre et dont les descriptions l'empêchèrent « d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons ». *Confessions*, année 1732.

toute la Normandie, en quête de modèles pour ses héros, avant de tracer le portrait de la belle Cyanée, de Tirtée son père et de leur hôte Amasis. Ses rustiques semblent peints par un bel esprit qui imite maladroitement Fénelon. Il fit sagement d'y renoncer.

D'après sa correspondance, les *Études de la Nature* avaient été commencées en 1773. Le plan en était alors gigantesque. Il raconte à la première page qu'il voulait « écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon et de plusieurs modernes célèbres ». Il s'était mis au travail, mais il avait reconnu, en considérant un fraisier, qu'il n'aurait jamais le temps d'observer tout ce qu'il y a sur le globe. Bien que la page sur le fraisier soit classique, il est bon de la relire pour tâcher de concevoir son effet sur des lecteurs qui étaient passés jusqu'alors sur notre admirable terre en sourds et en aveugles, sans entendre bruire sa vie, sans voir son prodigieux et éternel enfantement.

« Un jour d'été,... j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint, à la fin, en si grand nombre et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

« Les mouches que j'avais observées étaient toutes

distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier.... Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres

insectes qui étaient attirées sur mon fraisier; telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage. »

Il prit ensuite le microscope, plongea son regard dans le monde des infiniment petits, et vit qu'il n'avait pas d'autre borne que l'imperfection de nos instruments; chaque feuille du fraisier était un petit univers, où des créatures invisibles à l'œil nu naissaient, vivaient et mouraient. Faisant alors réflexion que son fraisier serait infiniment plus peuplé s'il n'était pas dans un pot, au milieu des fumées de Paris; qu'il ne l'avait d'ailleurs observé qu'à une seule heure du jour et dans une seule saison, il en conclut que l'histoire complète d'une seule espèce de plantes, où seraient comprises ses relations avec le monde animal, suffirait pour occuper plusieurs naturalistes. Sa pensée se porta sur le nombre immense des plantes et des animaux connus, sur le peu d'attention qu'on avait prêté jusqu'ici à leurs instincts, leurs parures, leurs amitiés et inimitiés, de manière que presque tout restait à rechercher. Il fit un retour sur la faiblesse de son entendement, et

s'avoua vaincu d'avance. Bien éloigné de pouvoir embrasser cet ensemble formidable qu'on appelle la création, il se sentait incapable d'expliquer ses parties détachées. « Toutes mes idées, écrivait-il à Hennin, ne sont que des ombres de la nature, recueillies par une autre ombre. » Il se comparait aussi à un enfant qui a creusé un trou dans le sable, avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer. Ainsi il abandonna son projet d'histoire générale et se rabattit à des ambitions plus en rapport avec ses forces, se déclarant satisfait s'il avait donné à ses lecteurs quelques plaisirs nouveaux, et étendu leurs vues dans le champ infini et mystérieux de la nature.

Toutefois, si l'ouvrage n'était offert au public que réduit et mutilé, son objet subsistait. Les *Études de la Nature* étaient destinées à paraphraser la première partie du *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon, et tout spécialement le chapitre II, intitulé : *Preuves de l'existence de Dieu, tirées de la considération des principales merveilles de la nature.* Bernardin de Saint-Pierre était né religieux de cœur dans un siècle qui avait « perdu le goût de Dieu », selon l'expression de Bossuet, de sorte que les croyants eux-mêmes manquaient d'élan et de tendresse. Il avait été bercé avec le mot célèbre de Voltaire : « Il faut une religion pour le peuple », et n'avait jamais pu prendre son parti d'entendre répéter autour de lui qu'en effet « la religion est le partage du peuple, et comme un moyen politique imaginé pour le contenir » (*Études*). L'athéisme lui

semblait un amoindrissement de notre être, un retranchement de ses sensations les plus nobles et de ses émotions les plus élevées. « Il n'y a que la religion, disait-il, qui donne à nos passions un grand caractère. » Et il contait à ce propos que le jour où il avait senti le plus vivement la « majesté divine » de la douleur, c'était en contemplant une paysanne du pays de Caux prosternée au pied d'un calvaire, un jour de tempête, et priant les mains jointes, les yeux levés au ciel, pour une barque en danger. Le XVIIe siècle n'aurait pas admis qu'on crût ainsi en Dieu par des raisons poétiques. Les esprits étaient alors plus graves, et les grands directeurs spirituels du temps des Bossuet et des Bourdaloue, sans parler des jansénistes, auraient été indignés de la religion sentimentale de Bernardin de Saint-Pierre. Mais le XVIIIe siècle avait appris à être moins difficile, et ces choses-là lui paraissaient sublimes.

Il faut dire qu'on était bien las des raisonnements et de la philosophie. L'idée qu'on pouvait chercher la vérité par des voies moins ennuyeuses était faite pour plaire. Il y avait si longtemps qu'on vivait comme le chartreux des *Harmonies* : « Un jour, un de mes amis fut voir un chartreux; c'était au mois de mai. Le jardin du solitaire était couvert de fleurs dans les plates-bandes et sur les espaliers. Pour lui, il s'était renfermé dans sa chambre, où l'on ne voyait goutte. « Pourquoi, lui dit mon ami, avez-vous « fermé vos volets? — C'est, lui répondit le char- « treux, afin de méditer sans distraction sur les attri-

« buts de Dieu. — Eh ! pensez-vous, reprit mon ami, en « trouver de plus grands dans votre tête que ne vous « en montre la nature au mois de mai ? Croyez-moi, « ouvrez vos volets et fermez votre imagination. »

Ouvrez vos volets et fermez vos livres, criait le nouveau venu dans le domaine des lettres. La nature est la source de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'utile, d'aimable, de beau, mais elle veut être contemplée avec simplicité de cœur. C'est pour notre bonheur qu'elle nous a caché les lois de sa toute-puissance, et il y a une sorte d'impiété étourdie à vouloir pénétrer trop avant dans ses mystères. Nous y échouons d'ailleurs toujours, et nos efforts imprudents n'aboutissent qu'à ajouter le brouillard de nos erreurs au nuage dont elle voile sa divinité. Prenons notre parti de ne pas être dans le secret du « cabinet des cieux », et, contents de regarder la nature à l'ouvrage, observons son travail sans esprit de système et en oubliant ce que les savants et les académies ont décidé et décrété dans un but de doctrine. Sa puissance toujours jeune et active est le spectacle le plus extraordinaire et le plus admirable que nous offre l'univers. Le même « esprit de vie » qui a tiré notre monde du chaos continue sous nos yeux à faire éclore les germes ; c'est lui qui répare les blessures des plantes et recouvre leurs plaies de nouvelles écorces. On vous dit que la nature enfante au hasard, produisant pêle-mêle et indifféremment les biens et les maux et annulant les biens par ce désordre ? Moi, je vous dis que pas un brin d'herbe n'a été fait

au hasard et que le moindre ciron témoigne d'une intelligence et d'une bonté souveraines. Je vous dis aussi que cette intelligence et cette bonté n'ont eu qu'une préoccupation : vous ; qu'un but : votre bonheur. Dieu a fait la nature pour l'homme et l'homme pour Lui. L'homme est la fin de tout sur la terre, et les preuves en fourmillent.

Une grande portion des *Etudes* est employée à accumuler ces preuves. Je ne crois pas qu'il existe un autre partisan des causes finales aussi intrépide. Rien ne l'arrête dans sa démonstration, ni les faits, ni l'absurdité, ni le ridicule. C'est ainsi parce qu'il fallait pour le bonheur de l'homme que ce fût ainsi : Bernardin de Saint-Pierre ne sort jamais de là. Je ne dirai pas qu'il se moque de la science ; il a la prétention d'être un esprit scientifique et de redresser ses prédécesseurs, y compris Descartes et Newton ; je dirai seulement qu'il en parle comme un homme qui voudrait s'en moquer.

Notre terre a donc été pétrie, modelée et découpée par Dieu, en vue de nos besoins et de notre agrément. Il n'est pas une montagne dont la hauteur, la largeur et l'emplacement n'aient été calculés par l'infinie sagesse au mieux de nos intérêts. L'une est destinée à nous rafraîchir par ses glaces, l'autre à nous garantir du vent du nord, une troisième à produire un courant d'air salutaire ; nous appellerons cette dernière *éolienne*. Les îlots de rochers semés aux abords des rivages et vulgairement nommés écueils sont les fortifications de la Providence, sans

lesquelles nos côtes seraient démolies par l'Océan. Ceux qu'on aperçoit à l'embouchure des cours d'eau « présentent aux fleuves des canaux qui ont des directions différentes, afin que, si les vents ou les courants de la mer barraient un de leurs débouchés, leurs eaux pussent s'écouler par un autre ». Il va de soi que Dieu ne s'y reprend pas à plusieurs fois pour faire une œuvre parfaite. La création a donc été définitive du premier jour, et Bernardin de Saint-Pierre supprime les lentes révolutions, dues à l'action des forces naturelles, qui, selon quelques-uns, altèrent incessamment le relief du globe. Ce relief est immuable. Il est sans exemple que la mer ait « creusé aucune baie, ni détaché aucune partie du continent »; que les fleuves aient « formé, à leur embouchure dans la mer, des bancs de sable et des langues de terre »; que des ports anciens aient été comblés, des îles détruites ou des montagnes dénudées et abaissées. A la vérité, les ouvrages de Dieu, comme ceux des hommes, sont sujets à usure et ont besoin de réparations; mais le divin architecte ne chôme jamais et travaille sans relâche à les entretenir, de sorte que cela revient au même. Les moyens qu'il emploie pour « réparer » nous échappent souvent par leur simplicité même. Quel promeneur n'a maudit les tourbillons de sable ou de poussière que le vent soulève sur les grèves et sur certains plateaux arides ? Il se serait émerveillé plutôt, s'il avait su qu'il assistait au départ des matériaux désignés par la Providence pour refaire

un sol aux montagnes rongées par les eaux. Sable et poussière sont transportés au sommet des pics sur l'aile des orages, grâce aux « attractions fossiles » des montagnes.

Il y avait six ans que les *Époques de la Nature* de Buffon avaient paru, quand Bernardin de Saint-Pierre offrit au public cet étonnant système du monde. Il fallait un certain courage pour retarder aussi délibérément.

La théorie des causes finales poussée ainsi à l'outrance crée de grands embarras au déiste. Ce n'est pas une mince affaire que d'expliquer à l'avantage de la Providence tout ce qu'il y a sur la terre, sans exception. Tant de choses paraissent inutiles, et tant d'autres nuisibles. Saint-Pierre ne désespéra pas de leur trouver à toutes une raison d'être, tirée du bonheur de l'humanité. Il y alla bravement, sans s'inquiéter de faire rire à ses dépens, et avec une ardeur de conviction qui convainquit beaucoup de ses lecteurs et presque toutes ses lectrices. On avait alors l'esprit peu scientifique.

A quoi servent les volcans? Il n'a échappé à personne que les fleuves sont pour ainsi dire les égoûts des continents. Les « huiles, les bitumes et les nitres des végétaux et des animaux » sont charriés par les cours d'eau jusqu'à la mer, où tous les corps achèvent de se dissoudre, couvrant sa surface de matières grasses qui ne s'évaporent point, car elles résistent à l'action de l'air. Sans l'intervention de la Providence, l'Océan tout entier, depuis si longtemps que

le monde existe, serait aujourd'hui souillé de ces huiles infectes. Mais la Providence fit les volcans, et les eaux furent purifiées. En effet, les volcans « ne viennent point des feux intérieurs de la terre, mais ils doivent aux eaux leur naissance et les matières qui les entretiennent. On peut s'en convaincre en remarquant qu'il n'y a pas un seul volcan dans l'intérieur des continents, si ce n'est dans le voisinage de quelque grand lac, comme celui du Mexique. » La nature, obéissant à l'impulsion divine, a « allumé ces vastes fourneaux sur les rivages de l'Océan », afin que les huiles dont nous avons parlé, y étant attirées par un phénomène que l'auteur n'explique pas, fussent brûlées, comme les mauvaises herbes d'un jardin sont brûlées à l'automne par le jardinier diligent. « On trouve, à la vérité, des laves qui sont dans l'intérieur des terres; mais une preuve qu'elles doivent leur origine aux eaux, c'est que les volcans qui les ont produites se sont éteints quand les eaux leur ont manqué. Ces volcans s'y sont allumés, comme ceux d'aujourd'hui, par les fermentations végétales et animales dont la terre fut couverte après le déluge, lorsque les dépouilles de tant de forêts et de tant d'animaux, dont les troncs et les ossements se trouvent encore dans nos carrières, nageaient à la surface de l'Océan, et formaient des dépôts monstrueux que les courants accumulaient dans les bassins des montagnes. » De façon que les anciens cratères des montagnes d'Auvergne prouvent que tous les volcans sont au bord de la mer.

Les inondations servent à se promener en bateau et à pêcher. C'est pourquoi les nations qui habitent les bords de l'Amazone, de l'Orénoque et d'une foule d'autres fleuves, sujets à déborder, considéraient les inondations comme des bénédictions du ciel avant l'arrivée des Européens, qui ont faussé leurs idées : « Était-ce donc un spectacle si déplaisant pour elles, de voir leurs profondes forêts coupées de longues allées d'eau qu'elles pouvaient parcourir sans peine, en tout sens, dans leurs pirogues, et dont elles recueillaient les fruits avec la plus grande facilité? Quelques peuplades même, comme celles de l'Orénoque, déterminées par ces avantages, avaient pris l'usage étrange d'habiter le sommet des arbres, et de chercher sous leur feuillage, comme les oiseaux, des logements, des vivres et des forteresses. » Malgré l'épithète d'*étrange*, on sent qu'il regrette ces mœurs pittoresques et qu'il ne lui déplairait point de voir les habitants des bords de la Loire nicher dans leurs peupliers, avec les pies et les geais.

Les bêtes de proie débarrassent la terre des cadavres qui, sans elles, ne tarderaient pas à l'infecter : « Il périt chaque année, de mort naturelle, au moins la vingtième partie des quadrupèdes, la dixième des oiseaux, et un nombre infini d'insectes, dont la plupart des espèces ne vivent qu'un an. Il y a même des insectes qui ne vivent que quelques heures, tel que l'éphémère. » Cette immense destruction aurait vite fait de corrompre l'air et l'eau, sans l'innom-

brable armée de fossoyeurs créée et entretenue par la nature pour nettoyer la surface du globe. Saint-Pierre en trace une description qui est merveilleuse de couleur et de verve : « C'est surtout dans les pays chauds, où les effets de la corruption sont le plus rapides et le plus dangereux, que la nature a multiplié les bêtes carnassières. Les tribus des lions, des tigres, des léopards, des panthères, des civettes, des onces, des chacals, des hyènes, des condors, etc., viennent y renforcer celles des loups, des renards, des martres, des loutres, des vautours, des corbeaux, etc. Des légions de crabes dévorants sont nichées dans leurs sables; les caïmans et les crocodiles sont en embuscade dans leurs roseaux; des coquillages d'espèces innombrables, armés d'outils propres à sucer, à percer, à limer et à broyer, hérissent les rochers et pavent les lisières de leurs mers; des nuées d'oiseaux de marine volent à grands cris au-dessus de leurs écueils, ou voguent tout autour, au gré des lames, pour y chercher de la proie; les murènes, les bécunes, les carangues, et toutes les espèces de poissons cartilagineux qui ne vivent que de chair, tels que les hygiennes, les longs requins, les larges raies, les pantoufliers, les polypes armés de ventouses, et toutes les variétés des chiens de mer, y nagent en foule, sans cesse occupés à dévorer les débris des corps qui y abordent. La nature appelle encore les insectes pour hâter la destruction. Les guêpes, armées de ciseaux, en découpent les chairs, les mouches en pompent les liqueurs,

les vers marins en dépècent les os.... Les débris de tous ces corps, après avoir servi de pâture aux tribus innombrables des autres poissons, dont les uns ont les becs faits en forme de cuiller, et d'autres en chalumeau, pour ramasser jusqu'aux miettes de cette vaste table, enfin réduits par tant de digestions en flegmes, en huiles, en bitumes, et joints aux pulpes des végétaux qui descendent de toutes parts dans l'Océan, reproduiraient dans ses eaux un nouveau chaos de putréfaction, si les courants n'en portaient aux volcans la dissolution, que leurs feux achèvent de décomposer et de rendre aux éléments. C'est pour cette raison, comme nous l'avons déjà indiqué, que les volcans... sont tous dans le voisinage de la mer ou des grands lacs. »

Heureux les poètes, car ils peuvent déraisonner impunément. Avec toutes ses idées baroques, Bernardin de Saint-Pierre a donné comme personne la sensation de l'activité de la nature et du fourmillement qui couvre le sol, s'agite dans la terre, emplit les airs et la mer.

Il avait bien prévu qu'on lui opposerait les souffrances infligées par les bêtes de proie, grandes et petites, aux animaux vivants et aux hommes mêmes. L'objection ne l'embarrasse point. En ce qui touche les animaux, elle s'évanouit d'elle-même à la seule condition de considérer les choses d'un peu haut. « A la vérité, dit-il, plusieurs espèces de bêtes carnassières dévorent les animaux tout vivants.... Remontons au grand principe de la nature. Elle n'a

rien fait en vain. Elle destine peu d'animaux à mourir de vieillesse, et je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carrière entière de la vie, parce qu'il n'y a que lui dont la vieillesse soit utile à ses semblables. A quoi serviraient, parmi les bêtes, des vieillards sans réflexion à des postérités qui naissent avec toute leur expérience? D'un autre côté, comment des pères décrépits trouveraient-ils des secours parmi des enfants qui les quittent dès qu'ils savent nager, voler ou marcher? La vieillesse serait pour eux un poids, dont les bêtes féroces les délivrent. » Ajoutez que la mort est pour eux peu douloureuse. C'est d'ordinaire pendant la nuit, et au milieu du sommeil, qu'ils sont croqués. « Ils ne joignent à ce moment fatal aucun des sentiments qui le rendent si amer à la plupart des hommes, les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir. *Leurs âmes insouciantes s'envolent dans les ombres de la nuit, au milieu d'une vie innocente, et souvent dans les illusions de leurs amours.* » C'est très joliment dit. On n'a par malheur jamais réussi, depuis le temps qu'on y tâche, à persuader aux mangés que c'est pour leur bien.

L'objection relative à l'homme est anéantie avec la même aisance. « Les animaux de proie ne sont point à craindre pour l'homme. D'abord, la plupart ne sortent que la nuit. Ils ont des caractères saillants qui les annoncent, avant même qu'on puisse les apercevoir. Les uns ont de fortes odeurs de musc, comme la martre, la civette, le crocodile; d'autres,

des voix perçantes, qui se font entendre la nuit de fort loin, comme les loups et les chacals; d'autres ont des couleurs tranchées, qui s'aperçoivent à de grandes distances sur la couleur fauve de leur peau : telles sont les raies obscures du tigre et les taches foncées du léopard. Tous ont des yeux qui étincellent dans les ténèbres.... Ceux mêmes qui attaquent le corps humain ont des indices remarquables. Ils ont, ou des odeurs fortes, comme la punaise, ou des oppositions de couleur sur les lieux où ils s'attachent, comme les insectes blancs sur les cheveux, ou la noirceur des puces sur la blancheur de la peau. » Et les puces des nègres ?

Les puces ne se contentent pas d'être noires. Elles sont utiles au point de vue de l'économie politique, en obligeant « les riches d'employer ceux qui n'ont rien à entretenir comme domestiques la propreté autour d'eux ». Au surplus, la grêle détruit beaucoup d'insectes, aidée de son allié l'ouragan. Le tremblement de terre n'est pas moins nécessaire et utile; sa fonction est de purifier l'atmosphère. Grêle, ouragan, tremblement de terre — autant de bienfaiteurs méconnus, faute de nous être pénétrés jusqu'aux moelles de ces vérités fondamentales : le bonheur de l'homme est la première loi du monde; « tout ce qui est possible n'existe pas; il n'y a d'existant que ce qui est utile relativement à l'homme ».

En voici encore des preuves que Bernardin de Saint-Pierre juge frappantes. La nature a fabriqué le hideux scorpion pour nous être un épouvantail

salutaire et nous éloigner des lieux humides et malsains, son séjour ordinaire. Elle a donné quatre mamelles à la vache, qui ne porte qu'un veau, et douze mamelles à la truie, qui nourrit jusqu'à quinze petits, parce que, le genre humain aimant le lait et la charcuterie, il fallait préparer la vache à nous donner « la surabondance de son lait », et la truie « celle de ses petits ».

Que dire des « prévoyances royales » de la Divinité lorsqu'elle veut agir sur nos cœurs et les préparer à la patience, ou les ouvrir aux sentiments doux? Chacun de nous a pleuré un chien et s'est demandé pourquoi ces fidèles animaux avaient la vie courte. Écoutez la réponse : « Si le chien de la maison met au désespoir, par sa mort, nos enfants dont il a été le commensal et le contemporain, sans doute la nature a voulu leur donner, par la perte d'un animal si digne des affections du cœur humain, les premières expériences des privations dont la vie humaine est exercée ». L'exemple du melon et celui de la citrouille sont encore plus caractéristiques. Tandis que la plupart des fruits sont taillés pour la bouche de l'homme, comme les cerises et les prunes, où du moins pour sa main, comme les poires et les pommes, le melon, beaucoup plus gros et divisé par côtes, « semble destiné à être mangé en famille ». Quant à l'énorme citrouille, la nature désire qu'on la partage avec ses voisins; c'est le fruit sociable par excellence.

Malgré tant de bienfaits, nous entendons notre race impie accuser la nature et blasphémer la Pro-

vidence. Nous nous en prenons au ciel quand nous souffrons, quand il nous manque ceci ou cela, comme si la Providence pouvait être en défaut, et comme si nous n'étions pas les seuls auteurs de nos maux. Un peu de foi, un peu de confiance, et nous serions soulagés, mais nous n'en avons pas, et nous courons à notre perte par ignorance et incrédulité, ainsi qu'il advint un jour à des hommes descendus sur une île déserte, où il n'y avait pas de cocotiers. La mer ne tarda pas à jeter « sur la côte plusieurs cocos germés : comme si la Providence avait voulu les engager, par ce présent utile et agréable, à rester dans cette île et à la cultiver ». Remarquez que ce n'était pas le hasard des courants, car les courants marins sont réguliers, et ceux qui abordaient cette île avaient eu le temps, depuis la création du monde, de la semer de toutes leurs graines. « Quoi qu'il en soit, ils plantèrent ces cocos, qui, dans l'espace d'un an et demi, poussèrent des tiges de quatre pieds de hauteur. Un bienfait si marqué du ciel ne fut pas capable de les retenir dans cette île heureuse. Un désir inconsidéré de se procurer des femmes les força de l'abandonner, et les précipita dans une longue suite d'infortunes, auxquelles la plupart ne purent survivre. *Pour moi, je ne doute pas que, s'ils eussent eu dans la Providence la confiance qu'ils lui devaient, elle n'eût fait parvenir des femmes dans leur île déserte, comme elle y avait envoyé des cocos.* »

La Providence a pris aussi des soins touchants des animaux. Les épines des ronces et des buissons

protègent les petits oiseaux dans leurs retraites et accrochent pour leurs nids la laine des moutons. Les hermines ont le bout de la queue noir « afin que ces petits animaux tout blancs, marchant sur la neige où ils laissent à peine des traces de leurs pattes, pussent se reconnaître lorsqu'ils vont à la suite les uns des autres, dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord ». Les animaux à poil ont en général le ventre blanc, parce que la couleur blanche tient plus chaud que les autres et « qu'il faut plus de chaleur au ventre pour la digestion et les autres fonctions; au contraire, la tête est partout la plus fortement colorée, surtout dans ceux des pays chauds, parce que cette partie a le plus besoin de fraîcheur dans l'économie animal ». C'est aussi pour cette dernière raison que plusieurs oiseaux des régions chaudes sont coiffés d'aigrettes et de panaches qui les ombragent. Enfin toutes les bêtes, sans exception, trouvèrent la table mise dès le premier jour de la création, même celles qui ne se nourrissent que de charognes : « Au sein des forêts nouvelles naquirent des arbres antiques, afin que les insectes et les oiseaux pussent trouver des aliments sous leurs vieilles écorces. *Des cadavres furent créés pour les animaux carnassiers.* Il dut naître dans tous les règnes des êtres jeunes, vieux, vivants, mourants. » Il y a toutefois une différence essentielle dans la conduite de la Providence envers les animaux et envers l'homme. Dieu a soin de nous pour nous-mêmes, et il n'a soin des animaux (ou des plantes)

que par rapport à nous et dans la mesure où ils nous sont utiles ou agréables. Bernardin de Saint-Pierre ne tarit pas en remarques à l'appui de ces diverses opinions et nous pourrions multiplier les citations; mais ce qui précède donne suffisamment l'idée de son explication de l'univers.

Au premier abord, on est tenté de hausser les épaules et de plaindre les causes finales d'avoir rencontré un avocat capable de telles niaiseries. A la réflexion, on est bien obligé de convenir qu'une fois le principe concédé, il n'y a aucun moyen de s'arrêter sur la pente. Pourquoi admettre la cause finale que voici et rejeter celle-là? Si le monde est combiné en vue du bonheur de l'homme, ne faut-il pas expliquer l'utilité des teignes et des charançons après celle de la laine et du blé? Et si nous y voyons, comme Saint-Pierre, un moyen de forcer les accapareurs à vendre leurs marchandises, de peur que le pauvre n'aille nu et ne meure de faim, n'avons-nous pas le droit de soutenir que notre argument en vaut un autre et que vous seriez en peine d'en présenter un meilleur? En somme, Bernardin n'a fait que développer Fénelon, qui avait aussi subordonné la création à l'homme et avait été conduit par là, malgré tout son esprit, à affirmer que les étoiles ont été faites pour nous éclairer; que le chien est né pour nous « donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse »; que les bêtes féroces sont destinées à « exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain ». Entre Fénelon et Saint-

Pierre, comme entre tous les partisans déterminés des causes finales, ce n'est qu'une question du plus ou moins d'ingéniosité, et Saint-Pierre était très ingénieux. « Je ne crois pas, écrivait Grimm, qu'aucun homme se soit encore avisé de reconnaître ou d'attribuer à la Providence plus d'attentions fines, plus de recherche de goût, plus de délicatesse de sentiment. Cette idée est poussée au-delà de toutes les mesures, et fait tomber quelquefois l'auteur dans la niaiserie, dans des futilités bizarres et puériles.... Son livre n'est qu'un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence[1]. » Les *Études de la Nature* font encore mieux comprendre la vivacité avec laquelle Buffon repoussait les causes finales.

On aurait fort étonné Bernardin de Saint-Pierre si on lui avait dit qu'il travaillait à préparer des générations de pessimistes en attribuant à la Providence des soins et des précautions de nourrice à l'égard de l'homme. Rien n'était plus éloigné de ses intentions, et rien n'est pourtant plus exact, du moment que ses ouvrages ont réussi dans le public et exercé une influence sur les esprits. L'homme convaincu que son bonheur est la tâche de Dieu lui fait aussitôt un devoir de réussir. Malheureux, il n'a pas de patience pour endurer, parce qu'il se croit lésé par la Providence. L'horreur de l'injustice double sa souffrance et il maudit le Ciel, qui

1. *Correspondance littéraire*, avril 1785.

n'a pas respecté ses droits. Ce serait faire trop d'honneur à Bernardin de Saint-Pierre que de le rendre responsable de la tournure d'esprit assombrie et amère de nos contemporains, mais il y a certainement aidé, car sa philosophie aboutit fatalement, pour quiconque réfléchit, à démontrer la faillite de la Providence.

Il avait bien aperçu la difficulté et senti qu'il ne suffit pas de répéter un très grand nombre de fois : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Quand on a fini de le répéter, le mal n'est ni supprimé ni expliqué. Bernardin de Saint-Pierre fut trop heureux de se raccrocher ici à son siècle, auquel il avait tourné le dos pendant ses attendrissements religieux, et d'expliquer les souffrances de l'humanité, dans un monde créé parfait, par des raisons empruntées aux Diderot et aux Jean-Jacques. Il écrivit donc : « L'homme naît bon : c'est la société qui fait les méchants, et c'est votre éducation qui les prépare ». L'homme naît bon : voyez les sauvages qui, seuls sur le globe, possèdent encore « les vraies vertus ». L'homme bon est heureux aussi longtemps qu'il ne s'écarte pas de « la loi naturelle » ; voyez encore les sauvages, dont la félicité est parfaite, de l'aveu des missionnaires, tant qu'ils n'ont pas eu commerce avec les nations policées. La société « fait les méchants » par des lois stupides et féroces, qui méconnaissent et bravent celles de la nature et nous précipitent dans des abîmes de maux. Notre éducation prépare nos jeunes gens à être à leur tour des méchants,

parce qu'elle est fondée sur l'idée fausse dont s'inspire toute notre civilisation : elle développe l'intelligence au lieu de développer le cœur. La nature « ne veut pas l'homme ingénieux et superbe; elle le veut heureux et bon ». C'est donc aller contre ses fins que de nous buter à inventer des systèmes scientifiques qui « dépravent le cœur », au lieu de cultiver chez nos enfants les sentiments doux et tendres. Nous commettons là, tous les jours de notre vie, une erreur criminelle, dont les funestes conséquences sautent aux yeux. Considérez ce qu'est devenu l'homme sous l'influence de cette civilisation qui nous remplit d'orgueil :

« La nature, qui l'avait fait pour aimer, lui avait refusé des armes, et il s'en est forgé pour combattre ses semblables. Elle présente à tous ses enfants des asiles et des festins; et les avenues de nos villes ne s'annoncent au loin que par des gibets. L'histoire de la nature n'offre que des bienfaits, et celle de l'homme que brigandage et fureur. » Et plus loin : « Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées; mais il n'y en a point de connue des Européens qui n'ait été souillée du sang des hommes. Les solitudes mêmes de la mer engloutissent dans leurs abîmes des vaisseaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes en apparence si florissantes par leurs arts et leurs monuments, l'orgueil et la ruse, la superstition et l'impiété, la violence et la perfidie sont sans cesse aux prises, et remplissent de chagrins leurs malheureux habitants.

Plus la société y est policée, plus les maux y sont multipliés et cruels. »

Bernardin de Saint-Pierre avait son Rousseau sur sa table quand il lançait ainsi l'anathème contre la civilisation et les sciences. Il a parfois des expressions qui rappellent de près le *Discours sur les lettres, les sciences et les arts* et le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*. Malheureusement pour sa thèse, ses colères éloquentes contre notre état social sonnent faux. On sent que ce sont des artifices de rhétorique, qui l'aident à sortir de l'impasse des causes finales et lui ouvrent une voie pour aborder enfin devant le public son rôle de législateur. L'occasion était unique de montrer à la France ce qu'elle avait perdu à l'impéritie de ses ministres, qui laissaient moisir dans leurs cartons les mémoires de M. de Saint-Pierre. Nous revenons ainsi à *Robinson Crusoé*, à la colonie idéale et à ces fameuses lois de la nature qu'il s'agit de mettre en regard des codes fabriqués par les hommes.

Les lois de la nature sont des lois « morales » et « sentimentales ». Elles comprennent en première ligne tous les sentiments nobles et bons que Dieu a mis dans nos cœurs. Autant la raison est une faculté misérable et inférieure, autant le sentiment fait la gloire et la force de l'humanité. Celle-ci lui doit tout ce qu'elle a jamais accompli de grand et de beau : « La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siècles prétendus policés ; et le sentiment, des hommes de génie, dans les siècles prétendus barbares. La rai-

son varie d'âge en âge, et le sentiment est toujours le même. Les erreurs de la raison sont locales et versatiles, et les vérités de sentiment sont constantes et universelles. La raison fait le moi grec, le moi anglais, le moi turc; et le sentiment, le moi homme et le moi divin.... A la vérité, la raison nous donne quelques plaisirs; mais si elle nous découvre quelque portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même temps notre propre destruction, attachée aux lois de sa conservation; elle nous présente à la fois les maux passés et les maux à venir.... Plus elle s'étend au loin, plus, en revenant à nous, elle nous rapporte de témoignages de notre néant; et, bien loin de calmer nos peines par ses recherches, elle ne fait souvent que les accroître par ses lumières. Le sentiment, au contraire, aveugle dans ses désirs, embrasse les monuments de tous les pays et de tous les temps; il se flatte, au milieu des ruines, des combats et de la mort même, de je ne sais quelle existence éternelle; il poursuit, dans tous ses goûts, les attributs de la Divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puissance, la grandeur et la gloire; il en mêle les désirs ardents à toutes nos passions; il leur donne ainsi une impulsion sublime; et, en subjuguant notre raison, il devient lui-même le plus noble et le plus délicieux instinct de la vie humaine. » Il faut corriger Descartes et dire : « Je sens, donc j'existe ».

L'apothéose du sentiment « aveugle dans ses désirs » et indomptable dans leur poursuite, qui « subjugue notre raison » et nous fait agir par impul-

sion, ressemble fort à une apothéose de la passion et y a mené en effet. Quelques-unes des racines de George Sand plongent ainsi dans la fade sensibilité du siècle dernier, mais on sait déjà qu'il n'était pas à la portée de Bernardin de Saint-Pierre de calculer les conséquences tant soit peu reculées de ses principes. Il rêvait sans la moindre inquiétude d'un monde uniquement gouverné par le sentiment et débarrassé de l'odieuse raison. Aucun danger ne pouvait menacer cette société régénérée, puisque son réformateur faisait un tri parmi les sentiments communs à l'humanité et n'admettait à régner que la pitié, l'innocence, l'admiration, la mélancolie, l'amour. Un pareil choix promettait à la terre une suite d'idylles. Quant aux mauvais sentiments, tels que la haine, la cupidité, la jalousie, l'ambition, il n'y avait pas à en tenir compte et à craindre leurs usurpations : ils disparaîtraient de la surface de la France sitôt qu'on aurait adopté le plan d'éducation placé à la fin des *Études de la Nature*.

Il n'est tel que de venir à son heure. Aux abords de la Révolution, on écoutait ces sortes de choses avec componction, bien loin d'en sourire. Elles semblaient aussi sages que belles. Personne ne doutait de soi en fait de vertu et de bonté, et l'on se délectait à la peinture des émotions délicieuses qui attendaient la nouvelle société. Bernardin de Saint-Pierre s'était attaché à en tracer des tableaux séduisants, et ses efforts nous ont valu des analyses de sentiment que leur date rend très intéressantes.

Son chapitre de la *mélancolie* est un des plus cu-

rieux. La mode de la mélancolie était de fraîche date, et il s'évertue à rechercher la source de ce sentiment caressant, le plus doux et le plus chéri des poisons de l'âme. Il en entrevoit le danger, car le mot *voluptueux* revient plusieurs fois sous sa plume : « Je ne sais, dit-il, à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. » C'est très fin et très vrai. Plus loin, à propos des gens qui essayent de se donner artificiellement les sensations de la mélancolie, il écrit : « Nos voluptueux font construire des ruines artificielles dans leurs jardins.... Les tombeaux ont fourni aux poésies d'Young et de Gessner des images pleines de charmes ; nos voluptueux en font construire de factices dans leurs jardins. » Il est lui-même « un voluptueux » quand il console ses tristesses en s'abandonnant à la mélancolie que lui inspire le mauvais temps : « Il me semble alors que la nature se conforme à ma situation, comme une tendre amie. Elle est d'ailleurs toujours si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se montre, que, quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle qu'elle me semble plus affligée. Pour éprouver ces sentiments, j'ose dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de visite, de chasse ou de voyage, qui nous mettent alors de fort mauvaise humeur, parce que nous sommes contrariés.... Il faut, pour jouir du mauvais temps, que notre âme voyage et que notre corps repose. »

Il y a déjà une grande science de la mélancolie dans ces lignes. Elles sont d'un « voluptueux » raffiné, qui s'entend à faire donner aux sensations agréables leur maximum de jouissance. On est tout déçu de trouver à leur suite une série de morceaux prétentieux dans le goût du temps, où Bernardin de Saint-Pierre explique le *plaisir des tombeaux* par le sentiment de l'immortalité de l'âme, et le *plaisir de la ruine* par celui de l'infini du temps. J'y remarque pourtant un effort pour intéresser le lecteur aux ruines gothiques et naturelles, ce qui pouvait compter pour une hardiesse au temps de la manie des jardins peuplés de fabriques grecques et romaines : faux temples, faux tombeaux, fausses colonnes, fausses ruines ornées d'emblèmes allégoriques et d'inscriptions sentimentales. Bernardin de Saint-Pierre ne s'opposait pas à ce bric-à-brac classique, qui ne lui plaisait que trop, mais il avait, de plus que ses contemporains, le sens du pittoresque, et il en résultait des échappées romantiques, comme la description du château de Lillebonne.

Le château est perché sur une hauteur et commande une vallée : « Les hauts murs qui forment son enceinte sont écornés aux angles, et sont si couverts de lierre, qu'il y a peu d'endroits où l'on aperçoive leurs assises. Du milieu de leurs cours, où je ne crois pas qu'il soit facile de pénétrer, s'élèvent de hautes tours crénelées du sommet desquelles sortent de grands arbres, qui paraissent dans les airs comme une épaisse chevelure. On aperçoit çà et là, à travers

les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embrasures et des brèches qui en font apercevoir les escaliers, et qui ressemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler autour de cette habitation désolée que des buses qui planent en silence; et si l'on y entend quelquefois la voix d'un oiseau, c'est celle de quelque hibou qui y fait son nid.... Quand je me rappelais, à la vue de ce manoir, qu'il était autrefois habité par de petits tyrans qui... exerçaient de là leur brigandage sur leurs malheureux vassaux, et même sur les passants, il me semblait voir la carcasse et les ossements de quelque grande bête féroce. » Cette fin est d'un homme qui, à défaut du sens historique, a du moins l'imagination historique.

L'*amour* lui inspire une jolie page sur l'épanouissement de tous les êtres dans la saison d'aimer. La plante ouvre ses fleurs, l'oiseau revêt son plus beau plumage, les bêtes féroces emplissent les forêts de rugissements, et l'âme du jeune homme « reçoit toute son extension ». Elle ouvre ses fleurs, elle aussi, et exhale ses parfums de générosité, de candeur, d'héroïsme, de foi sainte. L'amour la pare de grâces ineffables en prenant chez elle « tous les caractères de la vertu ». C'est une métamorphose éblouissante, et c'est un peu un déguisement, car des vertus qui ne sont qu'une transformation de l'amour courent grand danger de s'évanouir avec l'âge d'aimer, comme les habits de parade de certains oiseaux des Indes, prêtés par la nature seulement pour le temps des

noces. Bernardin de Saint-Pierre remarque qu'en effet les jeunes gens ont de la pudeur « et que la plupart de nos vieillards n'en ont point du tout, parce qu'ils ont perdu le sens de l'amour ». Gloire au sentiment qui nous élève ainsi au-dessus de nous-mêmes! C'est déjà beaucoup que d'avoir éprouvé de certaines choses une fois dans sa vie.

L'admiration est une autre des lois morales par lesquelles la nature, laissée à elle-même, gouverne la terre. L'auteur lui rattache les *Plaisirs de l'Ignorance*, qu'il déclare incomparables. L'ignorance est le bienfait suprême de la Divinité, le chef-d'œuvre de la nature, « la source intarissable de nos plaisirs ». Nous lui devons les jouissances exquises du mystère. Elle nous dérobe nos maux, embellit nos biens par l'illusion, défend la poésie du monde contre la science : « C'est la science qui a fait descendre la chaste Diane de son char nocturne ; elle a banni les hamadryades des antiques forêts, et les douces naïades des fontaines. L'ignorance avait appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hyménée et à son tombeau : la science n'y voit plus que les éléments. Elle a abandonné l'homme à l'homme, et l'a jeté sur la terre, comme dans un désert. » Toutes les époques qui repoussent le surnaturel se reconnaîtront dans cet *homme abandonné à l'homme* et se sentant dans un désert.

Il fallait s'en tenir là et ne glorifier l'ignorance que par des raisons poétiques. Bernardin de Saint-Pierre a tout gâté en insistant sur les méfaits de la

science. Il a voulu profiter de l'occasion pour écraser ses ennemis les académiciens, gens à systèmes, qui n'avaient jamais l'air de prendre ses théories au sérieux, et il affirme gravement que l'ignorance est le seul préservatif des erreurs où nous précipitent les « prétendues sciences humaines ». Quand on ne sait rien, on est sûr de ne pas savoir de sottises. Soit dit en passant, les travaux scientifiques de Bernardin de Saint-Pierre confirment cette maxime; s'il n'avait pas appris la géométrie, il n'aurait pas dit les absurdités qu'on verra tout à l'heure et qui le couvrirent de ridicule auprès des savants. Mais il ne songeait pas à lui en célébrant les avantages de la parfaite ignorance; on ne songe jamais à soi dans ces cas-là. p. 126

Après ce qui précède, on ne s'attend pas que l'étude tienne une grande place dans le plan d'éducation qui couronne les *Études de la Nature* et dont le but est de chasser tous les mauvais sentiments du cœur des Français. Pour commencer, Saint-Pierre supprime l'instruction de l'éducation des femmes, dont il prétend faire uniquement des ménagères et des amoureuses. L'amour est leur seule fin sur la terre, leur raison d'être, et l'expérience a prouvé que l'instruction n'y aidait pas : « Celles qui ont été savantes ont été presque toutes malheureuses en amour, depuis Sapho jusqu'à Christine, reine de Suède ». Ce n'est pas avec la théologie et la philosophie qu'on prend un homme; c'est par toutes les séductions féminines, et c'est par la cuisine qu'on le

retient. « Un mari n'aime point à trouver un rival ni un docteur dans sa femme. » Un mari aime la bonne pâtisserie quand il se porte bien, la bonne tisane quand il est malade. Il aime le bon café au lait, les confitures dont « le jus brille comme le feu des rubis », les fleurs confites dans le sucre, qui « étalent de plus vives couleurs que l'améthyse dans les roches de Golconde ». Il aime que la salle à manger soit bien éclairée, la partie de pêche bien organisée. Voyez Cléopâtre : c'est par ses talents de maîtresse de maison qu'elle a subjugué Antoine et fait oublier « la vertueuse Octavie, aussi belle que la reine d'Égypte, mais qui, en dame romaine, avait négligé les arts familiers aux femmes pour s'occuper d'affaires d'État. » Gardons-nous de faire de nos filles des Octavies. Point de livres; les meilleurs ne valent rien pour des femmes. Point de théâtre. Un maître à danser, un maître à chanter, des travaux à l'aiguille et la science du ménage : il n'en faut pas davantage à la jeune fille, dans l'intérêt de son propre bonheur. C'est ainsi qu'on prépare des familles unies, où le contentement engendre la bonté et rend la vertu facile[1].

Les garçons laisseront là les études classiques, qui retardent en pure perte leur entrée dans la vie

1. Bernardin de Saint-Pierre avait développé ses idées sur l'éducation des femmes bien avant la publication des *Études*, dans un *Discours* présenté en 1777, sans succès, à un concours académique de province. Une partie des détails qu'on vient de lire sont empruntés à ce *Discours sur l'Éducation des femmes*.

pratique : « Sept années d'humanité, deux de philosophie, trois de théologie : douze ans d'ennui, d'ambition et de suffisance.... Je demande si, au sortir de là, un écolier est, suivant la dénomination de ces mêmes études, plus humain, plus philosophe, et croit plus en Dieu qu'un bon paysan qui ne sait pas lire? A quoi donc tout cela sert-il à la plupart des hommes ? » Un garçon doit avoir fini ses classes et pris un métier à seize ans. Jusque-là, il étudie d'après un programme qui a fait depuis un beau chemin dans le monde et mérite une seconde fois à Bernardin de Saint-Pierre le nom de précurseur. Rien que des choses utiles : l'arithmétique, la géométrie, la physique, la mécanique, l'agriculture, l'art de faire du pain et de tisser de la toile, celui de se bâtir une maison et de la décorer. Une éducation civique très soignée; on ignore généralement que Bernardin de Saint-Pierre est l'inventeur des bataillons scolaires. C'était une de ses idées favorites; il voulait même que les petits bonshommes des écoles fissent les grandes manœuvres :

« Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerais à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerais une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts : là, ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments; ils apprendraient à défendre et à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage; ils s'exerceraient à faire usage des armes à feu et à exécuter en même temps des

manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres presque en tout genre. »

Un peu de grec et de latin dans les dernières années, mais enseignés « par l'usage », sans grammaire, leçons par cœur ni devoirs écrits. Un peu de droit, un peu de politique, quelques notions sur l'histoire des religions, jamais de spéculations abstraites ni de recherches vaines, même en science.

On ne se serait pas attendu à rencontrer un Bernardin de Saint-Pierre aussi utilitaire. En cent ans, nous ne l'avons pas encore dépassé, et l'on sait pourtant si notre génération se pique de mépriser les humanités. La merveille, c'est qu'il trouva moyen de garder son sentimentalisme Louis XVI à travers cette débauche d'idées pratiques. Il corrigea d'un trait de plume l'aridité de son programme. Tout ce qu'on enseignait dans ses *Écoles de la patrie*, orthographe, morale, calcul, boulangerie, tout sans exception devait être « mis en vers et en musique ». En dehors des classes, les élèves étaient gouvernés et avertis par le « son des flûtes, des hautbois et des musettes ». Nous voilà rentrés dans le royaume d'Utopie; nous reconnaissons notre Bernardin.

Les plans de réformes politiques et sociales qui remplissent les deux derniers livres des *Études* offrent tous ce curieux mélange d'esprit positif et d'imagination romanesque. Saint-Pierre est démocrate, assez avancé pour l'année où il écrit. Il travaille, dans la mesure de ses forces, à ébranler ce qui existe, et c'est toujours pour aboutir à de pures

rêveries. On a l'impression que, dans son État régénéré, les questions les plus sérieuses seront « mises en vers et en musique », comme les cours de géométrie de son école modèle. Il demande la suppression de la grande propriété et des gros capitalistes, celle des monopoles, des compagnies privilégiées, de la vénalité des charges. Il propose divers moyens de battre en brèche la noblesse, dont l'existence ne saurait manquer, à la longue, de procurer l'abaissement de l'État et sa ruine. Il réclame énergiquement la confiscation des biens du clergé au profit des pauvres. Il veut remplacer les hôpitaux par des secours à domicile, dont profiteraient les familles des malades, améliorer le régime des prisons et des maisons de fous, assurer des retraites aux ouvriers âgés, construire dans Paris des édifices assez vastes pour y donner des fêtes au peuple. Tout à coup, il s'interrompt de ces graves sujets pour décrire un *Élysée* de son invention, qui sera comme le résumé visible et palpable de l'heureuse métamorphose de la France.

Son Élysée est situé à Neuilly, dans l'île de la Grande-Jatte, augmentée du petit bras de la Seine et d'un morceau de rivage. Il est encombré de tout ce que le XVIIIe siècle avait pu inventer de symboles, d'allégories, d'emblèmes, de combinaisons touchantes et de rapprochements instructifs. Ce n'est qu'obélisques, péristyles, tombeaux, pyramides, temples, urnes, autels, trophées, bustes, bas-reliefs, médaillons, statues, dômes, colonnes et colon-

nades, épitaphes, devises, maximes, berceaux compliqués, « bocages enchantés ». Pas un objet d'art qui n'ait une signification morale, pas un caillou ni un brin d'herbe qui ne donne au passant une leçon de vertu ou de reconnaissance. « Ainsi, par exemple, sur un rocher planté au milieu d'une touffe de fraisiers du Chili, on lirait ces mots :

« *J'étais inconnue à l'Europe; mais, en telle année, un tel, né en tel lieu, m'a transplantée des hautes montagnes du Chili; et maintenant je porte des fleurs et des fruits dans l'heureux climat de la France.*

« Au-dessous d'un bas-relief de marbre de couleur, qui représenterait des petits enfants buvant, mangeant et se réjouissant, on lirait cette inscription :

« *Nous étions exposés dans les rues, aux chiens, à la faim et au froid : une telle, de tel lieu, nous a logés, nous a vêtus, et nous a rendu le lait refusé par nos mères.*

« Au pied de la statue de marbre blanc d'une jeune et belle femme assise, et s'essuyant les yeux avec les symptômes de la douleur et de la joie :

« *J'étais odieuse au ciel et aux hommes; mais, touchée de repentir, j'ai apaisé le ciel par mes larmes; et j'ai réparé le mal que j'ai fait aux hommes, en servant les malheureux.* »

Non loin de cette Madeleine repentie, dont le visage de marbre exprime à la fois, selon l'esthétique du temps, la joie et la douleur, des statues sont dressées aux bonnes ménagères « qui rétablirent l'ordre dans

une maison dérangée », aux veuves qui ne se sont point remariées à cause de leurs enfants, aux femmes « qui atteignirent au plus haut degré de l'illustration par l'obscurité même de leurs vertus ». Plus loin sont les bustes des inventeurs d'instruments utiles, ornés des objets qu'ils ont inventés : « les figures du métier à faire des bas, de celui qui sert à organsiner la soie, du moulin à vent ». Quant à l'inventeur de la poudre à canon, si jamais on le découvre, l'Élysée n'a pas de place pour lui.

Plus loin encore, un magnifique tombeau entouré de plants de tabac est consacré à Nicot, qui importa le tabac en Europe. Une touffe de luzerne de Médie « entoure de ses rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la sema sur nos collines caillouteuses, et qui nous fit présent, dans des lieux arides, de pâturages qui se renouvellent jusqu'à quatre fois l'an ». Ainsi de suite pour tous les voyageurs qui ont rapporté des plantes utiles ou agréables. En apercevant une urne au milieu de capucines, un socle parmi des pommes de terre, le peuple songe à ses bienfaiteurs et son cœur s'adoucit. Il sort meilleur de l'île de la Grande-Jatte, tranquille de plus sur son avenir, car ce lieu sublime va faire la fortune de Paris. L'Élysée attirera une foule d'étrangers riches, avides de « bien mériter » de la France, afin d'obtenir l'honneur d'être enterrés dans le panthéon des hommes vertueux.

Aux yeux de Bernardin de Saint-Pierre, cette vaste foire de colifichets n'est rien de moins que « le

rétablissement d'une des lois de la nature les plus importantes à une nation; je veux dire une perspective inépuisable de l'infini ». De même, les réformes qui ont été exposées tout à l'heure ont toutes pour objet « l'application des lois de la nature aux maux de la société », et pour résultat la guérison de ces maux par le retour aux « lois harmoniques de la nature » et aux « affections naturelles ». Malheureusement pour la France, Saint-Pierre n'était pas seul à se comprendre lorsqu'il parlait ce jargon, vide de sens pour nous. Ils étaient nombreux, en 1784, ceux qui s'imaginaient que cela voulait dire quelque chose, et qu'il n'y avait effectivement rien de plus simple que de revenir aux « lois harmoniques de la nature ». Les *Études* correspondaient à un courant d'idées fort large, et cela ajoute à leur intérêt. Elles aident à se représenter l'état de beaucoup de cerveaux aux abords de la Révolution. On rêvait de tout démolir aux sons de la musette et l'on croyait à la panacée des Élysées.

Nous avons esquissé le plan général de l'ouvrage. Il nous reste à indiquer quelques-unes des idées *à côté* qui font sa principale richesse. L'auteur se doutait bien qu'il n'était jamais plus intéressant que lorsqu'il laissait trotter sa plume la bride sur le cou, et il ne se refusait jamais une digression ou une fantaisie : « Descriptions, conjectures, aperçus, vues, objections, doutes, et jusqu'à mes ignorances, dit-il dans son *Plan de l'ouvrage*, j'ai tout ramassé ». Il a

fort bien fait, car c'est quand il divague et oublie son système, qu'il est original et attachant.

En art, il n'a pas pu se défaire de la manie du sujet moral; il n'en dispense même pas le paysage : « Si l'on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant et agréable, il faut qu'on l'aperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le temps. Au contraire, une ville remplie de monuments étrusques ou égyptiens paraît encore beaucoup plus antique, quand on la voit de dessous un berceau de verdure et de fleurs. »

Il est pourtant beaucoup plus réaliste et, par conséquent, plus novateur que ne le donnerait à croire la description de son Élysée. Il mérite qu'on lui pardonne ses paysages philosophiques parce qu'il a dit, le premier, qu'il n'y a rien de laid dans la nature; il ne s'agit que de savoir la regarder. L'homme la défigure par ses travaux, mais ce qu'il n'a point touché a toujours sa beauté : « les objets les plus laids sont agréables, lorsqu'ils sont à la place où les a mis la nature ». Un crabe ou un singe, qui vous semblent hideux dans une collection d'histoire naturelle, cessent de l'être quand on les aperçoit sur une grève ou dans une forêt vierge; ils font alors partie intégrante de la beauté générale du paysage.

De même pour les personnages. Foin des types de convention et des costumes mythologiques. Copiez la nature. Faites de vrais décrotteurs, avec leur sellette, de vraies religieuses, avec leur cornette, de vraies cuisines, avec le pot au lait et la marmite.

Faites de vrais grands hommes, avec l'air de tout le monde, au lieu de les représenter « comme les anges trompettes du jugement, les cheveux agités, les yeux égarés, les muscles du visage en convulsion, et leurs draperies allant et venant au gré des vents ». Ce sont là, disent les peintres et les sculpteurs, « les expressions du génie. Mais les gens de génie et les grands hommes ne sont pas des fous.... Les médailles de Virgile, de Platon, de Scipion, d'Épaminondas, d'Alexandre même, les représentent avec un air calme et tranquille. » Faites une vraie Cléopâtre, non pas « en figure académique sans expression, une Sabine pour la taille, l'air robuste et plein de santé, avec de grands yeux tournés vers le ciel, et portant autour de ses grands et gros bras un serpent tourné comme un bracelet », mais telle que la montre Plutarque : « petite, vive, enjouée, courant la nuit les rues d'Alexandrie, déguisée en marchande, et se faisant porter, cachée parmi des hardes, sur les épaules d'Apollodore, pour aller voir Jules César ».

En morale, Bernardin de Saint-Pierre combat avec vivacité la théorie de l'influence du climat, de la race, du sol, du tempérament, de la nourriture, sur les inclinations, vicieuses ou vertueuses, de l'homme. Il lui paraît absurde de dire, à la façon de Montesquieu, que la montagne est républicaine et la plaine monarchique, que le froid rend conquérant et la chaleur servile. Ce n'est là qu'une « opinion philosophique... réfutée par tous les témoignages de l'histoire ».

Il attaque avec la même ardeur la théorie de l'hérédité, qui a pris de nos jours un si grand développement. « Je demande, moi, où l'on a jamais vu l'inclination au vice ou à la vertu se communiquer avec le sang? » L'histoire prouve que cela aussi n'est qu'une « opinion philosophique », et c'est un grand bonheur, car l'homme ne serait plus libre de choisir entre le bien et le mal si ces différentes doctrines étaient vraies.

Il est curieux de voir les partisans du libre arbitre se préoccuper déjà, il y a plus de cent ans, de la théorie de l'hérédité. C'est la preuve que les idées flottent longtemps dans l'air, à l'état de germes, avant d'éclore et d'être entraînées dans le mouvement général des esprits. Il serait aussi ridicule de prétendre que Bernardin de Saint-Pierre avait conçu nettement la loi physiologique dont les conséquences l'indignent, que d'attribuer les découvertes de Darwin à son grand-père Érasme. Il n'en est pas moins vrai que sa génération avait eu des lueurs sur bon nombre de questions que nous avons vu mettre définitivement à l'ordre du jour dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Avec un peu de bonne volonté, on retrouve de même dans les *Études* une sorte d'embryon de la théorie des contradictoires, de Hegel. Les contraires produisent des convenances, dit Bernardin de Saint-Pierre. « Je regarde cette grande vérité comme la clef de toute la philosophie. Elle a été aussi féconde en découvertes que cette autre : Rien

n'a été fait en vain. » Il ajoute : « Chaque vérité, excepté les vérités de fait, est le résultat de deux idées contraires.... Si les hommes faisaient attention à cette loi, elle terminerait la plupart de leurs erreurs et de leurs disputes; car on peut dire que, tout étant compensé de contraires, tout homme qui affirme une proposition simple n'a raison qu'à moitié, puisque la proposition contraire existe également dans la nature. »

Nous avons déjà dit qu'il n'avait pas été heureux en matière de science. Ce serait lui rendre service que de passer sous silence cette portion de son œuvre, mais son ombre ne nous le pardonnerait pas. Il y attachait une importance extrême et ne s'expliquait que par l'esprit de système et la jalousie de métier l'entêtement des savants à ne tenir aucun compte de ses deux découvertes capitales, l'origine des marées et l'allongement des pôles. Nous allons les exposer brièvement. C'est de la science pittoresque s'il en fut.

Les pôles, dit Saint-Pierre, sont couverts d'une gigantesque coupole de glace, « d'après l'expérience des marins, et d'après la raison naturelle ». La coupole du pôle nord a environ deux mille lieues de diamètre et vingt-cinq lieues de hauteur. Elle est hérissée d'aiguilles de glace qui ont jusqu'à dix lieues de haut. Celle du pôle sud est plus vaste encore. L'une et l'autre fondent alternativement pendant la moitié de l'année, selon que chaque hémisphère est en hiver ou en été. Les deux pôles sont ainsi « les

sources de la mer, comme les montagnes à glace sont les sources des principaux fleuves ». De leurs flancs s'échappent des courants qui engendrent les grands mouvements de l'océan. « Ceci posé, les effusions polaires... prennent leur cours général au milieu du canal de l'océan Atlantique, attirées vers la ligne par la diminution des eaux que le soleil y évapore continuellement. Elles produisent, par leur courant général, deux courants contraires ou remous collatéraux », lesquels sont proprement les marées.

Qu'on se représente maintenant le globe terrestre coiffé aux deux pôles de ces glaciers formidables, auprès desquels le mont Blanc n'est qu'une taupinière. Le globe a nécessairement une forme ovale. « A la vérité, des académiciens célèbres ont posé pour principe que la Terre est aplatie aux pôles [1]. » D'après eux, « la courbure de la terre est plus subite vers l'équateur dans le sens nord et sud, puisque les degrés y sont plus petits; et la terre au contraire est plus plate vers les pôles, puisque les degrés y sont plus grands ».

Notez que ce ne sont pas seulement « des académiciens célèbres », mais tous les astronomes, tous les géographes, tous les gens ayant quelques notions de géométrie qui, de l'accroissement de la longueur

1. L'académicien célèbre auquel il est fait allusion dans ce passage est Pierre Bouguer, qui fit partie de la mission scientifique envoyée à l'équateur en 1736, afin de déterminer la figure de la Terre. La citation qui suit est empruntée à son *Traité de la navigation,* liv. II, chap. XIV.

des degrés à partir de l'équateur, concluent à l'aplatissement des pôles. Mais de ces mêmes mesures, dont il ne conteste pas l'exactitude, Bernardin de Saint-Pierre tire une conclusion toute contraire. Voici, abrégée, sa démonstration : « Si on plaçait un degré du méridien au cercle polaire sur un degré du même méridien à l'équateur, le premier degré surpasserait le second, d'après les opérations des académiciens. Par conséquent, si on mettait l'arc entier du méridien qui couronne le cercle polaire, et qui est de 47 degrés, sur un arc de 47 degrés du même méridien près de l'équateur, il y produirait un renflement considérable, puisque ses degrés sont plus grands.... Puisque les degrés de la courbe polaire sont au contraire plus grands que ceux d'un arc de cercle, il faut que la courbe entière soit aussi plus étendue qu'un arc de cercle; or, elle ne peut être plus étendue qu'en la supposant plus renflée et circonscrite à cet arc; par conséquent, la courbe polaire forme une ellipse allongée. »

S'il se trouve quelque bachelier ès sciences parmi mes lecteurs, le vice du raisonnement doit lui sauter aux yeux. Saint-Pierre suppose implicitement que les deux verticales dont l'angle forme un degré se rencontrent au centre de la Terre, ce qui serait vrai si la Terre était une sphère parfaite, mais ce qui ne l'est plus du tout si elle est aplatie aux pôles, comme tout le monde l'admet, ni si elle est allongée, comme il le soutient. Il ignorait apparemment que la courbure d'un contour en un certain point se définit

d'après le rayon du cercle osculateur en ce point et que la courbure est d'autant plus forte que le rayon et par conséquent le degré du cercle osculateur est plus petit. La petitesse des degrés à l'équateur est donc une preuve que la courbure y est plus grande, ou, ce qui revient au même, que la terre est aplatie aux pôles. Son étrange erreur prouve que son bagage scientifique se bornait à la géométrie la plus élémentaire, ce qui rend caractéristique son audace à partir en guerre, à chaque instant, contre « les académiciens célèbres », contre Newton, contre tout savant dont les travaux contrariaient ses idées de poète sur l'univers. C'est l'indice d'une dose peu commune d'infatuation, à laquelle s'ajouta une dose également prodigieuse d'obstination. Jamais il n'admit qu'il avait pu se tromper. Il batailla toute sa vie pour sa théorie des marées et son allongement des pôles. Il jugeait les hommes sur leur manière d'en parler, ou de s'en taire; c'était pour lui la pierre de touche du caractère, non moins que de l'intelligence. Quiconque émettait une objection était un ignorant ou un sot, à moins que ce ne fût un méchant. Quiconque ne disait rien était un cuistre, un courtisan abject, un de ces pieds plats qui « n'encensent que les systèmes accrédités et qui font obtenir des pensions » (Lettre à Duval, du 23 décembre 1786). Tous les savants français eurent le malheur de se mettre dans l'un de ces deux cas, et il en résulta beaucoup de paroles aigres.

Il n'est pas le premier écrivain, ni le dernier, qui

se soit trompé sur son véritable don. Le sien n'était ni la science, ni la philosophie, ni la pédagogie. C'était l'amour des champs, le sens profond et la passion de ce spectacle vivant et changeant qu'on appelle un paysage. Le dessein de son ouvrage le conviait à s'abandonner à ses adorations. Il s'y abîma, et il en résulta un livre qui était unique lorsqu'il parut. D'un bout à l'autre, ce n'est que descriptions : des tropiques, de la Russie, de l'île de Malte, de la Normandie, des environs de Paris. Ses voyages lui avaient appris à regarder. Les ouragans de la mer des Indes et les aurores boréales de la Finlande l'avaient rendu plus sensible encore à la douceur des paysages de France, au charme d'un bout de prairie ou d'une haie en fleur. Il est en outre bien plus sûr de lui qu'au début, bien plus à l'aise pour rendre ce qui a frappé ses yeux. Ses forces ne le trahissent plus comme dans le *Voyage à l'Ile de France*. C'en est fait des descriptions générales et des épithètes abstraites. Nous en sommes arrivés, du premier coup, à distinguer la physionomie de chaque arbre, de chaque touffe d'herbe, la couleur de chaque pierre, et à fondre ces impressions particulières et multiples dans une impression générale. Voici, par exemple, un paysage normand placé dans la première *étude* et où n'entrent que « les sites, les végétaux et les animaux les plus communs de nos climats ». Il a tout l'air d'avoir été destiné par l'auteur à servir d'enseignement aux personnes qui n'admirent pas à moins de la baie de Naples.

Dans tous les cas, c'était une révélation du paysage quelconque, pris n'importe où, et de la palette que la langue française offrait dès lors aux peintres en prose et en vers.

Bernardin de Saint-Pierre se suppose sur « le terroir le plus ingrat », un écueil à l'embouchure d'un fleuve, et libre de l'orner des plantes qui conviennent au sol. Celles-ci naissent sous sa plume, et on les voit envahir ce misérable coin de terre, jusqu'à ce que sa nudité disparaisse sous un glorieux manteau de végétation, aux nuances éclatantes et douces : « Que du côté de la mer les flots couvrent d'écume ses roches revêtues de varechs, de fucus et d'algues de toutes les couleurs et de toutes les formes, vertes, brunes, purpurines, en houppes et en guirlandes, comme j'en ai vu en Normandie à des roches de marne blanche que la mer détache de ses falaises ; que du côté du fleuve on voie, sur son sable jaune, un gazon fin mêlé d'un peu de trèfle, et çà et là quelques touffes d'absinthe marine ; mettons-y quelques saules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle ;... n'y oublions pas l'harmonie des différents âges ;... qu'on voie de ces saules, lisses et remplis de suc, dresser en l'air leurs jeunes rameaux, et d'autres, bien vieux, dont la cime soit pendante et les flancs caverneux ; ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que les mousses vertes et les lichens dorés qui marbrent leurs écorces grises, et quelques-uns de ces convolvulus appelés chemises de Notre-Dame, qui se plai-

sent à grimper sur le tronc et à en garnir les branches, sans fleurs apparentes, de leurs feuilles en cœur et de leurs fleurs évidées en cloches blanches comme la neige; mettons-y les habitants naturels au saule et à ses plantes, leurs papillons, leurs mouches, leurs scarabées et leurs autres insectes, avec les volatiles qui leur font la guerre, tels que les demoiselles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrapent en l'air; des bergeronnettes qui les poursuivent à terre en hochant la queue, et des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur d'eau. »

Voilà l'écueil tout diapré de mille teintes diverses, et cependant, fait remarquer Saint-Pierre, nous n'y avons mis qu'une seule espèce d'arbres. Perfectionnons notre tableau. « Opposons au saule l'aune, qui se plaît comme lui sur les bords des fleuves et qui, par sa forme pareille à celle d'une longue tour, son feuillage large, sa verdure sombre, ses racines charnues, faites comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les terres, contraste en tout avec la masse étendue, la feuille légère, la verdure frappée de blanc et les racines pivotantes du saule; ajoutons-y les individus de l'aune des différents âges, qui s'élèvent comme autant d'obélisques de verdure, avec leurs plantes parasites, telles que les capillaires qui rayonnent en étoile sur leur tronc humide, de longues scolopendres qui pendent de leurs rameaux jusqu'à terre, et les autres accessoires en insectes et en oiseaux, et même en quadrupèdes, qui contrastent probablement en formes,

en couleurs, en allures et en instincts avec ceux du saule. »

Le tableau est complet maintenant, quant aux formes et aux couleurs, mais que de choses lui manquent encore! D'abord, le *coup de lumière*. Nous l'éclairons avec les « premiers rayons de l'aurore », et nous voyons « à la fois des ombres fortes et des ombres transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre et une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux » et se refléter dans l'eau. A présent, mettons-y la vie. « Supposons-y, ce que ne peut rendre ni la peinture ni la poésie, l'odeur des herbes et même celle de la marine, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure sourd et entremêlé de silences des flots qui se brisent sur le rivage, et les répétitions que les échos font au loin de tous ces bruits qui, se perdant sur la mer, ressemblent aux voix des Néréides. » Cette fois, voilà qui est fait, et si vous ne respirez pas l'air salé, si vous ne vous sentez pas enveloppé par la vie universelle devant ce fouillis de couleurs changeantes, de formes mobiles, bruissantes, murmurantes et grondantes, c'est que le sentiment de la nature n'est pas éveillé en vous. Vous êtes d'avant Bernardin de Saint-Pierre, et le XIXe siècle a coulé en vain pour vous.

On sent peut-être encore mieux l'activité infatigable de la nature dans le *Jardin abandonné*. C'est un jardin à la française, aux allées droites et taillées, aux parterres symétriques, aux bassins réguliers,

aux statues mythologiques. Un château est au milieu. La main des hommes s'est retirée de ces lieux jadis si travaillés, et ils deviennent ce qu'il plaît à la vie universelle. Ce n'est pas long : « Les pièces d'eau se changent en marais, les murs de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment : les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés et les vigoureux verbascum étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais ; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée ; les ronces de chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut ; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain ; des plaques verdâtres de mnium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres mêmes assiègent le château ; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, et dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. » Aux yeux du passant, c'est une destruction. A ceux de Bernardin, c'est le rétablissement de l'ordre et de la beauté. L'homme ne lui paraît nulle part aussi malfaisant que lorsqu'il altère le paysage.

Ses descriptions de pays étranges eurent un vif succès et une grande influence. Son premier livre n'ayant pas été bien lu, c'est par le second qu'il a été le père de l'exotisme dans notre littérature. Cha-

teaubriand trouva les voies frayées quand il écrivit *Atala*. Un autre avait déjà révélé la forêt vierge, ébloui les yeux par la coloration des tropiques, et amusé l'esprit par des types et des costumes inusités. Bernardin de Saint-Pierre poussait le goût de l'exotisme jusqu'à l'enfantillage, comme nous aujourd'hui, et il avait inventé nos exhibitions de sauvages et de demi-sauvages. Il rêvait d'attirer à Paris des Indiens avec leurs pirogues, des caravanes d'Arabes montés sur des chameaux et des bœufs, des Lapons dans leurs traîneaux à rennes, des Africains, des Asiatiques. « Quelle joie pour nous, disait-il, de jouir de leur joie, de voir leurs danses dans nos places publiques et d'entendre retentir les tambours des Tartares et les cornets d'ivoire des nègres autour des statues de nos rois. »

En résumé, les *Études de la Nature* sont un beau poème en prose sur une mauvaise thèse philosophique. La Providence a eu ce jour-là un avocat compromettant, ce qui lui arrive, au surplus, assez souvent. Non content de mettre les causes finales partout, Bernardin de Saint-Pierre leur a fait un si royal cortège d'idées fausses et d'erreurs scientifiques, que la lecture de son livre en devient parfois fastidieuse. Pour y prendre plaisir aujourd'hui, il faut suivre son conseil, écarter la raison et se confier au seul sentiment. Il est alors impossible de ne pas être touché de cet effort pour ramener l'homme à la pensée de l'infini, et de ne pas se laisser séduire par le charme du plaidoyer. Dès que

l'on a renoncé à chicaner l'auteur sur le fond, on est tout au plaisir de ses enthousiasmes si sincères, de la richesse de ses sensations et de leur subtilité toute moderne. Il est lui-même comme enivré par la violence de ses impressions. A force d'aimer la Nature, il la confond avec la Divinité et adore l'œuvre au lieu de l'auteur. Il parle de la Nature avec une tendresse qui se communique à ce qu'il écrit et gagne son lecteur : il voulait rouvrir la porte à la Providence, il l'a rouverte au grand Pan. C'est un résultat qui ne vaut pas l'autre sans doute, mais dont les conséquences ont été immenses dans notre siècle.

IV

« PAUL ET VIRGINIE »

Avant l'apparition des *Études*, Bernardin de Saint-Pierre était un pauvre diable dans l'indigence, peu connu en dehors de quelques salons où il n'était pas aimé, et pour cause. Il avait bien compté que son ouvrage ne passerait pas inaperçu. « J'ose dire que je vous étonnerai », écrivait-il à Hennin avant l'impression, en lui annonçant la lecture d'un fragment du manuscrit. Cependant, il est douteux qu'il s'attendît à un succès retentissant. Il avait dit ce qu'il voulait dire, mais pas de la manière qu'il avait rêvée. Sa langue lui paraissait pauvre, en dépit de ses efforts pour varier son vocabulaire : « La carrière nouvelle que j'ai ouverte, disait-il, ne m'a point fourni de termes nouveaux ; il a fallu souvent répéter les mêmes. Mais, malgré ces défauts qui viennent de l'incapacité de l'ouvrier, j'ose dire que le fond de mon ouvrage est propre à répandre une lumière admirable sur toutes les parties de la nature, et à

renverser les méthodes qu'on emploie pour l'étudier. Quel riche sujet entre des mains plus heureuses ! » (Lettre à Hennin, 25 décembre 1783.) Pour lui, les *Études* valaient par les idées; la forme en était médiocre. C'est un jugement qui nous paraît aujourd'hui singulier.

Il y a autant d'étonnement que de joie dans les premières lettres où il raconte à son vieil ami l'accueil enthousiaste fait à son livre par le public : « Je reçois des lettres où on m'élève infiniment au-dessus de mon mérite. Il faut que j'aie fait quelque chose de rare. Je n'ai cependant embrassé que les ombres de la réalité. C'est peu de chose; c'est l'ouvrage d'un homme. » (1er mars 1785.) Trois jours après : « Je reçois... des lettres particulières de personnes avec lesquelles je n'ai pas de relation, mais qui m'exaltent trop pour pouvoir les communiquer. » L'applaudissement grandit, gagne la province, devient formidable. L'auteur s'y accoutume très vite, selon l'usage, et c'est bientôt avec complaisance qu'il parle de la pluie de visites, lettres, invitations à dîner, qui s'abat sur sa mansarde : « Un ancien ami de Jean-Jacques et de d'Alembert est venu me témoigner toutes sortes d'attachement et d'intérêt, voulant absolument m'emmener à sa campagne. Il m'a paru particulièrement frappé de ce que j'ai dit sur les plantes. Des peintres sont enthousiasmés de ce que j'ai dit sur les arts; un autre sur l'éducation; un autre sur la cause des marées. » (20 mars 1785.) « Il paraît que mon livre fait une grande sensation dans

le clergé; un grand vicaire de Soissons, appelé M. l'abbé de Montmignon, m'est venu voir quatre ou cinq fois et me prie d'accepter un logement avec lui dans sa campagne, afin de satisfaire le goût que j'ai pour les champs. Je lui ai dit qu'à la vérité je désirais une campagne, mais que ce n'était pas celle d'autrui.... Un autre grand vicaire d'Agde, appelé M. l'abbé de Bysants, m'est venu voir..., et doit me mener mercredi prochain chez M. l'archevêque d'Aix, qui désire me connaître pour parler de moi à l'assemblée du clergé.... Voilà cinq ou six grands dîners que je refuse depuis huit jours. » (25 avril.) « Des âmes sensibles m'adressent des lettres pleines d'enthousiasme; des femmes, des recettes pour mes maux; des gens riches m'offrent des dîners; des propriétaires, des maisons de campagne; des auteurs, leurs ouvrages; des gens du monde, leurs sollicitations, leurs protecteurs et même de l'argent. Je ne reçois de tout cela que le simple témoignage de leur bonne volonté. » (3 juin.)

Il est discret; il garde pour lui les déclarations amoureuses auxquelles un homme reconnaît tout de suite qu'il est devenu célèbre. Nul n'y échappe, qu'il soit écrivain, homme d'État ou ténor, et Bernardin de Saint-Pierre en eut sa part comme les autres. L'une des premières vint d'une Suissesse de Lausanne, dont la lettre est un bijou de naïveté. Elle lui écrivait qu'elle était jeune, belle et riche; qu'elle lui offrait sa main avec l'agrément de sa mère, mais qu'étant protestante, elle ne voulait pas épouser un

catholique : « Je veux, continuait-elle, avoir un mari qui n'aime que moi, et qui m'aime toujours. Il faut qu'il croie en Dieu, et qu'il le serve à ma manière ;... je ne voudrais pas être votre femme, si ce n'était pour faire ensemble notre salut. » Il répondit évasivement : « Je pense comme vous et, pour aimer, l'éternité ne me paraît pas trop longue. Mais, avant tout, il faut se connaître et se voir dans ce monde. » Sa jeune correspondante trouva la réponse trop vague et dépêcha une amie chez M. de Saint-Pierre pour lui demander si, oui ou non, il se convertissait. L'ambassadrice fut pressante : « Vous avez dit que les oiseaux chantaient leurs hymnes chacun dans son langage, et que tous ces hymnes étaient agréables au Créateur : ainsi vous vous ferez protestant et vous épouserez mon amie. » M. de Saint-Pierre se débattait : « Je n'ai jamais dit qu'un rossignol dût chanter comme un merle; je ne changerai donc ni de religion, ni de ramage ». La négociation en resta là.

Une autre demande lui fut adressée par un abbé. La lettre commençait par des reproches sur l'orgueil dont M. de Saint-Pierre avait fait preuve dans plusieurs circonstances, et continuait en ces termes : « Une jeune personne fort aimable, naïve comme l'innocence, pure comme un beau jour de printemps, d'une stature noble, d'une physionomie heureuse... (nous abrégeons), et surtout du caractère le meilleur, est ma nièce. » Cette nièce n'ayant que dix-sept ans, son époux la recevra « immédiatement

des mains de la nature, avant que la société l'ait contournée à ses méthodes », ce qui est tout justement l'affaire de l'auteur des *Études*. Elle n'a pas un écu, mais cela n'est évidemment pas pour arrêter l'auteur des *Études* : « Nous croyons, écrit son oncle, vous, elle et moi, à la Providence ». Nous n'avons pas la réponse de Bernardin de Saint-Pierre, mais il n'épousa pas encore cette fois.

Il refusa avec la même prudence les invitations dans les châteaux : « La bienveillance, disait-il spirituellement, est la fleur de l'amitié, et son parfum dure toujours quand on la laisse sur sa tige sans la cueillir ».

Il essaya de répondre aux lettres et dut y renoncer. C'était une marée montante; il en arrivait maintenant de toute l'Europe. Bientôt il fut forcé de les refuser à la poste. On n'affranchissait pas, en ce temps-là. Il paya pour plus de 2 000 francs de ports de lettres en un an, vit que la gloire coûtait trop cher et fit désormais un choix dans ses correspondances.

Enfin, gloire des gloires! la reine Marie-Antoinette cita les *Études* à un dîner chez Mme de Polignac, et Mme de Genlis mena les princes ses élèves visiter l'auteur, la bête curieuse du jour, dans son ermitage.

Les causes de ce triomphe se démêlent assez aisément. L'influence toujours grandissante de Rousseau y fut pour beaucoup. On ne demandait qu'à être sensible, qu'à croire aux lois naturelles, qu'à

rendre l'organisation sociale responsable de tous les maux. Nombreuses étaient les personnes qui ne demandaient aussi qu'à se reposer de l'irréligion agressive et sèche dans laquelle on vivait depuis longtemps. Toutes les âmes tendres, pour lesquelles le scepticisme n'est jamais qu'un passage, saluèrent avec transport la réaction religieuse dont les *Études* donnaient le signal. Ce fut l'une des deux principales raisons de leur prodigieux succès. L'autre grande raison fut que l'on venait de lire les *Confessions* et les *Rêveries*, fraîchement publiées à Genève, et que les esprits étaient préparés à se rouvrir à la poésie. Il y avait plusieurs générations qu'on en était sevré. La poésie était la chose dont on manquait le plus en France à la fin du XVIIIe siècle et qui avait le plus besoin de se renouveler. Bernardin de Saint-Pierre était poète et apportait une poésie nouvelle; il fut populaire en quelques semaines. Quant à sa fausse science, elle n'irrita que les gens du métier. Le grand public était alors fort ignorant en matière scientifique et tout disposé à juger par le sentiment de l'origine des volcans ou de la forme des pôles. Les théories de Bernardin de Saint-Pierre eurent de zélés partisans, et sept mois ne s'étaient pas écoulés qu'un candidat en Sorbonne présentait une thèse où il opposait les *Études* aux *Époques de la Nature* de Buffon, lequel était grand ennemi des causes finales, comme on sait, et tenait l'homme de la nature pour une simple brute.

Cependant l'objet de tant de louanges restait

pauvre. Des contrefaçons de son livre paraissaient de tous côtés et lui enlevaient le meilleur de son gain : « A peine ai-je recueilli quelques gerbes, écrivait-il le 6 juillet 1785, et les rats entrent dans ma grange ». De plus, il travaillait avec ardeur à payer ses dettes, et il en avait beaucoup. C'est pourquoi il sollicitait tout comme avant des pensions du roi et des gratifications des ministères. Le pli était pris, ainsi qu'il arrive souvent aux hommes qui ont eu une jeunesse besogneuse.

Ses premières économies (il en faisait, malgré tout, et c'est ce qui le rend cette fois difficile à excuser) furent consacrées à acheter une maisonnette avec jardin, dans un quartier perdu, mal habité, misérable. Sa rue n'était point pavée. Il disait gaiement à ce propos : « Peut-être que si mon ouvrage continue à m'attirer des visites considérables, les gens à équipage emploieront leur crédit au moins pour la faire nettoyer ». Les voisins en haillons ne l'effrayaient pas. « Quand je me suis logé dans le quartier des pauvres, répondait-il aux observations, je me suis mis à la place où je suis classé depuis longtemps. » Tout cédait au bonheur d'avoir un coin de terre à bêcher et à fouiller. A peine emménagé, un naïf orgueil de propriétaire éclate dans ses lettres. Il avait payé maison et jardin 5 000 livres, et on dirait, à le lire, qu'il possède un parc immense. Il a « un verger, des vignes », un vaste espace pour les fleurs. Il écrit à ses amis pour qu'on lui donne des graines, des oignons, des plants ; c'est à croire que

toutes les espèces des deux hémisphères ne suffiront pas à garnir son jardin. Dès que son innocente manie est connue, on lui envoie de tous côtés de quoi remplir les parterres de Versailles, mais il se trouve encore tant de place, qu'il installe un carré de légumes.

Avec tout cela, il est triste et malade. La réaction a été trop forte. Il écrit à Duval : « J'ai éprouvé une suite d'évènements si fâcheux,... que je puis dire que les fondements de mon âme en ont été ébranlés ». (7 janvier 1787.) A une personne qui le félicite de son succès, il répond : « Vous n'en voyez que la fleur; l'épine est restée dans mes nerfs ». Peu à peu, cependant, il se calme, se remet, et le courage lui vient alors de s'inscrire en faux contre le jugement du noble aréopage qui avait condamné jadis l'un des morceaux de son œuvre. Un volume IV des *Études* parut en 1788. Il contenait *Paul et Virginie*.

L'*avant-propos* de *Paul et Virginie* expose clairement ce que l'auteur a voulu faire : « Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur les bords des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi inté-

ressants que ceux de notre pays. » L'ambition d'être le Théocrite et le Virgile des tropiques perçait dans tout ce qu'il avait déjà publié, mais il voulait encore autre chose dans son roman, et la suite de l'avant-propos fait bénir l'indiscipline du génie, qui va son chemin en se moquant des plans les mieux combinés : « Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu ». Une édition postérieure est plus explicite encore : « Ce petit ouvrage n'est qu'un délassement de mes *Études de la Nature*, et l'application que j'ai faite de ses lois au bonheur de deux familles malheureuses ». En d'autres termes, Bernardin de Saint-Pierre destinait *Paul et Virginie* à être un roman instructif et utile, une manière de leçon de choses propre à prouver la justesse des théories développées dans ses *Études* et la sagesse des réformes qu'il y proposait. Ses jeunes héros devaient être la démonstration vivante et éclatante de la bonté naturelle de l'homme, de l'inutilité de nos vaines sciences, et d'une infinité d'autres « grandes vérités » exposées au cours de son ouvrage. Par bonheur, le poète devait bien souvent faire oublier au philosophe son programme.

C'est le poète, le Théocrite des tropiques, qui commence. Il chante une nature voluptueuse, qui prodigue ses caresses à deux nourrissons. Elle les berce au murmure des sources, leur sourit en mille couleurs brillantes. Autour de leur berceau, l'air

n'est que tiédeur et parfum. Ils se développent harmonieusement dans cette solitude, où la douceur des sensations est en accord avec la douceur des sentiments que la Providence a mis au cœur des nouveau-nés. Rien de plus charmant que ces deux beaux enfants « tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on se représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer : elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre. » Ces dernières lignes sont exquises; on ne saurait mieux rendre les grâces ineffables du sommeil de l'enfance.

Paul et Virginie grandissent, et leurs jeux, leurs petites aventures sont contés avec le même charme. Ce n'est pas du grand art; c'est trop joli, trop facile à mettre en romances et en images de confiseurs, mais c'est délicieux tout de même. D'ailleurs, certains de ces tableaux sont singulièrement rehaussés par le cadre, par exemple celui des deux enfants exécutant des pantomimes « à la manière des noirs ». « Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les

troncs des arbres, *divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses* qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons. » Voilà qui est beau et vrai. Cette brusque illumination d'un grand bois en dessous, par le soleil couchant, est aussi exacte qu'éblouissante. On conçoit que des paysages semblables aient émerveillé une génération nourrie des *Fastes* de Lemierre et des *Jardins* de Delille.

La première enfance des jeunes héros de Bernardin de Saint-Pierre s'écoule tout entière dans un désert, loin de toute société, et l'on peut vérifier sur eux que « l'homme naît bon », ainsi qu'il est dit dans les *Études*. Ils n'ont que des instincts vertueux, de bons sentiments, et pas un germe de vice, car ces germes nous sont communiqués du dehors; la nature n'en a pas mis en nous.

Avant d'aller plus loin, nous ferons remarquer une fois de plus combien ces idées sont antichrétiennes. La nécessité de la Rédemption disparaît avec le péché originel, et le christianisme tout entier

n'est plus qu'une superfluité, si même il n'est un charlatanisme. Il fallait vraiment que la foi fût bien affaiblie, pour que l'auteur de ces hérésies ait reçu des âmes pieuses un accueil amoureux, et de l'Église romaine un accueil si doux, que les philosophes l'accusèrent d'être pensionné par le clergé. Les siècles impies arrivent très vite à ne plus s'y connaître en religion. Il se forme alors une atmosphère générale d'ignorance et d'inintelligence des choses sacrées dont pâtissent aussi les chrétiens demeurés croyants; ils s'habituent à être trop peu exigeants et à n'y pas regarder d'assez près.

Le moment est venu de donner une éducation aux deux enfants et de démontrer, ainsi qu'il est dit aussi dans les *Études*, que « c'est la société qui fait les méchants, et c'est notre éducation qui les prépare ». Le philosophe coupe ici la parole au poète et expose son système. Paul et Virginie ne sont pas « préparés » à être des méchants, parce qu'ils sont élevés loin des écoles et des bibliothèques, sans autre précepteur que la Nature : « Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes.

Jamais les sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni mentir, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. » Daphnis et Chloé avaient des âmes moins neuves, moins pures de tout enseignement humain; ils savaient lire et, ayant des troupeaux à garder, on avait dû leur apprendre au moins qu'il existe des voleurs.

Une éducation aussi propre à scandaliser les académies produisit naturellement les résultats les plus heureux. A douze ans, Paul était « plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze ». Il avait plus de « lumières ». Virginie n'était pas moins supérieure aux filles de nos contrées. Ils avaient beau n'avoir « ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie », ils n'étaient ignorants que selon nos idées de pédants de collège, car ils possédaient la science que donne la campagne. « Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. » Ils connaissaient les noms et les mœurs des plantes, des oiseaux, de tout ce qui avait vie dans leur vallon

et aux environs. Ils savaient fabriquer tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'homme des champs, et ils accomplissaient tous ces travaux avec la bonne humeur que donnent la santé, le grand air et l'absence de soucis. En les voyant si adroits, ingénieux et heureux, leurs mères s'applaudissaient d'avoir été « forcées par le malheur de rentrer dans la nature ».

Bernardin de Saint-Pierre prévoit qu'on lui pourrait faire quelques objections, et il se hâte de prendre les devants : « Vous autres Européens, dont l'âme se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables.... » — « Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières : et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a pas de dangereuses à craindre. »

Il y a une pointe de déclamation dans cette apostrophe. Cela menace de devenir un peu languissant, lorsque le poète se réveille et nous enlève d'un coup d'aile au-dessus des théories et des systèmes. Le

poète ne sait qu'une chose : ses héros sont beaux, ils sont tendres, ils sont à l'âge où l'on aime; qu'ils s'aiment donc. Le reste est oublié, et Bernardin de Saint-Pierre écrit à son tour, après tant d'autres, le roman éternel de la quinzième année. Il l'écrit avec chasteté et passion, de la plume la plus pure, mais avec des ardeurs profondes et troublantes. Le génie l'a effleuré de son souffle, pour la première et la dernière fois, et il trace quelques pages de haute volée, de celles qu'on ne fait pas avec le seul talent, quelque grand qu'il soit.

« Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos et ne le trouvant nulle part.... Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre ces rochers; nos « oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai « autour de toi; toi seule es triste ». Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait

la tête et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. »

Bernardin de Saint-Pierre a si parfaitement perdu de vue ses systèmes, qu'il donne à sa Virginie les pudeurs raffinées qui n'éclosent que chez les créatures compliquées par la civilisation. Les « enfants de la Nature » ignorent ces réserves farouches, qui ne vont point sans une certaine science. Longus est bien plus dans la vérité quand il peint l'amoureuse Chloé baisant son Daphnis de tout son cœur et sans croire mal faire, en « simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour ».

Un été terrible vient augmenter le mal mystérieux dont souffre Virginie : « C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil, au Capricorne, échauffe pendant trois semaines l'Ile de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée.

L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux. »

Le drame va se dérouler maintenant dans un accord étroit avec les sensations extérieures. « Par une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts

et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes. »

Une tempête ravage leur vallon, détruit leur jardin et laisse cependant après elle une impression d'apaisement et de repos. Virginie soulagée redevient familière et tendre avec Paul, mais ce n'est qu'un éclair, qui disparaît avec la détente apportée aux nerfs par la fraîcheur humide de l'air.

Déjà, lorsque ses héros n'étaient que des enfants, Bernardin de Saint-Pierre nous a montré la nature mêlée si avant à leurs plaisirs et à leurs besoins, que « leur vie semble attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des hamadryades ». C'est à présent à leurs passions qu'elle se mêle, et avec quelle intensité, la scène du bain, celle du retour d'intimité après l'orage, le font admirablement sentir. L'auteur profite de ce qu'il a des personnages pour réaliser une conception déjà ancienne et établir un lien

désormais indissoluble entre le paysage et l'âme humaine. Le lien existait avant lui ; il est aussi vieux que le monde et il agit, à leur insu, sur les êtres les plus incultes ; mais il prend une telle force, une telle importance, dans les temps et les milieux où l'on a appris à le reconnaître et à l'observer, qu'il est permis alors de saluer en lui une puissance nouvelle. Bernardin de Saint-Pierre le signala, le montra à l'œuvre, et la leçon ne fut pas perdue. Chateaubriand avait vingt ans à l'apparition de *Paul et Virginie*. Quand son René s'écrie au milieu des sifflements du vent : « Levez-vous vite, orages désirés ! » il ne sait pas s'il parle de vrais orages ou de ceux de son âme. Il les confond, et personne n'ignore tout ce que cette confusion entre nos sentiments et les impressions du dehors a fourni à notre siècle d'inspirations poétiques.

Soit dit en passant, point n'était la peine de tant s'indigner dans les *Études de la Nature* contre ceux qui osent avancer que la morale varie avec les climats. Les fragments qu'on vient de lire mènent tout droit à la même conclusion.

C'est encore un paysage qui prépare, si j'ose ainsi parler, la scène des aveux, lorsqu'après l'épisode de la lettre qui appelle Virginie en France, les deux jeunes gens sortent après le souper pour passer une dernière soirée ensemble. Ils s'asseyent sur un tertre et gardent d'abord un profond silence.

« Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile

pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. »

Doucement grisés par les langueurs d'une nuit amoureuse, les deux amants parlent enfin et se disent leur secret. Le discours de Paul est légèrement apprêté ; les phrases en sont trop bien arrondies, trop soignées. La réponse de Virginie est admirable de passion et d'élan à condition de l'abréger et de ne garder que le cri de la fin : « O Paul ! « ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère ! « Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin « de moi !... Maintenant je reste, je pars, je vis, je « meurs ; fais de moi ce que tu veux.... » A ces mots, Paul la saisit dans ses bras.... »

Virginie part, et avec elle s'éloigne l'inspiration. Bernardin de Saint-Pierre semble pris de remords de s'être attardé à des bagatelles qui ne nous ont rien appris, sinon que l'amour est au nombre des « lois naturelles » qui gouvernent notre globe (nous nous en doutions un peu). Il travaille à regagner le temps perdu et n'y réussit que trop. Jusqu'à la cata-

strophe finale, nous ne cessons plus de nous instruire et de vérifier la vérité des idées exposées dans les *Études*. Paul apprend à lire et à écrire, pour pouvoir correspondre avec Virginie, et il perd sur-le-champ la tranquillité d'esprit. Ce qu'il voit dans les romans le rend inquiet, jaloux : « Ses lumières le rendaient déjà malheureux ». Il parle quelquefois aux autres habitants, et leurs médisances, leurs vains commérages, sont autant de causes de chagrins; pourquoi a-t-il l'imprudence de sortir de son désert? « La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. »

Il devient ambitieux, rêve d'arriver « aux grands emplois » pour être plus digne de Virginie. « Le Vieillard » lui révèle que tous les chemins sont fermés à qui n'a point de naissance ni de fortune. Digression sur la noblesse héréditaire, la vénalité des charges, l'indifférence des grands pour la vertu.

Paul déclare qu'il s'attachera « à un corps ». « J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions, dit-il; je m'en ferai aimer. » Le Vieillard réprime sévèrement cette lâche velléité de tenir à quelque chose. Digression sur les sacrifices de conscience exigés par « les corps », lesquels, « d'ailleurs, s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité ».

En désespoir de cause, Paul se rabat à être écrivain. On pense comme il est reçu. Le Vieillard lui fait un tableau si noir des persécutions qui attendent les hommes de lettres, que le pauvre garçon demeure terrifié à la pensée des souffrances que représente

chaque livre, et s'écrie en embrassant un arbre semé par Virginie : « Oh! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque ». Digression sur l'Évangile et les philosophes grecs.

C'est la partie que Mme Necker, lors de la fameuse lecture dans son salon, avait comparée à « un verre d'eau à la glace ». Le mot était juste. L'auteur lui-même a été refroidi par les dialogues de Paul et du Vieillard. Il ne retrouve plus la passion qui l'avait élevé tout à l'heure si haut. Le naufrage du *Saint-Géran* et la mort de Virginie, qui nous ont fait verser à tous, dans notre enfance, des torrents de larmes, tiennent un peu, il faut l'avouer, du mélodrame et sont littérairement très inférieurs aux scènes de passion.

Oublions les portions didactiques de l'œuvre, et ce vieillard prêcheur, qui n'est autre que Bernardin lui-même. Il reste une histoire d'amour, l'une des plus enflammées qui ait été écrite en aucune langue. Plus on la relit, moins on comprend qu'on l'ait prise pour une pastorale innocente et un peu fade. Sainte-Beuve s'en étonnait déjà il y a une quarantaine d'années : « Ce charmant petit livre, écrivait-il, que Fontanes mettait un peu trop banalement entre le *Télémaque* et *la Mort d'Abel* (de Gessner), je le classerai, moi, entre *Daphnis et Chloé* et cet immortel IVe livre en l'honneur de Didon. » Théophile Gautier déclarait que « *Paul et Virginie* lui paraissait être le

livre le plus dangereux qui fût au monde pour de jeunes imaginations. Il se souvenait de l'émotion brûlante qu'il avait éprouvée lui-même en le lisant, et qui n'avait été égalée, plus tard, par aucune autre lecture [1]. » Ces deux jugements n'ont rien d'exagéré. La place de Virginie, aux beaux yeux marbrés de noir, est marquée au premier rang des amoureuses illustres, entre Chloé, aux naïves ardeurs, et Didon la désespérée. Tel est néanmoins l'empire des lieux communs, qu'à force de s'extasier sur la grâce et la sensibilité du récit de Bernardin, on s'est accoutumé, et de plus en plus, à n'y voir que du Berquin supérieur et à le reléguer insensiblement dans la littérature enfantine. Plus d'un lecteur s'est scandalisé tout à l'heure de ce que nous osions parler librement d'un chef-d'œuvre consacré, qui n'a point relu *Paul et Virginie* depuis le temps où il jouait au cerceau et serait demeuré fort surpris qu'on le lui proposât.

Au temps de la grande vogue du livre, la curiosité fut extrême de savoir ce qu'il contenait de vérité. Le problème ne nous intéresse aujourd'hui qu'à cause de ce qu'il nous apprend sur les procédés de composition de l'auteur. Nos romanciers réalistes n'auraient que peu de chose à y changer.

Le cadre est vrai. Les paysages sont copiés d'après nature et complétés par une divination de ce que

1. *Théophile Gautier : Souvenirs intimes*, par Mme Judith Gautier.

devait être la végétation tropicale dans une contrée plus fertile que l'Ile de France. « *Paul et Virginie*, écrivait Humboldt, m'a accompagné dans les contrées dont s'inspira Bernardin de Saint-Pierre; je l'ai relu pendant bien des années avec mon compagnon.... Tandis que le ciel du Midi brillait de son pur éclat, ou que, par un temps de pluie, sur les rives de l'Orénoque, la foudre en grondant illuminait la forêt, nous avons été pénétrés tous deux de l'admirable vérité avec laquelle se trouve représentée, en si peu de pages, la puissante nature des tropiques dans tous ses traits originaux. »

Les personnages principaux, ceux qu'il s'est donné la peine de faire vivre, sont formés de traits empruntés à des modèles en chair et en os et arrangés selon les besoins de la cause. Nous avons déjà dit que l'auteur s'était mis lui-même en scène dans le Vieillard. Il s'était souvenu pour son héroïne de deux aimables filles rencontrées jadis en Russie et à Berlin, Mlle de la Tour et Mlle Virginie Taubenheim.

Longus avait fourni l'idée mère du récit : la transformation de l'amitié en amour, à un moment fatal, entre deux jeunes gens élevés ensemble. Bernardin de Saint-Pierre lui avait aussi emprunté plusieurs traits de détail; il y a dans la première moitié de *Paul et Virginie* quelques passages qui suivent de fort près *Daphnis et Chloé*.

La description des mœurs de l'Ile de France était exacte lorsqu'il l'a tracée. Des réminiscences de diverses époques avaient suggéré les épisodes. La

jolie scène des deux enfants s'abritant de la pluie sous le jupon de Virginie avait été observée par Bernardin de Saint-Pierre dans le faubourg Saint-Marceau. La tragédie du dénouement lui avait été racontée; il ne l'avait pas observée par lui-même, d'où vient sans doute qu'elle sent un peu l'arrangement : « Il ne savait décrire que ce qu'il avait vu », dit Aimé Martin; mais il jetait toujours un rayon sur ce qu'il avait vu, et l'on pourrait donner pour épigraphe à *Paul et Virginie* le titre même que Gœthe a choisi pour ses mémoires : *Poésie et Vérité*.

Le livre alla aux nues dès son apparition. Il fut traduit en anglais, en italien, en allemand, en hollandais, en russe, en polonais et en espagnol. On en fit plus de trois cents contrefaçons françaises. On le mit en romances, en pièces de théâtre, en tableaux, en images populaires. Les mères appelèrent leurs nouveau-nés Paul ou Virginie. Bernardin de Saint-Pierre passa décidément grand homme, et en 1791, quand l'Assemblée nationale dressa une liste de noms parmi lesquels on devait choisir un gouverneur pour le dauphin, il y figura en compagnie de Berquin, de Saint-Martin, dit le *Philosophe inconnu*, de Sieyès et de Condorcet; bizarre mélange, qui en dit bien long sur le désordre qui régnait alors dans les esprits.

Ce succès éclatant ne fut pas un feu de paille. Quelques années plus tard, on voit la famille Bonaparte se distinguer par son enthousiasme. C'est d'abord une lettre signée Louis Bonaparte, dont l'au-

teur raconte qu'il a tant pleuré en lisant *Paul et Virginie*, qu'il voudrait bien savoir ce qu'il y a de vrai dans l'histoire, « pour qu'une autre fois, en le relisant, je puisse me dire, pour soulager ma sensibilité affligée : Ceci est vrai, ceci est faux ». C'est ensuite un billet du général Bonaparte, commandant de l'armée d'Italie, qui trouve le temps, entre deux batailles, d'écrire à M. de Saint-Pierre : « Votre plume est un pinceau. Tout ce que vous peignez, on le voit; vos ouvrages nous charment et nous consolent; vous serez à Paris un des hommes que je verrai le plus souvent et avec le plus de plaisir. » Aux lettres succèdent les visites : de Louis, de Joseph, de Napoléon, qui encensent et caressent l'écrivain à la mode. Son livre ne les quitte point; durant les campagnes d'Italie, « il reposait sous le chevet du général en chef, comme Homère sous celui d'Alexandre ». Joseph s'est efforcé de l'imiter dans une pastorale appelée *Moïna*, qu'il lui soumet respectueusement. Napoléon envie du fond de l'âme l'existence paisible de son hôte « au sein de la nature ». Il s'exprime d'un accent si sincère, que Bernardin s'empresse de lui offrir une petite maison de campagne dont il était devenu propriétaire. Le « vainqueur de l'Italie sourit d'un air un peu embarrassé et murmure tout bas quelques mots de train, d'équipage et de repos de chasse », mais il redouble ses politesses et invite l'homme célèbre à dîner. Les choses se gâtèrent un peu quand l'homme célèbre refusa de s'enrôler parmi les journalistes à gages. Toutefois Bernardin

de Saint-Pierre n'eut pas à se plaindre de l'empire, et Napoléon, de son côté, demeura fidèle à son admiration pour *Paul et Virginie*; on assure qu'il le relut plusieurs fois à Sainte-Hélène.

V

ŒUVRES DE VIEILLESSE. — LES DEUX MARIAGES MORT DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE SON INFLUENCE LITTÉRAIRE

Nous ne sommes pas à la moitié des *Œuvres complètes*, et notre tâche est presque terminée. Sauf quelques pages agréables, ou précieuses par les renseignements qu'elles contiennent, le reste aurait pu ne pas être publié; la gloire de l'auteur n'y aurait rien perdu. En 1789, au mois de septembre, parurent les *Vœux d'un solitaire*. Le début promettait un récit champêtre : « Le 1er mai de cette année 1789, je descendis, au lever du soleil, dans mon jardin, pour voir l'état où il se trouvait, après ce terrible hiver où le thermomètre a baissé, le 31 décembre, de 19 degrés au-dessous de la glace....

« En y entrant, je ne vis plus ni choux, ni artichauts, ni jasmins blancs, ni narcisses; presque tous mes œillets et mes hyacinthes avaient péri; mes figuiers étaient morts, ainsi que mes lauriers-thyms,

qui avaient coutume de fleurir au mois de janvier. Pour mes jeunes lierres, ils avaient pour la plupart leurs branches sèches et leur feuillage couleur de rouille.

« Cependant le reste de mes plantes se portait bien, quoique leur végétation fût retardée de plus de trois semaines. Mes bordures de fraisiers, de violettes, de thyms et de primevères étaient toutes diaprées de vert, de blanc, de bleu et de cramoisi; et mes haies de chèvrefeuille, de framboisiers, de groseilliers, de rosiers et de lilas étaient toutes verdoyantes de feuilles et de boutons de fleurs. Pour mes allées de vignes, de pommiers, de poiriers, de pêchers, de pruniers, de cerisiers et d'abricotiers, elles étaient toutes fleuries. A la vérité, les vignes ne commençaient qu'à entr'ouvrir leurs bourgeons; mais les abricotiers avaient déjà des fruits noués.

« A cette vue, je me dis.... » Ce qu'il se dit, ce sont des réflexions sur les « intérêts du genre humain » et sur « les révolutions de la nature », lesquelles le font songer « à celles de l'État ».... « Et je me dis : Les royaumes ont leurs saisons comme les campagnes; ils ont leur hiver et leur été, leurs grêles et leurs rosées : l'hiver de la France est passé, son printemps va revenir Alors, plein d'espérance, je m'assis au bout de mon jardin sur un petit banc de gazon et de trèfle, à l'ombre d'un pommier en fleurs, vis-à-vis une ruche dont les abeilles voltigeaient en bourdonnant de tous côtés.... Et je me mis à faire des vœux pour ma patrie. » Nous

connaissons déjà ses vœux par les *Études de la Nature*. Ils n'avaient rien de bien neuf ou de bien hardi en l'an 1789, après la prise de la Bastille. Saint-Pierre demande que tous les emplois soient accessibles à tous, que la liberté individuelle soit assurée, qu'on mette fin aux abus du clergé, etc. Le livre n'eut point de succès et n'offre plus aucun intérêt; nous pouvons passer outre.

Deux ans après les *Vœux d'un solitaire*, en 1791, parut la nouvelle intitulée *la Chaumière indienne*. Une compagnie de savants anglais (encore les académies!) entreprend une encyclopédie. Chaque membre reçoit un questionnaire de trois mille cinq cents questions et part pour un pays différent, afin « d'aller chercher... des lumières sur toutes les sciences ». Le plus docte de la bande s'en va par terre aux Indes et rassemble en route une collection de manuscrits et de livres rares formant « quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble neuf mille cinq cent cinquante livres, poids de Troyes ». Il s'entretient « avec les rabbins juifs, les ministres protestants, les surintendants des églises luthériennes, les docteurs catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcades et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie, les papas grecs, les molhas turcs, les verbiets arméniens, les seidres et les casys persans, les sheics arabes, les anciens parsis, les pandects indiens », et il se préparait à se rembarquer pour Londres, ravi de posséder « une si grande cargaison de lumières », lorsqu'il s'aperçoit

que tout ce qu'il a appris, tout ce qu'il rapporte, ne fait qu'embrouiller et obscurcir les trois mille cinq cents questions de son questionnaire. Désespéré, il va consulter un brahme célèbre, qui se borne à lui apprendre que les brahmes savent tout et ne disent rien. Un orage l'oblige fort à propos à demander asile à un paria, dans sa chaumière, et cet homme lui en apprend plus en une heure sur la manière de trouver la vérité que toutes les académies du monde ne l'avaient pu faire en plusieurs années. On devine que le paria ne savait ni lire ni écrire et que son secret consistait à étudier la nature « avec son cœur, et non avec son esprit ». Cette aimable bluette est contée avec légèreté et agrément.

Cependant la Terreur approchait, et, en dépit de quelques alertes, elle devait être l'un des temps les plus paisibles de la vie de Bernardin de Saint-Pierre. Après quelques mois passés au Jardin des Plantes, dont il fut un instant directeur, il assista à la tourmente révolutionnaire du fond d'une retraite charmante, choisie par lui, arrangée par lui, et qu'il dut à la manie qu'ont les femmes d'épouser des hommes célèbres.

On n'a pas oublié que dès ses premiers succès littéraires il avait été demandé en mariage de plusieurs côtés. Après *Paul et Virginie*, les cœurs romanesques et sensibles volèrent plus que jamais vers lui, et il se laissa enfin toucher. La fille de son imprimeur, Mlle Félicité Didot, l'aimait depuis longtemps. Elle « ne craignit pas de lui en faire

l'aveu » et en fut récompensée : il consentit à l'épouser. Il avait cinquante-cinq ans, elle en avait une vingtaine.

Il consentait, mais en posant ses conditions. Sa lettre à Mlle Didot est catégorique. Il voulait un mariage secret. Il exigeait de plus que son beau-père lui achetât une île à Essonnes et lui bâtit une maison dans son île. « Avant que la maison soit bâtie et habitable, il s'écoulera trois mois : c'est vers ce temps que vos parents se retirent à Essonnes. Vous y serez avec eux, j'irai vous y épouser. J'aurai une maison, une île et une femme, sans que personne en sache rien à Paris. Je vous installerai dans mon île avec une vache, des poules et Madelon, qui s'entend à merveille à les élever. Vous y aurez des livres, des fleurs et le voisinage de vos parents. J'irai vous y voir, certes, le plus souvent que je pourrai. »

D'après la suite de la correspondance, l'arrangement ne fut pas du goût de Mlle Didot. Elle rêvait de partager sa gloire, et il lui offrait d'être sa ménagère. Il n'insista pas pour le mariage secret, mais il ne céda pas sur l'article campagne, déclarant qu'il ne pouvait être heureux que là : « Lorsque mes affaires me forceront d'être à Paris, je vous écrirai fréquemment. Vous serez la récompense de mes travaux; je viendrai oublier dans votre sein les troubles de la ville. En attendant que je puisse vous avoir habituellement auprès de moi comme ma compagne, j'irai passer des semaines, des mois entiers

auprès de vous. Voici mon plan de vie. Je me lèverai le matin avec le soleil. J'irai dans ma bibliothèque m'occuper de quelque étude intéressante. J'ai une multitude de matériaux à mettre en ordre. A dix heures, un déjeuner que vous aurez préparé vous-même (*il y tient*) nous réunira. Après déjeuner, je retournerai à mon travail. Vous pourrez m'accompagner si les soins du ménage ne vous appellent pas ailleurs; je suppose que vous vous en serez occupée le matin. A trois heures, un dîner de poisson, de légumes, de volaille, de laitages, d'œufs, de fruits produits par notre île, nous retiendra une heure à table. A quatre heures jusqu'à cinq, du repos, un peu de musique. A cinq, lorsque la chaleur sera passée, la pêche, ou la promenade dans notre île jusqu'à six. A six, nous irons voir vos parents et promener dans le voisinage. A neuf heures, un souper frugal. »

Mlle Didot comprit que c'était à prendre ou à laisser et se résigna à être la première servante de l'île d'Essonnes. Si elle avait conservé des illusions sur le rôle qui l'attendait, elle ne fut pas longue à les perdre. On a publié les lettres que son époux lui adressa après leur mariage. Voici le début de la première, écrite pendant une course de Mme de Saint-Pierre à Paris :

« Je t'envoie, ma chère amie, un fil de fer pour mon locataire, le sac de nuit de ta mère, des pommes de terre et des betteraves que tu n'aimes guère, mais que le besoin peut te rendre agréables. Si tu peux les partager avec le citoyen M... jeune, tu me

feras plaisir. En ce cas, tu enverras Madelon les porter, et tu lui remettras aussi le fil de fer destiné à déboucher les conduits du puits de ma maison.... »

Vient un long paragraphe sur des clous de plusieurs espèces, dont il a besoin pour ses ouvriers, et il poursuit : « Te souviens-tu combien j'avais de mouchoirs? il n'y en avait ici que onze ». En *post-scriptum* : « Il n'y a pas du tout de sucre ici. Fais-moi parvenir une livre de cassonade. »

Il ne l'avait pas prise en traître. Néanmoins le bonheur fut surtout pour lui dans cette première union. Il n'y mettait vraiment pas assez de coquetterie avec cette jeune femme qui avait plus de trente ans de moins que lui. Toujours des détails de ménage : envoie-moi des pommes,... fais semer des concombres,... n'oublie pas les haricots,... pourquoi avoir un porc quand nous manquons de pommes de terre?... Ce n'était pas la peine d'avoir épousé un poète! Pour lui, la campagne le ravissait et il sortait le moins possible de son île. Il s'efforçait d'ignorer les événements de Paris, afin de préparer en paix les *Harmonies de la Nature* : « Repoussant toutes les feuilles publiques, tous les livres qui auraient pu lui apprendre les fureurs de sa patrie, il se faisait une solitude de son enclos, et lorsque les brumes et les frimas, suspendus aux arbres dépouillés de leurs feuillages et de leurs oiseaux chanteurs, couvraient les campagnes de deuil, les églogues de Virgile, *Télémaque* et *le Vicaire de Wakefield* lui rendaient dans un monde idéal le bonheur qui

n'existait plus sur la terre [1]. » Souvenons-nous de ce passage. Les circonstances dans lesquelles les *Harmonies* ont été composées expliquent l'ouvrage.

La mort de son beau-père le ramena bon gré mal gré à la réalité. Il y eut une liquidation onéreuse, des brouilles de famille, des tracas de tous genres. Puis Mme de Saint-Pierre mourut à son tour, laissant une fille, Virginie, et un fils, Paul. C'était un écroulement général.

Il y a des gens magnifiquement entêtés à être heureux. Bernardin eut le courage de recommencer la vie. A soixante-trois ans, il se remaria avec une jolie petite pensionnaire, Mlle Désirée de Pelleporc, dont il s'amusait à corriger les devoirs et qui fut éblouie à l'idée d'épouser l'auteur de *Paul et Virginie*. Il se trouva qu'il avait eu raison. Il n'est plus question de choux dans ses lettres à sa seconde femme. Bernardin est amoureux, il veut plaire, et ce vieux barbon retrouve son imagination de vingt ans pour écrire à sa Désirée, sa « joie », ses « chères délices », ses « éternelles amours ». Elle est souffrante. « Ne t'afflige point; je travaillerai auprès de toi; je te consolerai par mon amitié; je baiserai tes pieds et les réchaufferai de mon amour. » Elle lui écrit, et il se pâme d'admiration : « Oh! que ta dernière lettre est pleine de charme! c'est un mélange enchanteur d'images printanières, de tendresse, de philosophie, de religion amoureuse. J'ai admiré ta dernière

1. *Biographie* d'Aimé Martin.

pensée; elle est neuve, elle est sublime : — Oh! ma seconde Providence! etc. J'en ai fait part à Ducis, que j'invite à nous venir voir. Si tu ne m'avais donné beaucoup d'amour, tu me donnerais de l'orgueil. »

La pauvre Félicité n'en avait pas eu autant dans toute sa vie que Désirée en ce seul jour, et ce n'est pas tout; la lettre se termine ainsi : « Je crois que la nouvelle lune d'hier va changer le temps. Cependant elle s'est annoncée par de rudes averses; mais cette abondance d'eau accélère la pousse des végétaux; elle est nécessaire à leurs progrès et à leurs besoins : le mois de mai est un enfant qui veut toujours téter. Je t'embrasse, mes amours, mes délices, mon mois de mai. »

Signé : « Ton ami, ton amant, ton époux ».

Sainte-Beuve trouvait cette fin très jolie. « Ce mois de mai, dit-il, qui est *un enfant qui veut toujours téter*, n'est-il pas la plus gracieuse et la plus parlante image, surtout adressée à une jeune femme, à une jeune mère? »

C'est Bernardin, à présent, qui fait les commissions, et il ne rapporte pas à Désirée de la cassonade ou des clous. Fi donc! Il lui apporte des crayons et des couleurs, de la parfumerie, une tente élégante pour son jardin. Son impatience de revenir est extrême; il ne vit plus, loin d'elle; il n'est plus capable de rien : « L'absence de la femme clairvoyante rend le mari borgne; elle le prive de la meilleure partie de ses organes. La tienne, mon ange, me jette de plus en plus dans un état d'indolence que je ne

puis surmonter. Il faut absolument que j'aille te voir et que tu me rendes mon aimant. » Dans une autre lettre : « Il faut que je retourne allumer ma bougie à ton soleil.... Adieu, mes délices, c'est près de toi que je veux vivre et mourir. »

Il ne doute pas que l'univers entier ne partage son admiration pour Désirée, laquelle, au surplus, était réellement charmante et fut la joie de sa vieillesse. Un jour qu'elle est sans lui à Eragny, leur maison de campagne des bords de l'Oise, qui a remplacé l'île d'Essonnes, son époux lui envoie des détails sur la bataille d'Eylau. Il lui raconte que deux jours avant la bataille, Napoléon avait écrit sur un album trouvé dans une maison de campagne : « Heureux asile de la tranquillité, pourquoi es-tu si voisin du théâtre des horreurs de la guerre? » « Ne semble-t-il pas, poursuit Bernardin de Saint-Pierre, qu'il pensait à notre Eragny? S'il t'y avait vue avec notre chère famille, crois-tu qu'il eût donné bataille! Je t'avertis que s'il m'échoit de le haranguer, je te chargerai de corriger mon discours. » Mlle de Pelleporc n'avait décidément pas fait un marché de dupe comme Mlle Didot.

C'était en qualité d'académicien que Bernardin de Saint-Pierre était exposé à haranguer l'empereur. Il était de l'Académie[1] depuis que Napoléon l'avait

1. C'est-à-dire de la classe de l'Institut dite de langue et littérature française, qui avait fait revivre l'Académie française, sauf le titre, lors de la réorganisation de l'Institut par Bonaparte (décret du 22 janvier 1803).

rétablie (1803). Il avait été de l'Institut, classe des sciences morales et politiques, dès sa fondation en 1795. La même année, il avait été chargé du cours de morale à l'École normale, et l'École normale avait été supprimée presque aussitôt, ce qui était un surcroît de chance, car il ne savait pas parler. L'élévation de la famille Bonaparte avait achevé de combler sa vieillesse. Il était pensionné, décoré, bien traité par l'empereur. Le monde parisien le choyait et l'adulait. A l'un de ses séjours à Paris, il écrit à sa seconde femme : « Que deviennent nos anciens projets de solitude champêtre? Comment, au milieu de tant d'écritures à répondre, et de visites actives et passives, pourrais-je mettre au net quelques pages de mes anciennes et nouvelles Études? Je suis comme le scarabée du blé, vivant heureux au sein de sa famille à l'ombre des moissons; mais si un rayon du soleil levant vient faire briller l'émeraude et l'or de ses élytres, alors les enfants qui l'aperçoivent s'en emparent et l'enferment dans une petite cage, l'étouffent de gâteaux et de fleurs, croyant le rendre plus heureux par leurs caresses qu'il ne l'était au sein de la nature. » Il est bien entendu qu'il ne faut pas croire un mot de ce grand ennui. Le petit scarabée est ravi, comme tous les scarabées de lettres, d'être couvert de fleurs et enfermé dans ces belles cages qui s'appellent des salons aristocratiques. Il serait parfaitement heureux s'il avait bon caractère.

Mais il a mauvais caractère, plus que jamais. Il

ne s'est jamais tant disputé, et c'est un concert de récriminations parmi ses collègues. L'Institut est son champ de bataille favori. Deux séances entre toutes sont restées mémorables grâce à lui. A la première, il avait raison. C'était en 1798. Dieu était encore supprimé, et bien des gens n'admettaient pas qu'on prononçât son nom. Bernardin de Saint-Pierre avait été chargé du rapport sur un concours. Il y glissa bravement une profession de foi religieuse. Cris de fureur dans la salle. A travers le vacarme, on entend Cabanis s'écrier : « Je jure qu'il n'y a pas de Dieu! et je demande que son nom ne soit pas prononcé dans cette enceinte! » Un autre veut se battre avec le blasphémateur et lui prouver l'épée à la main que Dieu n'existe pas. Tous l'injurient, le menaçent, le raillent. Il tint tête à l'orage et refusa d'effacer le passage scandaleux : l'Institut refusa de lire son rapport en séance publique.

Son autre grande bataille fut en faveur d'une cause moins glorieuse. Il trouva moyen de soulever une tempête à propos du Dictionnaire, où il voulait mettre de la sensibilité. « Imagine-toi, écrit-il à Désirée, qu'ils ont mis dans leur nouveau Dictionnaire, au mot *appartenir : Il appartient à un père de châtier ses enfants.* Je leur ai dit qu'il était étrange que, de cent devoirs qui liaient un père à ses enfants, ils eussent choisi celui qui pouvait le rendre odieux. Là-dessus, Morellet, le dur; Suard, le pâle; Parny, l'érotique; Naigeon, l'athée; et autres, tous citant l'Écriture et criant à la fois, m'ont assailli de pas-

sages et se sont réunis contre moi, suivant leur coutume. Alors, m'animant à mon tour, je leur ai dit que leurs citations étaient de pédants et de gens de collège, et que, quand je serais seul de mon opinion, je la maintiendrais contre tous. Ils ont été aux voix, levant tous la main au ciel; et, comme ils s'applaudissaient d'avoir une majorité très grande, je leur ai dit que je récusais leur témoignage, parce qu'ils étaient tous célibataires. Telles sont les scènes où je m'expose quand je veux soutenir quelque vérité naturelle; mais il me convient de temps en temps de défendre les lois de la nature contre des gens qui ne connaissent que celles de la fortune et du crédit. » (Lettre du 23 septembre 1806.)

Quelle amertume! Il en était venu à se croire persécuté par l'Institut. Dans son esprit, la grande occupation de l'Institut était de découvrir quelque mauvais tour à jouer à M. de Saint-Pierre. En 1803, Maret lui demande sa voix. Bernardin répond : « A quoi peut vous servir la voix d'un solitaire persécuté depuis longtemps dans ce même corps où vous aspirez? Elle ne peut que vous être nuisible. Les athées qui le gouvernent, et contre lesquels je n'ai cessé de lutter, non seulement m'ont ôté toute influence, soit en m'empêchant de lire à la tribune, dans nos séances publiques, des écrits que ma classe y avait destinés, soit en m'empêchant d'obtenir le plus petit emploi pour m'aider à élever ma famille, mais ils ont pris plaisir à publier que le premier consul avait dit à mon occasion : « Je ne donnerai

« jamais aucun emploi à un écrivain qui répand « l'erreur ». Ainsi ils m'ont ôté jusqu'à l'espérance. »

« Ce n'est pas tout. Ils s'occupent depuis peu à m'enlever mes moyens actuels de subsistance. » Suit une longue liste de griefs. Il n'a eu que 600 livres d'indemnité dans une occasion où d'autres membres de l'Institut en ont eu 1 200; une de ses pensions a été réduite de 50 francs par mois; ses ouvrages ont été mutilés par la censure; il n'ose presque plus exposer en public sa théorie des marées de peur de « subir le sort de Galilée »; il s'attend à être exilé, contraint de chercher au loin un lieu où « placer les berceaux de ses trois enfants et son propre tombeau ». L'admiration du monde sera impuissante à le protéger contre l'acharnement de ses collègues de l'Institut : « Je ressemble à ces saints qui attirent de loin les hommages et les vœux des hommes, mais qui de près sont rongés par les insectes ». C'est de la folie; il avait trop causé persécutions avec J.-J. Rousseau.

Il n'est pas étonnant qu'il fût détesté de la plupart de ses confrères. Andrieux se souvenait de M. de Saint-Pierre comme d'un « homme dur, méchant ». Il est juste d'ajouter que ceux qui l'aimaient, Ducis par exemple, l'aimaient beaucoup, et qu'il savait se donner de la peine pour garder ses amis. Point de milieu avec lui : il était haïssable ou exquis.

Il continua d'écrire jusqu'à la fin. « Il se faisait une loi, dit son biographe, de ne pas laisser écouler un seul jour sans écrire quelques observations sur

la nature, ne fût-ce qu'une simple ligne. Il en était résulté à la longue une multitude de brouillons peine lisibles, écrits sur des chiffons de papier qu'il comparait aux feuilles de la Sibylle bouleversées par le vent, et dont, suivant les intentions de l'auteur, nous avons réuni les plus beaux morceaux dans ses *Harmonies.* »

Il continuait aussi de publier, sans parvenir à ébranler sa réputation. Ce n'est pas sa faute s'il l'a laissée entière; à dater de *la Chaumière indienne*, on peut compter sur ses doigts les pages qui ne sont point du fatras.

Les *Harmonies de la Nature* (1796, 3 volumes) ne sont qu'une pâle répétition des *Etudes*. On se rappelle dans quelles conditions les *Harmonies* avaient été écrites. Il fallait un miracle de foi, ou de parti pris, pour persévérer sous la Terreur à enseigner qu'il n'y a point de mal dans le cœur de l'homme, non plus que dans le reste de la création. Bernardin de Saint-Pierre a accompli ce miracle, mais il a eu beau s'enfermer dans son cabinet avec *Télémaque* et *le Vicaire de Wakefield*, l'inspiration n'est pas venue, et il a dû se contenter de ressasser les mêmes idées, sans autre renouvellement qu'un degré d'exagération de plus.

Les arguments en faveur des causes finales renchérissent en naïveté, s'il est possible, sur ceux des *Études*. Les prévoyances de la création n'ont plus de bornes : « Non seulement la nature nous a donné des végétaux en harmonie avec tous nos besoins

physiques, mais elle en a produit en rapport avec nos jouissances morales, et qui en sont devenus les symboles par la durée de leur verdure : tels sont le laurier pour la victoire, l'olivier pour la paix, le palmier pour la gloire. Elle en a fait croître dans tous les sites qui, par leurs attitudes mélancoliques et religieuses, semblent destinés à nos funérailles. » Ces derniers, que la nature a créés tout exprès pour « décorer nos tombeaux », et qu'on nomme pour cette raison « arbres funéraires », se divisent en deux groupes, ayant « des caractères opposés. Ceux du premier laissent pendre jusqu'à terre leurs branches longues et menues, et on les voit flotter au gré des vents. Les arbres paraissent comme échevelés et déplorant quelque infortune.... Le second genre des arbres funèbres renferme ceux qui s'élèvent en obélisque ou en pyramide. Si les arbres à chevelure semblent porter nos regrets vers la terre, ceux-ci semblent diriger, avec leurs rameaux, nos espérances vers le ciel. »

Cet exemple suffit.

La bonté de l'homme lui paraît plus évidente que jamais : « Je le répète, pour la consolation du genre humain, le mal moral est étranger à l'homme, ainsi que le mal physique; ils ne naissent l'un et l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. » Cette bonté éclatera à tous les yeux dès qu'on aura appliqué le plan d'éducation de M. de Saint-Pierre, ce qui ne peut guère tarder. « Un jour viendra, et j'en entrevois déjà l'aurore, où les

Européens substitueront dans le cœur de leurs enfants, à l'ambition fatale d'être les premiers parmi leurs semblables, celle de les servir, et où ils connaîtront que l'intérêt de chacun d'eux est dans l'intérêt du genre humain. »

Quelques idées scientifiques nouvelles viennent prouver que l'auteur est incorrigible sous ce rapport. « Si la puissance végétale réfléchit et augmente la chaleur du soleil; si elle végétalise l'atmosphère et les eaux, elle n'a pas moins d'influence sur le globe solide de la terre, dont elle étend la circonférence d'année en année.... Il est bien certain que chaque plante laisse sur le globe une dépouille solide et permanente, et que c'est de la somme totale de ces débris de végétaux que le globe augmente annuellement sa circonférence. » On lui aurait pardonné cette théorie avant les travaux de Lavoisier. Venue après, elle trahit plus d'ignorance qu'il n'est permis d'en avoir, même à un poète, en parlant de science.

Il a aussi une théorie extraordinaire sur la composition chimique du soleil : « S'il était permis à un être aussi borné que moi d'oser étendre ses spéculations sur un astre que je n'ai pas eu même le bonheur de voir dans le télescope, je dirais que *sa matière doit être de l'or*, d'abord parce que l'or est la plus pesante de toutes les matières que nous connaissons ; ce qui convient au soleil, placé au centre de notre univers.... Sa lumière... dore tous les objets qu'elle frappe et semble être un or volatilisé.... On assure qu'elle forme l'or au sein de la terre. » Des raisons

mystiques confirment Bernardin de Saint-Pierre dans sa pensée : « L'or est le premier mobile des sociétés du genre humain, comme le soleil l'est de l'univers. L'or fait mouvoir toutes les harmonies sociales, chez les peuples policés comme chez les sauvages. »

C'est toujours par le sentiment qu'il fait ses découvertes scientifiques : « L'évidence est une harmonie de l'âme avec la Divinité.... Ainsi l'esprit n'a point de science si le cœur n'en a la conscience. La certitude est donc, en dernière analyse, un sentiment, et ce sentiment ne résulte que des lois de la nature.... Je définis donc la science le sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes.... Cette définition de la science en général convient à toutes les sciences en particulier.... L'astronomie... n'est que le sentiment des lois qui existent entre les astres et les hommes ».

En vertu du sentiment « des lois qui existent entre les astres et les hommes », il sait que les autres planètes sont habitées et il peut décrire leur faune et leur flore, leurs paysages, les mœurs de leurs habitants. Les hommes de la planète Mercure sont des philosophes. Ceux de Vénus « doivent donner tout leur temps aux amours », à la danse, aux festins, aux chansons. Le caractère de ceux de Jupiter « est sans doute semblable à celui des peuples maritimes de l'Europe ; ils doivent être industrieux, patients, sages, réfléchis, comme les Danois, les Hollandais, les Anglais ». De toutes les planètes, les âmes des justes s'envolent après leur mort dans le soleil, où elles sont mieux

placées que partout ailleurs pour jouir d'une vue d'ensemble de l'univers. « C'est là sans doute que vous êtes, infortuné Jean-Jacques, qui, parvenu aux extrémités de la vie, en entrevîtes une nouvelle dans le soleil ! » C'est là que Bernardin espère aller retrouver son maître et qu'il se voit en esprit jetant « un regard triomphant vers la terre, où l'on pleure et où il n'est plus ». Ainsi se terminent les *Harmonies*, sur une extase.

La lecture en est mortelle. On n'en peut plus, comme après un repas où il n'y aurait que des sucreries. C'est trop de sensibilité et de bonheur; le monde est trop bien arrangé, machiné, peinturluré, verni. On se rallie au jugement que le livre avait inspiré à Joubert : « Il y a dans le style de Bernardin de Saint-Pierre un prisme qui lasse les yeux. Quand on l'a lu longtemps, on est charmé de voir la verdure et les arbres moins colorés dans la campagne qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses harmonies nous font aimer les dissonances qu'il bannissait du monde, et qu'on y trouve à chaque pas. La nature a bien sa musique, mais elle est rare heureusement. Si la réalité offrait les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivrait dans une langueur extatique et l'on mourrait d'assoupissement. »

Les ouvrages qui succédèrent aux *Harmonies* ne valent pas qu'on s'y arrête, non plus que les œuvres posthumes [1]. Lorsqu'on a mis à part *le Café de*

1. En voici les titres : *De la Nature de la morale* (1798); — *Voyage en Silésie* (1807); — *la Mort de Socrate*, drame

Surate, joli conte satirique de quelques pages, et les fragments sur J.-J. Rousseau, où nous avons puisé largement en retraçant l'histoire de leur liaison, on peut se dispenser de lire le reste. En somme, Bernardin de Saint-Pierre est tout entier dans un seul livre, les *Etudes de la Nature*, à condition de prendre l'une des éditions complétées par *Paul et Virginie*.

Ses dernières années furent les plus heureuses de sa longue carrière. Il les passa innocemment à regarder ses fleurs, à adorer sa jeune femme et à réaliser enfin son projet de colonie idéale, sans fatigues et sans frais, sur le papier. C'était le bon parti. Il s'en occupait tous les jours une heure ou deux, l'organisait d'après les lois de la nature, y élevait les enfants au son des musettes et des flûtes, et obtenait des résultats sans précédents, qu'il consignait dans les annales du jeune État [1].

La colonie était située sur les bords de l'Amazone, parce que Bernardin de Saint-Pierre enfant s'était conté une histoire dans laquelle il s'embarquait pour l'Amazone et y fondait une république. Elle se distinguait tout d'abord par une abondance fabuleuse : aux jours de fête, les citoyens prenaient place à des tables publiques où étaient servies des baleines entières, sans compter une infinité d'autres plats. Le

(1808); — *Empsael* et *la Pierre d'Abraham*, romans philosophiques en dialogues; — *le Café de Surate*; — les fragments sur Rousseau, quelques récits de voyages, des opuscules et les fragments de *l'Amazone*.

1. Voir les fragments de *l'Amazone*.

mépris des systèmes y avait engendré des succès scientifiques et industriels presque incroyables; on y circulait dans des ballons dirigeables, en forme de poissons, et l'on y apercevait en même temps « des chameaux chargés de vivres, conduits par des noirs », et « des traîneaux tirés par des rennes ». Tous les Amazoniens étaient bons, vertueux et heureux.

C'était une manie douce et inoffensive. Sur la fin, je crois vraiment que Bernardin de Saint-Pierre n'était plus hargneux et belliqueux qu'à l'Institut. Là, il l'était bien; mais il l'a payé cher : de quoi ne lui a-t-on pas fait un crime? On lui a reproché d'avoir mis son fils au collège et sa fille à Écouen, après avoir écrit contre l'éducation publique en France. C'est ce que font tous les jours les adversaires de notre système universitaire : on blâme, et l'on subit, parce qu'on ne peut pas faire autrement. On lui a reproché d'avoir été plat vis-à-vis de Napoléon, qu'il a comparé dans une harangue académique à un aigle « s'avançant dans l'axe même de la tempête ». Il aurait assurément mieux fait de ne point flatter le maître, mais il était en si bonne compagnie! Nous passons sur d'autres griefs tout à fait ridicules. Ses ennemis lui rendaient les coups avec usure et, comme il était vindicatif, il mourut sans avoir fait la paix.

Au mois de novembre 1813, se trouvant à Paris, il sentit que la vie l'abandonnait. Plusieurs attaques d'apoplexie l'avaient laissé sans force. Il se hâta de rentrer dans sa maison d'Eragny, afin de revoir son

jardin, la forêt de Saint-Germain, les bords de l'Oise, et s'éteignit lentement en remplissant ses yeux de la splendeur du monde. Il attendit la mort avec sérénité, ainsi qu'il convient au sage d'attendre l'accomplissement d'une loi de la nature, et en causant paisiblement avec son entourage des terreurs qu'elle inspire d'ordinaire. Il disait que notre crainte de la mort vient « de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en parle toujours comme d'une chose étrangère, comme d'un malheur arrivé à autrui; on s'en étonne même, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse. Écoutez, ajoutait-il, l'histoire d'une maladie : je ne crois pas en avoir ouï une seule où la mort ne soit venue par la faute du malade ou du médecin; jamais rien dans l'ordre de Dieu. »

Il n'avait de défaillances qu'en voyant pleurer sa chère Désirée : « Je la vois sans cesse occupée, disait-il, à retenir mon âme prête à s'échapper ». Une dernière fois, il se fit porter dans son jardin. Un rosier du Bengale était encore couvert de fleurs, mais ses feuilles étaient jaunies par l'hiver. « Demain, dit le mourant à sa femme, les feuilles jaunes n'y seront plus. » Le 21 janvier 1814, la terre était blanche de neige, l'air assombri de brouillard; un vent froid secouait les arbres dépouillés. A midi, le soleil perça la brume et tomba sur le visage de Bernardin de Saint-Pierre, qui mourut en soupirant le nom de Dieu. Il avait soixante-dix-sept ans. Sa mort passa

inaperçue au milieu des grands événements qui agitaient alors la France.

Il avait recommandé sa gloire et ses ouvrages à sa femme; il ne pouvait les laisser en meilleures mains. La charmante Désirée a été le gardien fidèle et tendre de sa mémoire, gardien parfois aveugle; mais qui songerait à le lui reprocher? Elle se remaria plus tard à un ardent admirateur de son premier époux, à Aimé Martin, l'auteur de la grande biographie de Bernardin de Saint-Pierre et l'éditeur infatigable de ses œuvres. A eux deux, ils lui dressèrent un autel. On est obligé de se défier de la biographie romanesque et enthousiaste d'Aimé Martin, mais on ne saurait lire sans être touché les pages où les amours de jeunesse du héros sont poétisés et magnifiés au delà de toute mesure, car ces détails-là n'ont pu être fournis que par sa veuve. Désirée l'idéalisait pour la postérité jusque dans les aventures les plus vulgaires.

L'homme fut vite oublié, et alors se forma la légende dont nous avons parlé au début de ce livre. Le public répugne extrêmement à admettre qu'il puisse y avoir désaccord entre un écrivain et son œuvre. Il se fit un Bernardin de Saint-Pierre à l'image de ses écrits, très doux et d'une bienveillance universelle, sans autre défaut que d'être trop sensible. L'opiniâtre batailleur de l'Institut se transforma dans l'imagination de la foule en un bonhomme débonnaire et larmoyant, jusqu'au moment où sa silhouette s'effaça de la mémoire des hommes. Il n'en reste aujourd'hui qu'une ombre incertaine, un je ne sais

quoi de flottant, et ce je ne sais quoi trouve encore le moyen d'avoir une expression douceâtre. Il est bon de rendre au modèle ses sourcils irrités et son regard aigu.

Un désastre analogue attendait presque tous ses ouvrages. Bernardin de Saint-Pierre a eu le dangereux honneur d'avoir des disciples beaucoup plus grands que lui. Sa discrète auréole s'est perdue dans le flamboiement de Chateaubriand et le rayonnement de Lamartine. Il avait assisté aux triomphes littéraires du premier, mais, au lieu de se rendre un hommage mutuel, le maître et le disciple se traitèrent froidement. Bernardin de Saint-Pierre ne souffrait pas sans impatience que « le plus dévorant en gloire de ses héritiers », selon l'expression de Sainte-Beuve, le rejetât dans l'ombre. Chateaubriand, d'abord élogieux, n'avait pas tardé à s'irriter d'entendre les critiques malveillants opposer à sa pompe la simplicité élégante de son devancier. Quelqu'un ayant demandé à Bernardin, vers 1810, s'il connaissait Chateaubriand, le vieillard répliqua : « Non, je ne le connais pas; j'ai lu dans le temps quelques extraits du *Génie du Christianisme* : son imagination est trop forte ». Ils firent certainement connaissance après la nomination de Chateaubriand à l'Académie, en 1811. On ne voit point qu'il en soit résulté autre chose que les lignes suivantes des *Mémoires d'outre-tombe* : « Un homme dont j'admirais et dont j'admire toujours le pinceau, Bernardin de Saint-Pierre, manquait d'esprit, et

malheureusement son caractère était au niveau de son esprit. Que de tableaux sont gâtés dans les *Études de la Nature* par la borne de l'intelligence et par le défaut d'élévation d'âme de l'écrivain! »

Lamartine fut au contraire le plus reconnaissant des élèves, toujours empressé à avouer son maître et à le faire valoir. *Paul et Virginie* avait été le livre favori de son enfance. Le poète paya royalement sa dette au volume préféré en lui donnant une place d'honneur dans deux de ses propres ouvrages. Jocelyn lit et relit *Paul et Virginie*. Graziella est perdue pour l'avoir entendu une fois. Son âme jusque-là dormante se révèle à elle dans l'âme de Virginie. Son beau visage immobile prend soudain les teintes orageuses et les plis de la passion. Il a suffi d'une heure pour transformer une enfant innocente et joueuse en une femme qui frissonne et palpite, mûre pour l'amour et ses souffrances, et c'est Bernardin de Saint-Pierre qui a accompli ce miracle.

Ce fut en vain. De si glorieux hommages ne purent protéger l'ensemble de son œuvre contre une indifférence de plus en plus profonde. La réputation de l'auteur des *Études de la Nature* s'est dissipée de nos jours comme une fumée, si bien qu'en établissant la filiation littéraire de Chateaubriand et de Lamartine, on supprime d'ordinaire leur précurseur direct; on saute par-dessus, jusqu'à J.-J. Rousseau. Tous tant que nous sommes, nous avons oublié ce que nous devons à Bernardin de Saint-Pierre. Maurice de Guérin disait en 1832, après

avoir lu les *Études* : « Ce livre dégage et illumine un sens que nous avons tous, mais voilé, vague et privé de toute activité, le sens qui recueille les beautés physiques et les livre à l'âme ». Il n'a été donné qu'à peu d'écrivains d'éveiller chez les foules une faculté encore endormie, et l'événement est assez considérable pour qu'on n'en perde pas le souvenir. Mais nous sommes habitués aujourd'hui à observer le sens « qui recueille les beautés physiques » s'agiter au dedans de nous, augmentant sans relâche le trésor de nos sensations de jouissances incomparables; et cela nous paraît si naturel, que nous n'avons plus de reconnaissance pour celui qui a « dégagé et illuminé » cette précieuse faculté dans l'âme de nos grands-pères et de nos grand'mères.

Même ingratitude chez les écrivains modernes, qui ne paraissent pas avoir gardé mémoire de ce qu'ils lui doivent. Non content d'avoir aimé la nature d'une tendresse contagieuse, Bernardin a légué à ses successeurs les premiers grands modèles de paysages écrits, et rendu un vocabulaire pittoresque à la langue française, qui en était privée depuis deux cents ans. Ce sont deux immenses services, et par lesquels il a exercé une grande influence sur la littérature du XIXe siècle. Sans les *Études de la Nature*, non seulement *René* et *Atala*, *Jocelyn* et *Graziella*, mais le *Génie du Christianisme* et les *Méditations* seraient autres qu'ils ne sont. Chateaubriand et Lamartine auraient suivi une direction un peu différente, et l'école moderne tout entière aurait dévié

à leur suite. C'est un bien grand honneur que d'avoir donné le branle à la littérature descriptive du XIXe siècle, et cependant, si Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas encore un autre titre de gloire, son nom ne serait plus connu que des lettrés.

Mais il en a un autre, sur lequel un public très fidèle s'est chargé de veiller. Le peuple, qui n'oublie jamais ce qui l'a profondément touché, a gardé la mémoire de Paul et de Virginie. Il aime ces deux enfants, si beaux et si malheureux, et l'on trouve encore dans les maisons de paysans la gravure à deux sous, l'image d'Épinal aux vives enluminures, où sont représentés leurs jeux, leurs chastes amours et leur fin tragique. Dans un jour d'inspiration, Bernardin de Saint-Pierre a conquis la gloire enviable entre toutes et qui est donnée à si peu : il a créé des figures imaginaires et pourtant réelles, des êtres qui n'ont jamais existé et qui restent néanmoins plus vrais et plus vivants que des millions de créatures en chair et en os; plus vivants même, si j'ose le dire, que les héros de ses plus illustres disciples. Jocelyn est déjà oublié de la foule, Atala n'est plus qu'une ombre légère, mais l'imagination populaire reverra longtemps encore la petite Virginie abritant son Paul sous son jupon, et ces deux têtes rieuses fuyant ensemble sous l'averse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Jeunesse. — Années de voyages..... 5

II. — Période de tâtonnements. — Le *Voyage à l'Ile de France*. — Liaison avec J.-J. Rousseau. — La crise..... 40

III. — Les *Études de la Nature*..... 79

IV. — *Paul et Virginie* 134

V. — Œuvres de vieillesse. — Les deux mariages. — Mort de Bernardin de Saint-Pierre. — Son influence littéraire..... 161

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.